





LES BATAILLES DE LA VIE

LE DOCTEUR RAMEAU

DU MÊME AUTEUR

LES BATAILLES DE LA VIE

ROMANS

Serge Panine, *ouvrage couronné par l'Académie française.* 3 fr. 50
Le Maître de Forges . . . . 3 fr. 50
La Comtesse Sarah . . . . 3 fr. 50
Lise Fleuron . . . . 3 fr. 50
La Grande Marnière . . . . 3 fr. 50
Les Dames de Croix-Mort . . . . 3 fr. 50
Volonté . . . . 3 fr. 50
Le Docteur Rameau . . . . 3 fr. 50
Dernier Amour . . . . 3 fr. 50
Dette de Haine . . . . 3 fr. 50
Nemrod et Cie . . . . 3 fr. 50
Le Lendemain des Amours . . . . 3 fr. 50
Le Droit de l'Enfant . . . . 3 fr. 50
La Dame en Gris . . . . 3 fr. 50
L'Inutile Richesse . . . . 3 fr. 50
Le Curé de Favières . . . . 3 fr. 50
Les Vieilles Rancunes . . . . 3 fr. 50
L'Ame de Pierre . . . . 3 fr. 50
Roi de Paris . . . . 3 fr. 50
Au fond du Gouffre . . . . 3 fr. 50
Gens de la Noce . . . . 3 fr. 50
La Ténébreuse . . . . 3 fr. 50
Le Brasseur d'Affaires . . . . 3 fr. 50
Le Crépuscule . . . . 3 fr. 50
La Marche à l'Amour . . . . 3 fr. 50
Le Marchand de Poison . . . . 3 fr. 50
Le Chemin de la Gloire . . . . 3 fr. 50
La Conquérante . . . . 3 fr. 50
La dixième Muse . . . . 3 fr. 50

Noir et Rose . . . . 3 fr. 50
La Bête à chagrin. Illustr de Vogel, 1 vol. . . . . 3 fr. 50

Les Vieilles Rancunes. Illustrations de Simonaire. . . . 10 fr. »

La Fille du Député (Collection Ollendorff illustrée). Illustrations de René Lelong . . . . 2 fr. »

THÉATRE

Régina Sarpi, drame en cinq actes. . . . . 2 fr. »
Marthe, comédie en quatre actes. . . . . 2 fr. »
Serge Panine, pièce en cinq actes. . . . . 2 fr. »
Le Maître de Forges, pièce en quatre actes et cinq tableaux. 2 fr. »
La Grande Marnière, drame en huit tableaux. . . . . . . 2 fr. »
La Comtesse Sarah, comédie en cinq actes. . . . . 2 fr. »
Dernier Amour, pièce en quatre actes . . . . 2 fr. »
Le Colonel Roquebrune, drame en cinq actes et six tableaux 2 fr. »
Les Rouges et les Blancs, drame en cinq actes. . . . . . 2 fr. »

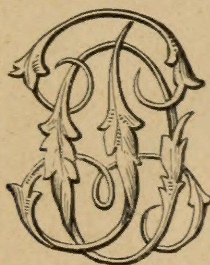
LES BATAILLES DE LA VIE

LE DOCTEUR RAMEAU

PAR

GEORGES OHNET

CENT VINGT-NEUVIÈME ÉDITION



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

Librairie Paul Ollendorff

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1907

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

Cent cinquante-huit exemplaires de luxe numérotés à la presse, savoir :

3	exemplaires sur papier de Chine.	1 à 3
5	exemplaires sur papier du Japon.	4 à 8
150	exemplaires sur papier de Hollande . . .	9 à 158

LE
DOCTEUR RAMEAU

PREMIÈRE PARTIE

I

Parmi les illustres praticiens que compte la science médicale contemporaine, le plus universellement admiré est, sans conteste, le docteur Rameau de Ferrières. Réputé le premier chirurgien de son temps, professeur d'anatomie à l'École de Médecine, Rameau est aussi un médecin hors ligne. Il a fait en thérapeutique des découvertes surprenantes. Doué d'un coup d'œil supérieur et d'une audace singulière, il tente, in extremis, l'application de remèdes foudroyants. Et, avec un bonheur sans égal, il a opéré des cures miraculeuses.

La confiance qu'il inspire est certes pour moitié dans la réussite de ses traitements. Il est tellement

établi que la présence de Rameau au chevet d'un malade met la mort en déroute, que le patient, en voyant entrer le docteur, se sent déjà sauvé. Aucun souverain en Europe n'a jamais eu une sérieuse indisposition sans que Rameau ait été appelé à grands frais. Lorsque les chirurgiens d'Inspruck voulaient couper la jambe à l'archiduc Albert, tombé au fond d'un ravin en chassant le coq de bruyères, c'est lui qui trouva, à force de soins ingénieux, le moyen de ne pas faire du prince un invalide. Il réclama pour ses peines la somme de cent mille thalers. Étant allé à Caprera opérer Garibaldi d'un phlegmon qui le mettait dans le plus grave danger, il demanda au grand aventurier, comme honoraires, une fleur de son jardin.

Rameau est démocrate et libre-penseur. Démocrate parce que, sorti du peuple, il en a conservé les âpres tendances égalitaires. Libre penseur parce que dans ses profondes investigations scientifiques il n'a jamais rencontré que la matière au bout de son scalpel et que sa vaste intelligence se refuse à admettre ce qu'elle ne peut pas expliquer. Il est un des adeptes du transformisme et il a fait, sur la perfectibilité des races, des études de la plus haute portée.

Arrivé à cinquante ans, dans toute la vigueur d'une nature qui n'a été affaiblie par aucun excès, Rameau est un homme de haute taille, au visage tourmenté comme un sol volcanique. Son front immense est couronné d'une chevelure grise, onduleuse

et rude, semblable à la crinière d'un vieux lion. Ses yeux gris, clairs et perçants ainsi que ses outils d'acier, sont surmontés de sourcils noirs et touffus. Son teint très coloré annonce un sang brûlé par l'activité d'une vie entièrement consacrée au travail. Sa bouche aux lèvres épaisses respire la bonté. Mais un pli profond, qui se creuse entre ses sourcils, à la racine du nez, chaque fois qu'il est préoccupé ou mécontent, lui donne un aspect terrible. A l'hôpital ou à l'amphithéâtre, la locution : « Rameau a son pli, » est pour les internes et les élèves un signal d'alarme. Tout tremble et se tait quand l'effrayante ride barre le front génial du savant, car ses emportements sont formidables, et rien ne peut les arrêter.

Sa brutalité est légendaire comme son adresse. Aucune femme ne ferait un pansement, ne poserait un bandage d'une main plus légère et avec des doigts plus agiles. Il n'est pas de charretier qui jure contre ses chevaux plus violemment que le docteur contre ses aides. Les malades épouvantés se renfoncent dans leur lit, s'enfouissent sous les oreillers, en entendant la voix tonnante du chirurgien qui brandit, d'un air menaçant, un trocart à la lame aiguë. Il s'empare d'eux et, avec ravissement, les malheureux plus morts que vifs apprennent que l'opération est finie quand ils la craignaient à peine commencée. Alors ils bénissent la prodigieuse habileté de ce bourru bienfaisant et comprennent pourquoi, derrière son

dos, les internes et les élèves disent en riant : « Rameau ne fait souffrir ses malades qu'en paroles. »

Cet homme d'une si rare valeur est parvenu à la situation qu'il occupe dans le monde savant, par la force de sa volonté et la supériorité de son intelligence. Son origine fut très humble. Son père était cantonnier sur la ligne de l'Est et habitait une petite maison auprès du passage à niveau de la route de Ferrières. Sa mère gardait la barrière. Il la voyait, un manteau de toile cirée sur le dos, coiffée d'un chapeau en cuir, se ranger devant les trains, un étroit drapeau rouge à la main, comme au port d'armes.

Jusqu'à l'âge de quatorze ans, le petit Pierre vécut là, libre et insouciant, aidant sa mère à faire rouler la lourde barrière de bois sur ses galets de fonte, quand les fermiers revenaient du marché de Lagny, faisant claquer leurs fouets pour demander à passer. Il eut pour tout horizon la ligne caillouteuse, avec ses traverses de bois et ses quatre rails de fer polis par le frottement des roues, et les fils frémissants de son télégraphe que, pendant les nuits d'hiver, le vent faisait chanter comme une harpe. Sa seule distraction consista dans le mouvement des trains crachant de la fumée et semant derrière eux, sur le sol ébranlé, des escarbilles brûlantes.

Il ne savait ni lire ni écrire et était vraisemblablement destiné à devenir un obscur ouvrier. Rien

ne dénotait en lui des facultés remarquables. Il ne traçait pas, d'instinct, des lignes géométriques sur le sable, comme Pascal. Il ne pétrissait pas la terre glaise du remblai en étonnantes ébauches, comme Canova. Il était très enfant, très joueur, excellait à tuer les oiseaux à coups de pierre et à poser des collets, dans les haies du chemin de fer, pour prendre les lièvres des chasses voisines. Aucun signe prophétique ne marquait son front. Un hasard décida de sa vocation.

En manœuvrant pour se garer, un train de marchandises tamponna un train de voyageurs. Il y eut quelques morts et beaucoup de blessés. C'était le soir et dans l'obscurité. Des wagons renversés et brisés, on entendait sortir des plaintes déchirantes et des appels désespérés. Tous les employés de la gare, affolés, couraient sans but : seul le petit Pierre pensa à aller chercher le médecin de Lagny. Il revint avec lui, dans son cabriolet, l'ayant mis, en quelques paroles brèves, au courant de la situation. Étonné de la lucidité froide et précise de l'enfant, le docteur s'en servit comme d'un aide. Il le vit éponger sans pâlir le sang d'un chauffeur à qui il coupait le bras broyé jusqu'à l'épaule. Avec une énergie qui semblait être de l'insensibilité, l'enfant assista aux opérations, ne perdant pas la tête, exécutant de point en point ce qui lui était ordonné, et prêtant son concours avec une adresse peu commune.

— Mâtin! dit le docteur, voilà un petit gaillard qui deviendrait un fameux opérateur, si on lui enseignait la chirurgie! Qu'est-ce que tu fais, mon garçon?

— Rien.

— Ce n'est pas beaucoup. A ton âge, tu dois avoir une idée. Qu'est-ce que tu veux être?

— Je ne sais pas.

— As-tu ton père et ta mère?

— Oui; ils habitent là.

Et, de la main, il montrait la maisonnette dont les vitres flambaient dans la nuit.

— Ah! tu es le petit Rameau. Tes parents sont de braves gens, je leur parlerai. Sais-tu comment je me nomme?

— Oui. Vous vous nommez le docteur Servant, de Lagny.

— Eh bien! viens me voir demain, avant huit heures. Je tâcherai de faire quelque chose de toi.

Il le fit d'abord entrer à l'école, où ce petit sauvageon, élevé dans la liberté de la vie au grand air, eut beaucoup de peine à s'acclimater. Ce n'était pas l'application qui lui manquait. Il avait été, dès le premier instant, brusquement saisi par un désir passionné de tout apprendre. Mais son sang vif lui montait par vagues au visage, il devenait pourpre et souffrait de violentes douleurs dans la tête. Son protecteur, le bon père Servant, eut souvent de l'inquiétude en constatant chez l'enfant ces révoltes de la nature.

Mais Pierre persista sans se plaindre et continua à travailler, faisant, de jour en jour, de plus rapides progrès. Au bout de l'année, il fut, à la grande et joyeuse surprise de l'instituteur communal, en état de concourir pour une bourse au collège de Meaux. Et il l'obtint.

A partir de ce moment, il avança à pas de géant. Poussé par le docteur, encouragé par l'administration départementale, qui devina en lui un sujet d'élite, il passa ses premiers examens et fut, à vingt ans, admis à la fois à l'École polytechnique et à l'École normale. Malgré l'insistance du préfet, malgré les prières de ses maîtres, il n'entra ni dans l'une ni dans l'autre. Il n'écouta qu'une seule voix, celle du docteur Servant, qui, la première, s'était fait entendre à lui pour le tirer de la nuit de son ignorance, et qui disait maintenant à l'enfant devenu homme : « Sois médecin. Ce que je t'ai donné, rends-le à tes semblables. Le génie, qui est indéniable en toi, mets-le au service de l'humanité. »

Après avoir soutenu brillamment sa thèse de docteur, il fut reçu au bureau central et se prépara pour l'agrégation. Le professorat l'attirait invinciblement. Esprit militant, énamouré de progrès, toujours il cherchait l'au delà. Il se plongea dans les études de chimie avec passion. Il étudia même les alchimistes : Van Helmont, Valentin, Paracelse. Il sut détacher de leur œuvre tout ce qui était utile et laisser

de côté les mystères cabalistiques. Dans le petit appartement qu'il occupait, au cinquième étage, rue de La Harpe, il avait transformé la cuisine en laboratoire et, sur le fourneau habilement aménagé, il faisait des expériences. La nuit, les voisins voyaient la petite fenêtre s'éclairer de lueurs fantastiques. Et les bons bourgeois ses voisins le regardaient avec terreur passer dans l'escalier, serré dans une longue redingote noire, les cheveux épars sous son chapeau cabossé, ayant une vague ressemblance avec l'hoffmannesque docteur Miracle.

Ce fut à son concours pour l'agrégation que sa nature de combattant se manifesta, pour la première fois, dans toute sa violence autoritaire. Il stupéfia les examinateurs par la hardiesse de ses tendances et la nouveauté de ses aperçus. Ce jeune homme osa exposer devant ses maîtres des théories qui aboutissaient à la négation formelle des doctrines admises. Il défendit sa manière de voir avec une éloquence âpre et tranchante qui fit bondir tout le bureau et provoqua des manifestations enthousiastes parmi les assistants.

Les allures de réformateur du docteur Rameau déplurent souverainement : il passa pour un révolté. On le dépeignit comme un brouillon ambitieux, capable, s'il prenait possession d'une chaire à la Faculté, de bouleverser les idées ayant cours. Ses juges, profondément blessés de s'être sentis dominés

par lui, le mirent à l'index. Il fut deux fois de suite refusé. Au mépris de toute justice, on lui fit passer sur le dos des camarades dont la médiocrité n'était point gênante. Rameau rugit de colère. Et, dès lors, la lutte fut engagée entre ses maîtres et lui. « Nous ne le laisserons jamais arriver », avaient dit ceux-ci. « Je prouverai au monde entier qu'ils sont des ânes », répliqua Rameau.

Et enragé, tout en continuant à préparer son examen nouveau, il publia les brochures qui commencèrent à attirer sur lui l'attention du monde médical. En Europe, ses travaux furent commentés, ses livres traduits. Le célèbre professeur Schultz, de la Faculté de Leipsick, écrivit un mémoire pour appuyer les tendances du jeune savant français. L'opposition de Rameau prenait les proportions d'un schisme. Il eut des partisans passionnés qui versèrent dans l'exagération. Il fut obligé de réagir et de tracer des limites à ses réformes. On commença à le trouver raisonnable, en le voyant contenir les fanatiques et les déréglés. Et puis, trop de bruit s'était fait autour de son nom, l'effroi commençait à gagner ses détracteurs. La presse scientifique s'était emparée des questions discutées, et tous ceux qui combattaient les doctrines de Rameau étaient traités de rétrogrades. Il devint de bon ton de hocher la tête d'un air grave en parlant de lui, et de dire : « Remarquable intelligence, un peu fougueuse, mais que l'âge disci-

plinera. Homme avec lequel il faut compter. » Tout un mouvement républicain et libre-penseur s'était produit autour de Rameau. Et les gens timorés disaient, en parlant de lui à voix basse : « C'est un révolutionnaire et un athée. »

Révolutionnaire, il l'était dans son art, mais non autrement. Il était fort dédaigneux de tout ce qui ressemblait à des affaires, fût-ce celles du pays. Un des chefs du radicalisme, s'étant trouvé en rapport avec lui, songea à exploiter la popularité du jeune savant au profit de son parti et lui demanda pourquoi, avec sa grande intelligence, il ne faisait pas de politique. Rameau le regarda du haut de sa tête, et brusquement :

— Parce que c'est trop facile!

Quant à son athéisme, il était réel, mais point militant. Il ne s'occupait pas de ce que son voisin pensait. Il avait ses idées à lui, et n'essayait jamais d'y convertir qui que ce fût. Il ne se cachait point de n'admettre rien de ce que la religion enseigne, et le dimanche, à Lagny, dans la petite maison du docteur Servant, attablé avec son bienfaiteur, il se laissait houspiller par le vieux praticien, qui était croyant comme tous ceux qui vivent dans les larges espaces de la campagne où l'harmonie de la nature éclate souverainement aux yeux. Mais il ne discutait pas. Il écoutait, avec un tranquille sourire, les violentes sorties du bonhomme et lorsqu'il sentait trop vive-

ment la pointe d'une épigramme, il secouait ses larges épaules, comme un lion harcelé par un moucheron, et disait gaiement en levant son verre :

— A votre santé, docteur. Je croirai en Dieu s'il m'accorde la joie de vous voir centenaire !

La Providence ne fait évidemment pas de propagande, car le docteur Servant mourut à soixante-dix ans, pleuré sincèrement par Rameau et laissant un fils qui était capitaine d'artillerie.

Le seul être devant lequel Rameau ne se gênait point et rêvait tout haut était son ami Talvanne, médecin comme lui et fils du célèbre aliéniste. Talvanne, destiné à succéder à son père dans la direction de la maison de santé de Vincennes, avait fait de très fortes études et s'était adonné avec passion à l'anthropologie. Il poussait le goût des investigations craniométriques jusqu'à la manie. Il n'était pas rare de le voir, au milieu d'une réunion d'étudiants, se lever, sortir de sa poche un goniomètre, sorte de compas à branches allongées en travers desquelles manœuvre une règle graduée, et, s'emparant de la tête d'un de ses camarades, lui mesurer les pommettes et le renflement des tempes, puis dire gravement :

— Angle pariétal presque nul, brachycéphalie associée à un faible écartement des pommettes et des arcades zygomatiques... Crâne d'Auvergnat, mon bonhomme !

Et tout le monde de rire, de pousser des cris d'animaux et de s'écrier :

— Bravo, l'anthropologiste !

Chez lui Talvanne avait rassemblé une considérable collection de crânes, et il s'occupait à faire des expériences de jaugeage, pour déterminer la capacité cérébrale des espèces. Il emplissait un crâne avec de l'eau, suivant la méthode de Saumarez, Vitrey et Treadwell ; de mercure, suivant celle de Broca ; de sable, comme Hamilton ; de millet, comme Mantegazza ; de graine de moutarde blanche, comme Philipps, et enfin de plomb de chasse, comme Morton. Et, quand on entrait dans le vaste cabinet de travail qu'il occupait au rez-de-chaussée de la maison de son père, on trouvait des crânes partout, sur les tables, sur les chaises, sur la cheminée, sur la pendule ; un crâne même servait de pot à tabac. Tout ce qui, de près ou de loin, se rattachait à la craniométrie intéressait Talvanne. Il collectionnait les ronds de papier sur lesquels, dans les conformateurs, les chapeliers prennent la mesure de la tête de leurs clients. Il prétendait obtenir ainsi de curieux sujets de comparaison.

Fils de famille, vivant dans un milieu bourgeois, où les idées très avancées n'étaient point reçues, de plus ayant été élevé par une mère pieuse, Talvanne gardait un fonds de croyances que ses études n'avaient pu ébranler. Très chaud partisan du transfor-

misme, il était déiste. Et quand, par hasard, Rameau se laissait aller à nier Dieu, des discussions terribles s'engageaient dans lesquelles Talvanne, dédoublé en quelque sorte, sentait ses instincts de bourgeois se révolter contre les théories du matérialiste, tandis que ses tendances de savant l'entraînaient à penser comme lui. Mais le bourgeois était le plus fort, et, d'autant plus indigné qu'il était moins convaincu, Talvanne finissait par accabler Rameau d'injures. La discussion commençait tranquillement.

— La caractéristique de l'homme, disait Talvanne, est la religiosité. L'être humain se voyant faible éprouve le besoin de croire à une puissance supérieure qui ne lui est pas révélée.

— Si elle ne lui est pas révélée, qu'est-ce qui lui prouve qu'elle existe ?

— Ce sentiment intime, que l'on trouve chez tous les habitants de la terre, blancs, noirs, rouges ou jaunes, et qui leur fait adorer quelqu'un ou quelque chose, Dieu, le feu, le soleil, un serpent ou une pierre...

— Superstition, faiblesse d'esprit !

— Sans religion l'homme est impossible à gouverner.

— Je le crois bien ! Les trois mobiles des conceptions religieuses ne sont-ils pas la peur, l'admiration et la reconnaissance ? C'est pourquoi tes prêtres n'ont à la bouche que l'enfer pour terrifier, les mi-

racles pour étonner, et la miséricorde divine pour attirer... Spéculations sur l'ignorance et la pusillanimité humaine... Au fond de tout cela, qu'y a-t-il? Du charlatanisme!

Régulièrement alors Talvanne perdait son sang-froid et commençait à crier :

— Si aveugle que tu sois, tu ne peux cependant pas nier qu'il y ait eu une force créatrice...

— Je ne le nie pas, seulement je l'analyse, cette force créatrice, et je la trouve à l'état latent dans la matière. Toutes les formes organiques naissent les unes des autres par des modifications insensibles.

— Mais il y a eu un dessein dans la nature, reprenait Talvanne. Il faut admettre les causes finales... Tout a été fait pour l'usage de l'homme par un céleste ouvrier...

Rameau alors se levait et marchait à grands pas, en secouant sa rude chevelure sur son cou de taureau :

— Si tout a été fait pour l'usage de l'homme, pourquoi les animaux nuisibles, pourquoi les plantes vénéneuses, pourquoi les cataclysmes terrestres? Pourquoi les maladies? Ah! oui, tu vas m'expliquer cela par une punition infligée à l'homme, tu vas me raconter le paradis terrestre, Adam et Eve, l'histoire du premier péché, les blagues de tes théologiens! La maladie est aussi ancienne que la vie, ainsi que la paléontologie le démontre... Tu vas me parler de

l'utilité des organes et de leur appropriation à une fin! Mais l'anatomie comparée nous fait connaître un grand nombre d'organes rudimentaires qui, utiles pour une espèce, sont tout à fait inutiles pour d'autres : par exemple, les mamelles de l'homme, les dents de la baleine. Et l'hermaphroditisme, qu'en dis-tu? Pourquoi des monstres? Il y a dans la nature des animaux parfaitement conformés, qui naissent sans tête et dont la vie est impossible. Pourquoi les avoir créés? La vérité, c'est que ce sont les forces de la matière qui, dans leur rencontre accidentelle, ont donné naissance à d'innombrables formes; et de toutes ces formes, ont seules survécu celles qui se sont trouvées appropriées, d'une manière quelconque, aux conditions du milieu dans lequel elles étaient placées. Celles-là, ayant résisté, se sont développées et transformées...

— Oh! sur ce point-là, nous sommes d'accord, interrompait Talvanne avec éclat : le transformisme, c'est ma loi; mais il n'exclut pas l'idée d'un créateur...

— Mais, animal, à quoi bon un créateur, puisque l'utilité n'en est pas démontrée? Il te faut absolument un créateur, avec une grande barbe et un tonnerre dans la main? Quelle rage d'adoration as-tu? C'est l'absurde faiblesse humaine qui veut se raccrocher à une puissance supérieure, comme un noyé à une branche! La passion d'être dominé et surtout d'éviter la responsabilité... Si Dieu n'existait pas, il

faudrait l'inventer, n'est-ce pas? Eh bien, moi je te dis une chose : c'est que si ton Dieu existe, c'est un monstre qui nous a créés pour notre malheur et qui se réjouit de nos misères. Et comme je ne veux pas porter une accusation aussi impie, j'aime mieux croire à la fécondité naturelle de la matière.

Avec une âpre éloquence, Rameau développait sa pensée, abordant les conceptions philosophiques les plus nouvelles et, avec la précision froide d'un opérateur taillant la chair vive, coupait les ailes aux aspirations spiritualistes de son ami. Et, dans la nuit, à la clarté de la lampe de travail, au coin du feu, Talvanne restait des heures à écouter Rameau, blessé dans ses sentiments, mais émerveillé de la profondeur de vues du savant, et rendant hommage à ce lumineux esprit qui, dans quelque direction que les hasards de la vie l'eussent poussé, aurait été un homme supérieur.

Cependant, dans l'étroite intimité des jeunes gens, un tiers s'était introduit. Sur le même palier que Rameau, dans la maison de la rue de La Harpe, habitait un jeune peintre allemand nommé Frantz Munzel, venu de Stuttgard pour suivre les cours de l'École des Beaux-Arts. Il était silencieux, paraissant travailler beaucoup. Tous les soirs, on l'entendait jouer au piano de l'Haydn ou du Mozart. Il était visiblement doux et timide. Rameau savait qu'il était peintre parce qu'il l'avait rencontré, dans la rue, des

toiles sous le bras et sa boîte à couleurs à la main. Mais les deux voisins ne s'étaient jamais adressé la parole. Ils échangeaient un coup de chapeau, en passant, et c'était tout. Ils ne connaissaient même pas leur nom. Quand par hasard Rameau parlait de Munzel, il disait : le peintre d'à côté.

Un jour Munzel rentra de l'École des Beaux-Arts très pâle. Le soir il ne joua pas sa sonate accoutumée. Il s'était mis au lit avec une grosse fièvre. Le lendemain une angine des plus graves se déclarait. Ses camarades d'atelier, pour lui faire une charge, l'avaient, pendant toute une matinée, attaché nu et tatoué à la table du modèle, par un froid glacial. En trois jours le mal avait pris un développement effrayant. Le malheureux était à toute extrémité. Le médecin du quartier venait de se retirer en déclarant au concierge qu'il n'avait plus d'espoir et que toute opération serait inutile. Celui-ci ne sachant que résoudre eut l'idée de frapper à la porte de Rameau.

Le docteur travaillait, sans feu, les jambes entourées de la couverture de son lit, préparant une des thèses qui lui avaient valu tant de déboires. Il se leva silencieusement et, entendant le malheureux Frantz râler dans l'obscurité de sa chambre, il prit sa lampe et s'approcha du lit. La face congestionnée, le cou énorme, les yeux en dedans, le pauvre diable étouffait.

— Il n'en avait pas pour une heure, dit Rameau

après un rapide examen. Les membranes ont gagné jusqu'aux fosses nasales. Cependant je vais tenter la trachéotomie.

Il revint avec un bistouri; d'une main ferme, trouant la chair, il enfonça une canule dans la gorge du mourant et, avec un admirable mépris de la contagion, il aspira violemment. Un flot de mucosités sanguinolentes jaillit et l'air siffla, vivifiant et délicieux, dans les poumons du mourant.

— Il faudrait maintenant faire prévenir la famille...

— Il n'y en a pas. Il est seul à Paris, c'est un étranger.

Rameau jeta un regard sur le front pâle couronné de cheveux blonds bouclés du malade, il s'approcha une seconde fois du lit, et palpa le crâne avec soin :

— Selon Camper nous avons affaire à un sous-brachycéphale. Votre locataire est-il Allemand ?

— Oui, monsieur Rameau, mais il parle bien le français, dit le concierge qui ne comprenait pas la portée de la question du savant.

— Bien. Sous-brachycéphale et Allemand, fit Rameau avec un léger sourire, voilà qui fera plaisir à Talvanne.

Pendant toute la durée de la maladie, Rameau ne quitta pas Munzel. Il fut à la fois médecin et infirmier. Il travaillait, dans la journée, sur un coin de table, dans la chambre du Wurtembergeois, et la

nuit il lisait, en prenant des notes à la lueur de la veilleuse, écoutant avec satisfaction ronfler son camarade.

— L'entends-tu ? disait-il avec satisfaction à Talvanne, venu pour savoir ce qui arrivait à son ami, il respire mieux qu'avant, ce mâtin-là !

Tant que Frantz fut au lit et que les soins de Rameau eurent un caractère professionnel, Talvanne manifesta pour le malade une réelle sympathie. Il remplaça le docteur auprès de lui, et le veilla même, sans lui tâter le crâne, et sans lui mesurer l'angle nasal : il se dévoua, non par amour de la science, mais par amour de l'humanité. Cependant quand, le malade étant guéri, l'intérêt que lui porta Rameau prit vraiment un caractère amical, Talvanne se refroidit sensiblement et commença à regarder le peintre de travers. L'affection que le jeune aliéniste avait pour celui qu'il considérait comme une des futures gloires de la médecine française, était trop vive pour aller sans jalousie. Il fallut toute l'autorité que Rameau possédait sur l'esprit de Talvanne pour forcer celui-ci à accepter Frantz. Et dès lors commença une existence à trois qui fut souvent traversée par de violents orages.

Dans l'association de Talvanne et de Rameau, l'Allemand rêveur apporta un élément nouveau. Il était profondément mystique. Il avait gardé dans son cerveau un peu de l'ombre des hautes cathédrales gothi-

ques de son pays. Et, dans cette ombre, passaient, radieuses et charmantes à la fois, les saintes nimbées d'or des vitraux de chapelle et les blanches fées des légendes du Rhin. Rameau disait en riant : Munzel est un clérical-païen. Mais il avait, pour les idées du jeune homme, une indulgence toute particulière qui mettait Talvanne hors de lui. Lorsque de vives controverses s'engageaient sur un sujet religieux et que Munzel et Rameau se trouvaient en désaccord, le docteur adoucissait sa voix, cotonnait ses phrases, arrondissait les angles de ses arguments, comme s'il craignait de blesser son ami. Talvanne avait beau murmurer :

— Mais tu ne discutes pas avec lui, tu l'implores, tu te traînes à ses pieds. Pourquoi le ménages-tu ? Il n'est plus malade !

Rameau restait sourd à ses excitations. Alors l'aliéniste reprenait pour son compte la thèse de Munzel, et substituait à la rêveuse argumentation de l'Allemand sa dialectique agressive. Aussitôt Rameau se réveillait et Talvanne, traité comme un misérable, payait, en un instant, les frais de la guerre. La grande voix du docteur tonnait, lançant les phrases violentes et destructives, renversant les croix, changeant les églises en greniers à fourrages, et forçant les prêtres, sacredieu ! à revêtir le costume militaire pour aller faire chauffer leur eau bénite au feu des canons ! Il fallait l'organe musical et grave de Frantz

pour calmer Rameau, et le docteur mécontent de s'être laissé emporter, craignant d'avoir froissé son ami, s'excusait :

— C'est la faute de cet imbécile de Talvanne...

— Moi ? Je n'ai fait que répéter ce qu'avait dit Munzel, répliquait hypocritement l'aliéniste.

— Allons, en voilà assez : tu nous ennuies. Un verre de bière, Frantz... Et puis tu nous joueras une romance de Mendelssohn.

Et la soirée se terminait tranquillement, l'Allemand, les yeux au ciel, jouant les airs qui avaient bercé son enfance et semblant suivre, dans le vague de ses souvenirs, la marche lente et rêveuse de quelque douce fille blonde qui l'attendait au pays.

Il fallait qu'il eût quelque engagement et qu'il voulût y être fidèle, car Rameau ne lui connut point de maîtresse. Il ne parlait pas volontiers de ses affaires de famille, et jamais son ami ne put lui tirer un mot de ses affaires de cœur. Il allait tous les ans, au mois de juillet, passer quelques semaines à Stuttgard, chez son père, qui était professeur de piano et inventeur d'une nouvelle méthode de solfège. Il revenait triste, maigri, comme s'il eût jeûné dans un intérieur besoigneux, où les convives étaient trop nombreux et le repas trop frugal. Il travaillait à force, sans passion, sans coup de flamme, mais avec une régularité invariable. Élève de Flandrin, il conservait une certaine sécheresse native dans le faire qui

sentait l'école de Dusseldorff. Mais il savait composer harmonieusement un tableau et le peindre avec éclat. Il excellait dans le portrait et commençait à gagner de l'argent.

Cependant ses habitudes de vie ne changeaient point, il gardait son modeste appartement de la rue de La Harpe et, s'il avait pris un grand atelier près du Luxembourg, c'était pour ne pas se déconsidérer aux yeux de sa clientèle. Mais il avait beau se faire payer cher, il ne paraissait pas avoir un sou de plus en poche. Il se refusait tout plaisir et vivait avec l'âpre régularité d'une vieille fille. Rameau disait :

— Il doit y avoir dans l'existence de ce garçon-là un trou mystérieux par où tout son argent s'écoule...

— Laisse-moi donc tranquille, répondait aigrement Talvanne, il est tout simplement avare. Son trou a un fond : c'est une tirelire !

Il fallut six ans pour découvrir le mystère. Un jour, en lisant un compte rendu scientifique dans un journal allemand, le nom de Munzel sauta aux yeux de Rameau. C'étaient, dans l'article TRIBUNAUX, les considérants d'un jugement par lequel ledit Otto Munzel, professeur de musique était débouté de ses prétentions à la possession de la méthode de solfège par signes, et considéré comme ayant usurpé les droits des frères Pfeiffer, seuls inventeurs de la méthode en question, et était, par ce fait, le sieur Munzel

condamné à dix mille marks de dommages-intérêts, plus insertions dans six journaux au choix des demandeurs, etc...

Depuis deux jours Frantz n'avait pas paru chez Rameau. Celui-ci avait vainement sonné à la porte de l'appartement du peintre, la porte était restée close. Inquiet, le docteur alla à l'atelier du Luxembourg. Il monta, entra sans frapper et trouva Munzel étendu sur son canapé, les yeux grands ouverts et rêvant. Sur le chevalet, un tableau commencé n'avait pas reçu depuis longtemps un seul coup de pinceau. Il était sec et embu. Le jeune homme ne bougea pas en voyant entrer le docteur. Il tourna seulement la tête et un pâle sourire erra sur ses lèvres. Sans dire un mot, Rameau s'approcha et, tirant le journal, il le mit devant les yeux de Frantz. Celui-ci lut quelques lignes, pâlit, poussa un cri, et, se dressant, tomba en pleurant dans les bras de son ami.

Ainsi c'était là la cause de ses secrètes tristesses. Voilà où passait l'argent gagné et économisé par le peintre. Depuis dix ans, le procès engagé par les Pfeiffer contre le vieux Munzel se poursuivait devant toutes les juridictions, et les frais absorbaient les ressources de la pauvre famille. On mangeait des pommes de terre et du lard aux choux, toute l'année, et jamais de rôti dans la vieille maison du professeur, pour faire face aux dépenses du procès.

Mais le père Munzel était plein de confiance, il disait à sa femme et à ses enfants : Quand j'aurai triomphé, ma méthode me donnera à la fois la célébrité et la fortune. Et il trottait, entre deux leçons, chez son avocat, lui portant des mémoires griffonnés sur du papier à musique.

La perte du procès, définitive, irrémédiable, était le coup suprême pour la famille. Il faudrait, pour payer les dix mille marks, voir partir le mince mobilier, le piano, les partitions. Un malheur sans égal pour ces humbles gens, et sous lequel Frantz, depuis deux jours, était écrasé. Il avait, dans son tiroir, cinq cents francs que son marchand de couleurs venait de lui avancer, et pas une étude, pas un bout de croquis à vendre. Depuis longtemps il faisait argent de tout et les toiles peintes ne traînaient pas dans l'atelier : aussitôt enlevées que finies, et à bas prix, par des marchands qui flairaient le besoin d'argent. Aussi comment allait-il faire ? Il ne pouvait laisser la mère et les marmots sur le pavé et le père en prison. Le bonhomme en serait mort. Il fallait qu'il leur vînt en aide. Et, depuis quarante-huit heures, étendu sur son divan, jour et nuit, il retournait dans sa tête ce désolant problème, sans lui trouver une solution.

Rameau posa sa large main sur l'épaule de Frantz, et agitant silencieusement sa grosse tête aux cheveux rudes :

— Voilà donc la cause de toutes tes privations?...

Va, ne te tourmente pas, mon fils, nous nous procurerons la somme, j'ai chez moi trois ou quatre mille francs, et, pour le reste, j'en fais mon affaire.

Le reste, ce fut Talvanne qui le donna. Mécontent de s'être trompé sur le compte du Wurtembergeois, il prêta, en rechignant, une dizaine de mille francs à Rameau :

— S'il n'a pas la protubérance de l'avarice, dit-il à son ami, il a celle de l'ingratitude. Observe son crâne. C'est un véritable modèle du genre. Après avoir étudié une pareille tête, au lieu d'ouvrir son cœur à celui qui la possède, un homme sage lui fermerait sa porte.

— Tu m'ennuies à la fin avec ta craniologie, répondit rudement Rameau. A force de ramener toutes les conformations individuelles à des types spéciaux, tu divagues complètement. Tu finiras par être aussi fou que tes malades.

Mais Talvanne était tenace.

— Bon! bon! Nous verrons; l'avenir t'édifiera sur le compte de ce garçon...

En dépit des diagnostics de Talvanne, les années s'écoulèrent sans que rien vînt sérieusement troubler la bonne harmonie de leur intimité. Chacun fit sa poussée. Talvanne succéda à son père et devint le remarquable médecin légiste, dont le seul travers est de voir des irresponsables dans tous les criminels. Munzel fut, grâce aux immenses relations de

Rameau, un peintre très recherché. Ils marchaient tous les trois sur la route de l'illustration et de la fortune.

Rameau était alors professeur d'anatomie et venait d'entrer à l'Académie de Médecine. Nul n'était, dans le monde savant, en état de balancer son influence. Il était autant admiré que redouté. Avec une puissance rare, il avait forcé tous les obstacles élevés devant ses pas. C'était un homme terrible pour ses adversaires. Il avait l'audace, qui engage à tout entreprendre, et le génie, qui permet de tout accomplir. Pas un savant qui ne portât ses marques. Il les avait tous pris à partie, les plus incontestés et les plus forts, et s'était montré leur maître. Il n'était doux que pour les faibles et pour les humbles. Mais les présomptueux et les superbes, il les déchirait, les bafouait avec une sorte de sombre joie.

Il allait rarement dans le monde. Sa rudesse se prêtait peu aux élégances apprêtées des salons, et sa parole n'avait pas la banale douceur qui convient aux conversations murmurées. Il y était mal à l'aise, se taisait, ou si, par malheur, on essayait de le pousser pour le mettre en évidence, il parlait avec une éloquence enflammée qui étonnait toujours et choquait souvent ses auditeurs. Il passa promptement pour un original. On disait de lui : Il a le cerveau un peu dérangé, c'est le détraquement habituel du génie. Mais quel merveilleux chirurgien et quel

admirable médecin ! Il sauve tous ses malades.

Le dimanche il dînait chez Munzel, et le jeudi chez Talvanne. C'étaient là ses jours de plaisir. Entre ses deux amis, il oubliait les fatigues de sa vie tout entière vouée au travail. Son front s'éclairait, il lâchait la bride à sa fantaisie et sa verve puissante, un peu rabelaisienne, éclatait en joyeux propos. Il s'amusait à tourmenter Talvanne et émettait des paradoxes énormes, que l'aliéniste s'attachait à réfuter avec une ténacité qui divertissait prodigieusement Rameau. Munzel écoutait, en souriant, avec sa gravité flegmatique d'Allemand blond. Et, quand la discussion s'animait, quand Rameau, s'échauffant au feu de ses arguments, élevait la voix et commençait à marcher en secouant ses larges épaules, le peintre de sa voix douce intervenait et, en un instant, le débat redevenait calme et mesuré.

Talvanne avait publié un ouvrage intitulé : « Des Races et de la filiation », dans lequel il avait consigné toute une série d'observations craniométriques, au moyen desquelles il prétendait établir sûrement la généalogie. Un enfant, né de tel père, appartenant à telle race, et de telle mère, appartenant à telle autre race, devait, selon sa doctrine, avoir la tête conformée d'une certaine façon et il était facile, à l'examen, de retrouver sur son crâne la trace des générations dont il était issu. Cette méthode, présentée par l'aliéniste d'une façon très ingénieuse, avait attiré l'at-

tention. La *Revue anthropologique* s'en était occupée et l'avait discutée longuement. C'était le grand sujet de controverse entre Talvanne et Rameau. Celui-ci éprouvait un malin plaisir à mettre cette question sur le tapis, tendant des pièges à son ami et s'amusant, comme un écolier, quand l'aliéniste s'y était laissé prendre.

— Voilà un enfant, disait Rameau, n'est-ce pas, qui vient au monde avec l'occiput développé, ce qui est le type de la race espagnole ; la garde, dans le tablier de laquelle le médecin a jeté le marmot, au moment de sa naissance, trouve cette disposition crânienne fâcheuse et, de ses mains, elle lui modèle sa petite tête, molle comme de la cire, et la fait ronde comme celle d'un Normand. Que devient ta théorie ? Où retrouves-tu les traces de la filiation ? On te donne à examiner le crâne de ce gaillard-là quand il est adulte, tu le mesures et, avec gravité tu déclares qu'il est né à Yvetot.

— Tu es absurde, grognait Talvanne.

— Voilà qui est vite dit. Ta méthode n'est pas absolue. Les conséquences que tu en tires sont variables. C'est ceci, à moins que ce ne soit cela. Au petit bonheur ! En somme, tes observations sont amusantes, mais elles n'ont aucune portée.

— Amusantes ! Elles sont d'une précision rigoureuse, indéniable. En tant que généralités, bien entendu ! Si tu vas me chercher des exceptions... Il

y en a en tout. Et, comme dit la grammaire, elles confirment la règle...

En dépit de ces railleries, Rameau patronnait très chaudement la candidature de son ami à l'Académie de Médecine. S'il lui plaisait de nier, dans l'intimité, la valeur scientifique des doctrines de l'aliéniste, il vantait publiquement son mérite. Il avait fait, pour le Traité des maladies mentales de Talvanne, une préface admirable, dans laquelle il avait discuté, avec une autorité sans pareille, la question de l'hérédité de la folie. Le livre avait, grâce à cette étude d'une clarté effrayante, obtenu un succès considérable. Ainsi Rameau, excellent au fond, détestable dans la forme, martyrisait Talvanne et, d'une main ferme, travaillait à sa renommée.

Ce fut la phase resplendissante de la carrière de Rameau. La hauteur philosophique de son esprit se manifesta souveraine. Sûr de lui, il osa formuler ses doctrines matérialistes, avec l'âpre fougue d'un Calvin. Nul ne pouvait plus lui faire obstacle. Son génie, comme un feu dévorant, consumait tout ce qui essayait d'arrêter son expansion. Sa profession de foi publique eut un éclat d'autant plus grand, qu'il la fit dans un milieu officiel, à la face des autorités gouvernementales plongées dans l'anéantissement d'une stupeur profonde.

Ce fut à l'inauguration solennelle de la Société de philosophie contemporaine que, répondant à l'allo-

cution pâteuse et vide du ministre de l'Instruction publique, il prononça son célèbre discours sur la Création de l'homme et la substance de l'âme. Il y étudiait la question de savoir où en était la physiologie, d'après ses derniers résultats, par rapport à l'hypothèse d'une âme individuelle essentiellement distincte du corps. Et, après avoir discuté les faits avec une merveilleuse lucidité, il était arrivé à cette conclusion que, pour lui, rien dans les études physiologiques ne le conduisait à admettre une âme. Puis, d'une voix de tonnerre, agitant sa crinière de lion, pétrissant des mains le bois de son fauteuil, il avait adressé à la théologie une formidable apostrophe, couronnée par une négation absolue de la divinité, et avait terminé en attestant qu'il se glorifiait d'être parmi ceux qui doutaient le plus.

A peine eut-il cessé de parler que le vide se fit autour de lui. Tous les fonctionnaires, qui occupaient l'estrade, s'éclipsèrent avec une étonnante rapidité. En une seconde, Rameau ne vit plus que des dos d'habits brodés. Autour du ministre très pâle, un cercle s'était formé dans lequel les têtes s'agitaient avec violence et les bras se levaient vers le plafond, comme pour prendre le ciel à témoin. « Où allons-nous, messieurs ! Affreux scandale ! » s'écriaient les grands personnages, tandis qu'avec un ensemble touchant le fretin gouvernemental reprenait, appuyant la protestation des puissants du jour : « Scan-

dale affreux! scandale affreux! où allons-nous? »

Rameau, seul comme un pestiféré, regardé de travers par les municipaux qui se demandaient, dans leur conscience étroite de soldats, si on n'allait pas l'arrêter, gagna la cour pour chercher sa voiture. Là il retrouva Talvanne qui, bouleversé, l'attendait. L'aliéniste ne put lui dire que ces mots :

— Oh! mon ami, quel fatal emploi tu fais de tes admirables facultés!... Que de monstruosités tu as avancées!... Mais avec quelle éloquence!... Diable de garçon, va!

Et plein, à la fois, d'horreur et d'admiration, entraîné par sa chaude amitié, le bon Talvanne prit et serra fortement sous le sien le bras du grand homme qui s'éloignait silencieux, au milieu de la réprobation officielle.

Le lendemain Rameau fut informé qu'il était relevé de ses fonctions de professeur. Il ne protesta pas. Il n'était un agitateur que dans le monde des idées. Sa révocation produisit une vive émotion dans le quartier des écoles, où le discours avait eu un énorme retentissement. Des manifestations furent organisées par les étudiants qui vinrent, en masse, sous les fenêtres du savant, et firent retentir de leurs vivats la rue, dont les habitants montraient déjà aux fenêtres leurs visages inquiets. Rameau fut sourd à ces appels et resta invisible. Il s'était réfugié chez Munzel et, étendu sur le divan de

l'atelier, il fumait en écoutant le peintre. Celui-ci laissait courir ses doigts sur le clavier de l'orgue qui occupait tout le fond de la vaste pièce, jetant à la voûte sonore et haute les graves et tendres mélodies de sa rêveuse inspiration.

Chassé de la chaire, Rameau fit de la clientèle. Cet athée, que le grand monde pieux eût voulu exorciser, était néanmoins appelé aussitôt que se présentait un cas grave. On disait : « Il a signé un pacte avec le diable. » Mais la guérison, vînt-elle de l'enfer, ce n'en était pas moins la guérison. Et, au prix de quelques messes expiatoires, on se mettait en règle avec le ciel.

Rameau gagna couramment deux cent mille francs dans son année. Il était arrivé à la fortune et, avec ses goûts simples, il ne savait pas en jouir. Talvanne essaya de lui prouver qu'un train d'existence plus large lui était nécessaire. Il voulut le forcer à déménager : Rameau s'y refusa. Il habitait toujours la maison de la rue de La Harpe ; seulement, du cinquième, il était descendu au premier. Il avait là un appartement de cinq pièces qu'il trouvait parfaitement suffisant pour lui. Du salon il avait fait son cabinet et, vers quatre heures, au moment de sa consultation, on trouvait du monde jusque sur les banquettes de l'antichambre. Son domestique donnait des numéros d'ordre aux arrivants et tous, riches ou pauvres, égaux dans la souffrance, confondus ensemble, attendaient patiemment leur tour. Souvent il y avait de

nombreuses voitures de maître à la porte de la maison. Et, du haut de leur siège, les cochers, gravement enfoncés dans leurs fourrures, regardaient avec dédain le ruisseau boueux de la vieille rue, dans lequel trempaient les pieds des chevaux habitués aux chaussées soigneusement balayées des quartiers aristocratiques.

II

Cependant la Providence, comme disait Talvanne, ou le Hasard, comme répliquait Rameau, se préparait à modifier l'existence du savant. Un jour, à l'heure de la consultation, une femme d'une quarantaine d'années, vêtue comme une bonne de petits bourgeois, la tête couronnée d'un tricot de laine noire, un parapluie dégouttant d'eau à la main, se présenta, demandant à parler tout de suite au docteur Rameau. Le valet de chambre, en habit noir, cravaté de blanc, comme un officier ministériel, eut une moue de pitié, et, donnant un numéro à la solliciteuse, ouvrit la porte d'une pièce, dans laquelle quinze personnes attendaient patientes et silencieuses. La femme poussa une exclamation et fit un pas en arrière. Le domestique referma la porte et doucement :

— Si vous craignez que ce soit trop long, revenez demain, mais deux heures d'avance...

— Demain ! s'écria la femme, en frappant ses

mains l'une contre l'autre, avec une expression de visage désespérée. Mais, ce soir, il sera peut-être trop tard!... Il faut que je parle sur-le-champ au docteur...

— C'est impossible!

— Il faudra donc que ma maîtresse meure sans secours? Mon Dieu! que va dire mademoiselle?

Elle s'assit, les jambes cassées, et fondit en larmes, la tête basse, ses pleurs coulant sur son tablier, oubliant où elle se trouvait, toute à son chagrin.

— Mais, madame... hasarda le valet de chambre, un peu troublé malgré sa froide habitude des misères humaines au défilé desquelles il assistait chaque jour.

Un coup de timbre lui coupa la parole et, sans plus se soucier de son interlocutrice désolée, il ouvrit une porte et s'apprêta à reconduire la personne qui sortait du cabinet de consultation. Dans la pénombre du jour tombant, la haute figure de Rameau apparut. Quelques brèves paroles de congé s'échangèrent entre le docteur et son malade. La femme qui pleurait avait redressé la tête. Avec l'intuition de la douleur, elle devina, dans cet inconnu à peine entrevu, le sauveur qu'elle venait implorer et, se levant avec vivacité, elle s'élança à sa suite dans le cabinet. Rameau la laissa faire et l'examinant avec un sourire :

— Qu'y a-t-il, ma bonne dame? dit-il de sa belle voix grave.

— Ah ! mon cher monsieur, fit la femme avec agitation, c'est bien vous, n'est-ce pas, qui êtes le docteur Rameau ?

— Oui, c'est moi...

— C'est le ciel qui m'a permis de vous aborder !... Ah ! Dieu, votre domestique disait qu'il fallait attendre, ou revenir demain... Comme si la mort attendait !

— La mort?

— Oui, mon bon et cher monsieur, la mort !... Notre médecin l'a déclaré : c'est une question d'heures... Si l'opération n'est pas faite ce soir même, ma maîtresse ne passera pas la nuit... Et il n'y a que vous, paraît-il, qui soyez capable de la réussir... Alors mademoiselle m'a crié : Cours chez le docteur Rameau, ramène-le... Ah ! Dieu ! Promets-lui ce qu'il voudra... Nous vendrons les meubles, s'il le faut, pour le payer... Mais qu'il sauve maman !...

Rameau avait froncé le sourcil. La femme vit, sur le front du savant, un nuage passer, elle rougit et s'arrêta confuse :

— Pardonnez-moi, reprit-elle... Je suis si troublée que je dis tout, comme ça me vient... Mais je serais fâchée de vous avoir déplu...

Rameau fit un geste d'insouciance :

— Vos maîtres sont donc pauvres? demanda-t-il.

— Hélas ! oui, les chères dames, après avoir été dans une belle position ! La gêne ne leur en est que

plus pénible... Mais tellement bonnes, qu'on se ferait hacher pour elles... Et mademoiselle si douce et si belle ! Ah ! docteur, si vous la connaissiez !

— Qu'a donc votre malade?

— Oh ! c'est des choses gangréneuses. On l'a d'abord soignée pour un rhumatisme dans l'épaule et puis, du jour au lendemain, ils se sont aperçus qu'elle était à toute extrémité. Ah ! monsieur, si elle avait été encore riche, on ne l'aurait pas laissée aller jusqu'à deux doigts de sa perte... Mais les pauvres, ça peut mourir, n'est-ce pas?

Rameau hocha la tête et très doucement répondit :

— Non, ma bonne femme.

Il fit résonner le timbre. Son valet de chambre parut :

— Mon chapeau, dit le docteur.

— Oh! Seigneur! Vous venez? s'écria la solliciteuse avec une joyeuse stupeur. Attendez, je cours chercher un fiacre...

— J'ai ma voiture en bas, dit Rameau en souriant, nous 'rons plus vite. Où demeurez-vous?

— Boulevard des Batignolles...

— Monsieur sait qu'il y a encore dans le salon des personnes qui attendent depuis ce matin, hasarda le domestique d'un air fâché.

—Dites-leur de revenir demain, répondit Rameau.

Il prit sur un meuble sa trousse toute préparée, et, suivi de la femme, il s'élança dans l'escalier.

Au coin de la rue des Batignolles, tout près de l'établissement de bains chauds et d'hydrothérapie, qui étale sur le boulevard une façade prétentieuse, se dresse une haute maison à cinq étages, dont les plâtres rongés par les eaux pluviales, noircis par le battage des tapis, donnent à la construction, nue et triste, un aspect de misère sordide. Une porte étroite s'ouvre sur un couloir dallé, qui passe devant la loge du concierge et conduit à un escalier dont les murs peints en vert clair s'écaillent, salpêtrés par l'humidité. Des réflecteurs, recevant un peu de jour par le haut d'une cour étroite et profonde comme un puits de mine, éclairent vaguement et permettent, dans l'après-midi, de se diriger à travers les paliers inégaux. Les marches restent raboteuses des couches de boue entassées par le passage journalier des cent locataires de cette ruche ouvrière.

La bonne, montant devant Rameau avec la rapidité d'une personne dont le pied connaît tous les recoins de l'escalier, s'arrêtait de temps en temps, avec sollicitude, disant :

— Prenez garde, là il y a un tournant... tenez la rampe...

On sentait qu'elle eût voulu soulever dans ses bras le sauveur qu'elle amenait triomphante. Au quatrième étage elle s'arrêta et, prenant une clef dans son tablier, elle ouvrit une porte sur laquelle une plaque de cuivre était attachée offrant cette indi-

cation : Mme Etchevarray, *Modes*. Rien de navrant comme cette annonce coquette et luxueuse : *Modes*, sur ce carré misérable, dans cette maison qui puait la pauvreté. Quelles modes, hélas ! pouvait-on faire dans ce quartier où les femmes sortaient nu-tête ou bien coiffées de bonnets de linge ? Triste métier qui ne devait pas nourrir son ouvrière !

La pièce d'entrée était une salle à manger noire et enfumée, meublée d'une table en noyer, de quatre chaises et d'un buffet sur lequel traînaient les restes d'un maigre repas. Des rideaux de reps fané pendaient aux croisées qui donnaient sur la cour. Les cuisines de l'autre corps de logis étalaient sur leurs fenêtres les torchons et les lavettes qui séchaient, répandant de fades odeurs d'évier. Sur un poêle en faïence, couvert d'un marbre gris fendu par la chaleur, un champignon de bois supportait un chapeau commencé.

Rameau, d'un regard, embrassa tout cet ensemble pendant que la bonne passait vivement dans une pièce voisine. Une exclamation se fit entendre et, dans l'encadrement d'une porte soudainement poussée, le docteur vit paraître la plus radieuse incarnation de la beauté vivante. Il se sentit les mains pressées par des mains nerveuses et chaudes. Il entendit une douce voix qui disait :

— Ah ! monsieur, que de reconnaissance nous vous devrons !

Et, sans avoir le temps de répondre un mot, il se trouva amené au pied d'un lit, dans lequel une femme maigre et pâle était étendue. Là le sentiment professionnel ressaisit Rameau, ses regards recouvrèrent leur netteté, ses oreilles cessèrent de bourdonner. Il redevint le grand praticien au coup d'œil infaillible. Il oublia tout ce qui n'était pas la maladie.

— C'est derrière le cou, docteur, entre l'épaule et la nuque, dit de nouveau la douce voix.

Il agita la tête et commença à examiner la femme couchée. Abattue, elle gémissait, sans force pour parler. Des gouttes de sueur perlaient sur son front jauni et creusé par la souffrance. Les artères de son bras, étendu sur le bois du lit, battaient avec violence. Un gonflement violacé, au-dessous de l'oreille droite, débordait des linges qui entouraient le cou.

D'une main légère Rameau détacha le pansement et sa figure grave se rembrunit.

— Comment a-t-on laissé le mal se développer ainsi? murmura-t-il.

Il recula de quelques pas et, se tournant vers la femme qui l'avait amené :

— Préparez-moi des bandes, dit-il.

Et posant son chapeau sur une table, il se dirigea, sa trousse à la main, vers la pièce voisine.

— Docteur, allez-vous donc opérer ma mère tout de suite? demanda la jeune fille avec un trouble violent.

Rameau leva les yeux et la vit très pâle.

— N'est-ce point pour cela que vous m'avez envoyé chercher? dit-il en adoucissant sa voix rude.

— Est-ce que c'est aussi grave que l'a dit notre médecin?

— Très grave, mademoiselle.

— Mon Dieu!... Mais vous voyez l'état de faiblesse de ma pauvre malade. Ne serait-il pas possible d'attendre à demain?

— Non, mademoiselle, l'état de madame votre mère est des plus sérieux. Elle souffre d'un anthrax gangréneux qu'on a laissé s'étendre jusqu'auprès de la carotide... Le salut, pour elle, est une question d'heures. Ce soir, il serait peut-être trop tard.

La jeune fille resta anéantie, les jambes cassées, s'appuyant à la table, la tête penchée sur la poitrine. Rameau ne put se défendre de la regarder. Elle était de moyenne taille, svelte, avec une grâce nonchalante de femme du Midi. Son teint mat était avivé par la rougeur fraîche de ses lèvres et par l'éclat de ses yeux bruns. Ses cheveux noirs, naturellement ondés, couvraient un front un peu bas, coupé par des sourcils fiers. L'ensemble de sa personne offrait une élégance et une distinction rares. Elle était de ces femmes qui, placées dans n'importe quelle situation, par les caprices de la destinée, s'y montrent supérieures. Dans cet humble logis, vêtue d'une mauvaise robe de lainage gris, elle avait l'air d'une reine.

— L'opération sera-t-elle longue ? dit-elle.

— Oui, mademoiselle. Il faudrait endormir votre mère. Je vous prierai donc de bien vouloir envoyer chercher votre médecin, il m'aidera.

Le médecin, après lequel la bonne courut dans le quartier, ne vint qu'au bout de deux heures. Rameau, rentré dans la chambre de la malade qui sommeillait lourdement, se mit à causer à voix basse avec la jeune fille. Il ne songeait pas à s'éloigner. Il aurait pu employer à quelques visites urgentes le temps qui s'écoulait. Mais un charme secret le retenait. Dans l'obscurité grandissante, il ne distinguait plus nettement les objets environnants. Une ombre vague s'étendait autour de lui. La silhouette de la jeune fille se découpait en noir sur la fenêtre éclairée par la lumière de la rue, dans laquelle les réverbères, allumés déjà, piquaient leurs points d'or tremblants. Ils parlaient. Lui très paternel, la voix grave, elle, très simple avec une émotion qu'elle ne réussissait point à contenir. Ses nerfs, trop tendus depuis une semaine par l'inquiétude et la fatigue, s'amollissaient soudainement, et dans ces ténèbres, à deux pas du lit de sa mère mourante, auprès de ce savant illustre dans lequel elle devinait un sauveur, elle se laissait aller à dévoiler toutes les tristesses et toutes les misères de sa vie.

Elle se nommait Conchita et était fille de José Etchevarray, capitaine espagnol, entré en France avec

les débris d'une troupe carliste écrasée par les soldats d'Isabelle. Sa mère l'avait amenée à Carcassonne, où le gouvernement français avait interné les réfugiés. Elle était alors âgée de sept ans. Son père avait accepté un emploi de teneur de livres chez un grand négociant en vins. Et, dans ce beau pays, sous le ciel bleu qui était presque celui de l'Espagne, ils avaient vécu tranquilles et heureux. La guerre terminée et l'internement ayant cessé, le carliste avait voulu gagner Paris où il se flattait d'obtenir, par ses relations, une situation exceptionnelle. Mais la fraternité des camps avait disparu avec l'uniforme. Les chefs du mouvement insurrectionnel, réfugiés à Paris, accueillirent avec réserve le soldat de leur cause vaincue. Ils parlèrent abondamment des souffrances si noblement supportées par leurs partisans. Ils connaissaient beaucoup de braves gens méritant d'être soutenus et bien plus malheureux que le capitaine. Certes on appréciait ses services et on s'occuperait de lui trouver un emploi. Mais il fallait du temps. Le carliste navré n'avait rien vu venir, et regrettant son bureau de Carcassonne, il s'était mis bravement à donner des leçons d'espagnol. Sa femme, qui était adroite, avait demandé de l'ouvrage à une grande modiste et, avec beaucoup d'efforts et de privations, la famille avait vécu.

Pendant dix ans, l'existence s'était déroulée pour eux sans péripéties, sans accidents, monotone et mé-

diocre, ramenant chaque matin et chaque soir les mêmes faits dans leur banalité : le père partant pour donner ses leçons, la mère se mettant à sa table, et de ses doigts agiles façonnant le tulle, la faille et le satin. Quand elle avait eu quatorze ans, Conchita avait commencé à aider sa mère. Elle excellait à chiffonner les nœuds de ruban et à planter un oiseau gracieusement sur le velours d'un chapeau. Cette petite fille, qui n'avait rien vu, qui ignorait toutes les élégances, avait en elle un goût inné qui la faisait raffiner sur les faiseuses en vogue.

Elle attira bientôt l'attention de la modiste pour laquelle elle travaillait. Celle-ci désira la prendre au magasin et lui offrit des conditions brillantes. Mais Etchevarray refusa. Sa fille en grandissant devenait charmante. Il la voyait s'épanouir fraîche et rose comme une belle grenade de son pays. Il ne voulut pas qu'elle quittât la maison, craignant pour cette enfant les mauvais conseils de l'atelier et les libertés de la rue. Mais, pour tirer parti de l'adresse de Conchita, il s'installa hardiment rue Taitbout, dans un petit rez-de-chaussée, et ouvrit un magasin de modes. Les deux femmes travaillèrent avec d'autant plus d'ardeur qu'elles étaient à leur compte. Pendant cinq ans le petit commerce marcha honorablement et Mme Etchevarray avait une clientèle, lorsque brusquement l'ancien carliste mourut de la rupture d'un anévrisme.

Du jour au lendemain, sans préparation, sans avertissement, les deux femmes se trouvèrent livrées à elles-mêmes. Minée par un sourd chagrin qu'elle tâchait vainement de cacher à sa fille, la veuve finit par tomber malade. Elle essaya de lutter et s'épuisa en efforts. Soignée par Conchita et par Rosalie, servante dévouée qui avait suivi la famille depuis son départ de Carcassonne, Mme Etchevarray se remit. Mais on eût dit qu'elle avait usé tout son courage. Elle demeurait des journées entières, elle autrefois si laborieuse, les yeux fixés dans le vide, son aiguille inactive entre les doigts. Si sa fille lui parlait, elle tressaillait, se redressait lentement, semblant revenir du lointain pays des rêves.

Conchita avait beau redoubler de vaillance, faire des prodiges d'activité, passer les nuits, peu à peu la clientèle, péniblement rassemblée, se dispersait. La gêne entrait dans le petit magasin. Les fournisseurs se faisaient plus durs, inquiets au moment des échéances. Enfin après deux ans de lutte pénible et inutile, la plaque de cuivre : Mme Etchevarray, *Modes*, qui ornait la vitre du rez-de-chaussée de la rue Taitbout, était clouée sur la porte du quatrième étage de la maison des Batignolles.

Et dans ce quartier populeux, loin du centre élégant, les deux femmes avaient végété tristement, obligées de travailler de nouveau pour les autres, sans espoir de remonter jamais la pente en un instant

descendue. Puis la veuve était retombée malade et Conchita, prise entre les nécessités de sa tâche quotidienne et les absorbantes exigeances de sa mère, avait vu peu à peu les dettes grossir, les papiers roses et bleus du mont-de-piété remplacer, dans les tiroirs, les objets de quelque valeur qui restaient à la maison. Et impuissante à se défendre contre tant de malheurs accumulés, la jeune fille avait entendu avec épouvante le médecin qui soignait Mme Etchevarray parler d'une opération urgente et grave qui déciderait de la vie ou de la mort de la malade.

Dans l'obscurité maintenant complète, Rameau avait écouté ce lamentable récit, entrecoupé par les larmes de Conchita et ses supplications désespérées. L'illustre praticien avait été envahi par une pitié profonde. Lui, depuis si longtemps blasé sur les souffrances humaines, il avait tressailli aux angoisses de cette jeune fille, deux heures avant inconnue. Une palpitation sourde avait fait bondir son cœur, une chaleur soudaine avait brûlé sa poitrine. Et celui dont l'ironie hautaine troublait les plus hardis, s'était senti devenir timide.

Ces deux heures d'attente lui avaient paru passer comme une minute ; quand il avait essayé de se les rappeler, plus tard, et d'en fixer les détails, il n'avait retrouvé, dans sa mémoire, qu'une impression confuse et douce, la sensation d'un enchantement délicieux et irrésistible. Ce qui se dégageait

seulement très net, pour lui, de cette première rencontre, c'était l'arrivée de son confrère et l'opération faite sous les yeux mêmes de Conchita.

Il la revoyait pâle, s'accrochant au bois du lit pour ne pas tomber, pendant que le médecin tâtant le pouls à la malade, l'anesthésiait avec du chloroforme. Puis toute une suite de faits pour lui indifférents : les outils étalés sur la table, le sang ruisselant sur l'oreiller, les gémissements de la domestique, à la vue de sa maîtresse immobile et comme morte, la chair fouillée par le bistouri. Et, l'opération terminée, les pleurs d'énervement de Conchita, qui ne pouvait se calmer et qui, dans le désordre de sa douleur, lui avait paru encore plus charmante.

Il avait quitté cet humble logis à regret, promettant de revenir et stupéfiant son confrère, qui connaissait sa rudesse proverbiale, par la douceur caressante de ses paroles. Il était en effet revenu, chaque jour, jusqu'à la guérison complète. Et jamais malade n'avait été traitée comme Mme Etchevarray. Rameau commandait les médicaments et les envoyait, afin que la fidèle Rosalie ne se dérangeât pas pour les aller chercher. Il ne se présentait jamais sans apporter les fruits les plus recherchés et les plus belles fleurs. Un jour, il s'informa auprès de la servante de la situation pécuniaire de ses maîtres et, après lui avoir fait promettre de n'en rien dire, il lui offrit sa bourse pour payer l'arriéré du ménage. A

cette proposition Rosalie se cabra et refusa net, jetant Rameau dans une confusion extrême. Elle n'eut rien de plus pressé que de conter l'aventure toute chaude à ses dames :

— Comprenez-vous qu'il m'a suppliée de prendre son argent, disant qu'on le lui rendrait, si l'on voulait, plus tard, mais surtout qu'il ne fallait pas qu'on le sût en ce moment... Et il était à l'envers pour me faire sa proposition... Pour sûr, cet homme-là aime notre demoiselle... On dit qu'il gagne ce qu'il veut... Et il n'est déjà pas si vieux !... Il a une figure superbe... Mais je l'ai rembarré, parce que j'ignore s'il a des idées convenables...

— Tais-toi, Rosalie, dit Conchita. Tu ne sais pas ce que tu dis... Le docteur est très bon, il s'est intéressé à nous... Mais voici maman rétablie et il pourra ne plus se déranger pour venir la voir.

Le lendemain Rameau trouva les deux femmes un peu graves et très cérémonieuses. Elles lui exprimèrent toute leur gratitude pour les soins si dévoués qu'il avait prodigués à la malade et lui donnèrent à entendre que des visites nouvelles seraient aussi préjudiciables à lui, qui perdait un temps précieux, qu'à elles, qui ne sauraient comment expliquer son assiduité. D'ailleurs elles espéraient pouvoir un jour s'acquitter envers lui. En attendant, Conchita lui offrit un ravissant petit chiffonnier en soie ancienne qu'elle avait secrètement confectionné à son

intention. Devant la jeune fille qui lui tendait son présent, avec des larmes de reconnaissance dans les yeux, Rameau, pour la première fois de sa vie, resta court. Il balbutia un vague remercîment, fit un geste de brusque résolution et, tournant les talons, il se sauva plutôt qu'il ne sortit de l'appartement.

En s'en allant, les idées brouillées et les oreilles bourdonnantes, il se gourmandait : qu'allait-il se lancer, à son âge, dans cette amourette d'étudiant de première année? A cinquante ans, avec des cheveux gris, il se mettait à aimer une fillette ! Comme s'il devait avoir d'autre passion que la science, maîtresse exclusive et jalouse qui ne s'accommodait pas du partage. Et, au milieu de ses raisonnements, le pur visage de Conchita apparaissait, avec ses yeux noirs, ses cheveux ondés frisant sur les tempes et ses lèvres rouges qui souriaient. Un frisson passait, voluptueux, dans les veines de Rameau et un soupir gonflait sa poitrine à la pensée de tous les trésors qu'il dédaignait. Il arriva à sa porte. Là, il secoua ses épaules, comme il avait l'habitude de le faire quand il voulait terminer une discussion avec Talvanne, murmura : « Au diable les femmes ! N'y pensons plus ! » Et, quatre à quatre, grimpant son escalier, il entra chez lui et se mit à la besogne.

Il ne dormit pas de la nuit. Enfoncé dans son fauteuil profond, devant son bureau chargé des épreuves d'un livre qu'il s'apprêtait à publier, il fumait à

grosses bouffées, les regards perdus au plafond, repassant toute sa vie, et se demandant s'il n'avait pas été dupe d'une chimère, en s'absorbant exclusivement dans le travail. Charme de la vie de foyer, joie de l'amour partagé, douceur de se voir renaître en ses enfants, bonheur tranquille du commun des êtres, il avait tout dédaigné. Qu'avait-il en échange? Une réputation européenne, des places honorifiques, des palmes sur son habit, des croix pour aller en soirée. Du reste, n'aurait-il pas pu, et tout aussi sûrement peut-être, atteindre au même but, obtenir le même résultat en menant l'existence de famille? Le calme n'aurait-il pas été aussi fécond pour lui que l'agitation? Ou bien son cœur n'aurait-il fonctionné qu'au détriment de son cerveau? Comme le vieux Faust dans son laboratoire, il eut, au milieu de ses livres, la vision troublante de la jeune fille, et un soupir de regret, sorti de son cœur, vibra dans le silence de la nuit.

Au matin, il chassa ces pensées, se mit à l'ouvrage accoutumé, alla faire son cours, passa à l'hôpital, et dîna avec Talvanne, qu'il terrorisa par les éclats d'une verve paradoxale plus ardente encore que d'habitude. Puis, vers dix heures, cette flambée s'éteignit, et, couché sur un divan, il resta pendant un temps très long sans desserrer les dents, se leva d'un air morne et rentra chez lui.

Durant toute une semaine il fut ainsi, inquiétant sérieusement Talvanne qui prit sur lui de l'interro-

ger. Il ne réussit qu'à l'irriter. Rameau envoya son ami au diable, le traita d'imbécile, lui déclara qu'il rêvait, et montra un emportement tel que l'aliéniste le quitta tout à fait convaincu, cette fois, qu'il se passait dans ce puissant cerveau quelque chose d'anormal.

Il s'en ouvrit à Munzel qui, procédant par des moyens tout différents, toucha du premier coup la corde sensible et provoqua une crise d'attendrissement, pendant laquelle le grand homme lui confia tout. L'Allemand sentimental et doux pleura avec Rameau et amollit, comme de la cire, le bronze de ce caractère. Il lui prouva que refuser le bonheur, quand il se présente, c'est commettre un crime contre soi-même. Et, avant le soir, il l'avait décidé à revoir Conchita. De la revoir à l'épouser il n'y avait qu'un pas : il fut vite franchi.

Alors se produisit une extraordinaire éclosion d'amour dans le cœur de Rameau. Il ne pensa plus qu'à sa fiancée. Il subordonna tout à elle. Cet homme, qui n'avait jamais vécu par les sens, se livra à sa passion avec une joie enivrée. Son visage rayonna sous ses cheveux grisonnants, comme un rosier qui fleurit à l'automne. Il eut des fantaisies de jeune homme, s'habilla avec élégance et montra au monde savant, pétrifié d'étonnement, un Rameau riant, brillant, pimpant, qui était bien un des phénomènes les plus inattendus de cette fin de siècle

Il se retrouva lui-même, cependant, pour refuser de se marier à l'église. Lorsque Mme Etchevarray l'engagea à faire publier les bans à la paroisse, le matérialiste regarda sa belle-mère d'une si singulière façon, que la bonne dame n'osa pas prononcer une parole de plus. Ce fut Conchita qui revint à la charge. L'Espagnole, plus superstitieuse encore que pieuse, entrevit avec terreur un mariage qui serait contracté sans la bénédiction d'un prêtre. Et, avec des larmes, elle supplia Rameau de se conformer à la règle.

Pour la première fois, elle le trouva rétif. Il secoua sa grosse tête, voûta ses larges épaules, comme s'il s'apprêtait à supporter tout le poids d'une cathédrale et, avec des précautions de langage, il essaya de faire comprendre à la jeune fille que subir le mariage religieux ce serait mentir à son passé, renier toutes ses convictions et exécuter la plus humiliante palinodie. Certes, il avait à cœur de lui plaire, mais il ne pouvait, pour un caprice d'enfant, prêter si cruellement à rire.

Conchita ne se mit pas en frais de discussion, elle eut recours à l'éloquence des larmes. Mais elle vit Rameau inébranlable. Alors elle devint muette et froide comme une pierre. Elle laissa le savant discuter pendant des heures, sans même écouter les arguments merveilleux dont il se servit pour la convaincre. Cette parole de flamme glissa sur elle comme

la lave sur le marbre. Le torrent de feu écoulé, elle se retrouva aussi nette, aussi ferme dans sa résolution. Comme il la questionnait ardemment, quêtant un mot qui lui donnât gain de cause, la jeune fille lui dit gravement :

— A l'église ou pas.

Il partit sans s'être décidé et passa sur Talvanne une des plus formidables colères qui eussent jamais bouillonné dans un cerveau humain. L'aliéniste avait eu le tort de lui dire avec une ironique bonhomie :

— Après tout, je ne te comprends pas. Qu'est-ce que ça peut te faire d'aller à la messe? Tu accompliras cette formalité comme un devoir de convenance mondaine. Ne t'ai-je pas déjà vu, vingt fois, à des enterrements de confrères, au temple, à la synagogue ou à l'église? Étais-tu déshonoré en sortant ? Tu t'étais tenu à ta place, décemment, comme un homme bien élevé, tu avais assisté à l'office sans y prendre part. Qu'y avait-il d'exorbitant en cela? Le grand avantage de l'athéisme, c'est de permettre à l'homme de supporter, sans embarras, les manifestations religieuses les plus diverses. Du moment que tu ne crois pas, rien ne peut te gêner.

— Eh! ce n'est pas pour moi, répondit Rameau ; mais que dira-t-on?

— Ah ! voilà ! reprit Talvanne. Tu te préoccupes de la galerie, tu te sens en représentation et tu n'as

pas le mépris absolu du public... Tu as peur de ce qu'on pensera... Il y a de la pose dans ton affaire!... J'ai toujours été convaincu que, vous autres matérialistes, si l'on vous enfermait dans un noir cachot, tout seuls, loin des regards, sans espoir d'échapper à la mort, vous vous mettriez à genoux, comme n'importe qui, et vous tâcheriez de vous rappeler votre prière!

Rameau qui avait écouté en silence, soucieusement, avait alors éclaté et si rudement injurié son ami que celui-ci n'avait pas reparu de deux jours. C'était le docteur qui était venu le trouver. Il avait fait son apparition chez Talvanne, à l'heure du dîner, s'était mis à table sans parler, puis le soir, installé dans le cabinet de l'aliéniste, au milieu de la collection des crânes, où tous les spécimens des races humaines étaient rangés avec ordre, il avait raconté à son ami que son mariage était rompu s'il ne cédait pas à la volonté de Conchita.

— Elle est entêtée, mon cher, comme les mules de son pays, dit-il avec humeur. Elle ne discute pas, elle ne raisonne pas, elle dit : Je veux me marier devant un prêtre. Et après elle pleure. Elle me rendra fou!...

— Je te soignerai... Les folies d'amour se guérissent... Des bains de son, une nourriture émolliente, et deux heures de promenade par jour, dans un beau jardin... C'est l'affaire de trois mois... Et on se porte mieux qu'avant!...

Rameau ne parut pas avoir entendu. Il resta, pendant quelques minutes, plongé dans une profonde méditation, puis d'une voix triste :

— Talvanne, elle ne pliera pas. Comment faire ?

— Y tiens-tu ?

— Plus qu'à la vie !

— Un homme tel que toi !... Qu'espères-tu donc trouver en elle ?

Le regard de Rameau rayonna d'une passion ardente :

— Ce que je ne connais pas : le bonheur !

Talvanne hocha la tête :

— Mon vieux, mets les pouces sans plus résister : tu es pincé. Puisque tu crains le retentissement qu'aurait ton apparente apostasie, — car, ma parole, votre athéisme est aussi une religion, au nom de laquelle vous proscrivez toutes les autres, — eh bien ! transige en acceptant un mariage religieux en Espagne... Passe la frontière... Quoi d'étonnant ? Ta femme est Navarraise... Du diable si on sait ce que tu auras fait de l'autre côté de la montagne...

— Oui, tu as raison, dit Rameau qui se redressa... Tu me sauves avec cet expédient...

Mme Etchevarray, très inquiète de la tournure que prenaient les événements, et désireuse de ne pas laisser s'enfuir ce mari inespéré, avait, entre temps, raisonné sa fille. Celle-ci accepta, comme une victoire, la demi-capitulation de Rameau, et, redeve-

nant douce et charmante, ne troubla plus la joie de son fiancé. Ils partirent, la mère, la fille et le futur gendre pour Biarritz, d'où ils devaient se rendre dans la petite ville, berceau des Etchevarray. Talvanne et Munzel, qui servaient de témoins à leur ami, les rejoignirent quelques jours plus tard. Et, en une semaine, sans bruit sans difficultés, le mariage se trouva conclu.

III

Le retour de Rameau fut triomphal. Il présenta partout sa femme avec un orgueil rayonnant. Autant, jusque-là, il avait fui le monde, autant il le rechercha. Conchita, sur qui la célébrité de son mari attirait vivement l'attention, produisit une sensation profonde, et fut, dès le premier jour, classée parmi les beautés incontestées. Elle se montra simple et calme, sans aucun enivrement du succès, semblant en reporter tout l'honneur à son mari et le lui offrir comme un hommage. La disproportion d'âge qui existait entre Rameau et elle, avait engagé de brillants jeunes gens à lui faire la cour. Elle accueillit leurs adulations avec une tranquillité parfaite, et ne se permit aucune coquetterie. Les soupirants se découragèrent promptement. Et il fut établi que la vertu de Conchita était à l'abri de toutes les tentations. Talvanne, qui n'avait pas vu sans appréhensions son ami se décider à modifier si gravement son existence, respira plus

librement. Il commença à croire que Rameau serait heureux, et à espérer qu'il le serait lui-même. Car tous les sentiments éprouvés par le docteur devaient avoir leur contre-coup dans le cœur dévoué de son compagnon de jeunesse.

Au travers de l'éblouissement du premier mois de cette vie agitée et bruyante, Rameau sentit enfin que le modeste appartement de la rue de La Harpe était un cadre indigne d'enfermer sa vie. Il acheta l'hôtel du maréchal Régnault de Saint-Jean-d'Angély, au coin de la rue Saint-Dominique et de l'avenue de Constantine, et s'y installa très luxueusement. Mme Etchevarray vint y demeurer, avec la bonne Rosalie, et la maison fut tenue, sous la surveillance de ces deux femmes, d'une façon supérieure. Rameau y inaugura ses réceptions du samedi, qui attirèrent chez lui tout ce que le monde parisien comptait d'illustrations. Ce fut la brillante période de la vie du grand homme. Et ce fut aussi la période heureuse.

Son existence intime répondit à son existence extérieure. Entre sa femme et ses amis, Rameau fut pleinement satisfait. Il n'eut rien à désirer. Tous les soirs, Talvanne et Munzel arrivaient à neuf heures et, dans le petit salon, ils causaient, jouaient ou faisaient de la musique jusqu'à minuit. Munzel avait découvert à Conchita une voix chaude et vibrante. Il lui accompagnait des chansons populaires espagnoles, qu'elle avait retenues de son enfance et qu'elle

disait avec un brio extraordinaire. Puis, l'Allemand restait seul au piano et interprétait, avec un sentiment naïf et profond, quelque rêverie de Schubert. Le silence se faisait plus lourd et comme religieux. Souvent Conchita avait les larmes aux yeux quand les derniers accords se perdaient dans la demi-obscurité du salon, et demeurait muette, absorbée dans son extase musicale.

En temps ordinaire, elle gardait, vis-à-vis de Munzel, une réserve qui confinait à la froideur. Elle n'avait aucune familiarité avec lui, et le traitait presque cérémonieusement, tandis qu'elle riait, plaisantait avec Talvanne ainsi qu'avec un ami d'enfance ou un parent. Elle avait toujours dit à Munzel : « monsieur ». Elle appelait l'aliéniste : « Talvanne », tout court. Rameau avait promptement remarqué ces nuances et s'en était ouvert à Conchita. La jeune femme, très tranquillement, avait répondu que le caractère froid et grave du peintre, ne se prêtait pas, comme celui du médecin, à cette expansion fraternelle : qu'elle avait beaucoup d'estime et d'amitié pour M. Munzel, mais qu'elle ne se sentait pas, avec lui, en confiance comme avec Talvanne. Ces sentiments-là ne se commandaient pas, on les éprouvait ou on ne les éprouvait pas. Et voilà tout.

Talvanne, lui, qui avait toujours conservé, au fond du cœur, un vieux levain de jalousie, se réjouissait d'être le favori de Conchita et se carrait dans son

triomphe. Cependant le docteur, qui défendait Munzel contre Conchita, allait avoir à se défendre lui-même.

Devenue souveraine incontestée, voyant son mari à ses pieds et n'ayant qu'à formuler un vœu pour qu'il fût immédiatement réalisé, la jeune femme s'enhardit jusqu'à rêver de modifier les idées qui avaient amené ses premières, ses seules luttes avec Rameau. Audacieusement, elle se proposa de donner assaut à ce rempart du matérialisme, de renverser cette bastille de l'iniquité et de faire servir à la gloire du ciel l'adoration profonde que le grand homme avait pour elle.

Elle s'ouvrit de ces projets à sa mère. Mais elle ne trouva pas la vieille femme disposée à l'encourager. Très pleine de reconnaissance pour Rameau, dont elle avait admiré le désintéressement et la bonté, Mme Etchevarray faisait taire volontiers ses scrupules de fervente catholique quand il s'agissait d'excuser son gendre. Elle avait des indulgences spéciales pour lui et son étroitesse d'esprit se trouvait corrigée par l'effusion de son cœur. Alors Conchita, avec une irritation d'enfant gâté à qui l'on résiste, se répandait en amplifications amères sur l'indignité qu'il y aurait, pour elle, à ne pas risquer un effort afin de sauver celui dont elle partageait la vie.

— Rester impassible et indifférente, s'écriait-elle, ce serait de la complicité ! Je deviendrais aussi cou-

pable que lui! Car il est coupable, ma mère, vous n'avez pas l'air de vous en douter, ou plutôt vous fermez les yeux pour ne pas voir.

— Mon enfant, ton mari est la perfection sur la terre, et je ne sais pas ce qu'ont pu faire les saints que l'on canonise, s'ils ont été meilleurs que ce mécréant-là. Vois-tu, il doit y avoir, pour les hommes, diverses manières d'être agréables à Dieu : l'une, c'est d'observer avec fidélité ses commandements et de le prier, comme il l'ordonne ; l'autre, c'est de se dévouer passionnément à ses créatures et de pratiquer le bien, au lieu d'aller à la messe… Sans doute, il vaudrait mieux être à la fois vertueux et pratiquant, mais, dans ce temps-ci, il ne faut pas se montrer trop exigeant et, quand on a affaire à un homme qui n'est que vertueux, la sagesse est de s'en contenter.

— Ma mère, il ne croit à rien.

— Eh bien! crois pour deux. Dans la balance, le bon Dieu rétablira l'équilibre.

Mais cette souriante bonhomie, avec laquelle Mme Etchevarray acceptait l'état moral de Rameau, ne calmait pas Conchita. Elle restait silencieuse, le visage assombri, les yeux fixes, hantée par cette idée que l'incrédulité de son mari attirerait sur eux quelque malheur. Comme les sommets altiers, qui défient le ciel, cet orgueil humain, qui bravait le créateur, devait être frappé par la foudre. Et ardemment, elle souhaitait d'obtenir de Rameau une première con-

cession, qui pût être le signe visible d'une détente de cette fière volonté. Elle se donnait passionnément à cette œuvre, elle avait des exaltations de missionnaire. Elle priait, avec des élans d'âme, et se sentait prête à tout pour triompher.

La coquetterie lui servit de moyen. Elle chercha à irriter l'amour de son mari, elle voulut se faire désirer par lui et l'attendrir par la douceur de la possession. Elle eut des caprices, des mélancolies sans raison et des gaietés soudaines. Son caractère fantasque et charmant offrit à Rameau d'irrésistibles attraits. Il adora cette délicieuse enfant, dont les fantaisies prêtaient, aux loisirs de son existence laborieuse, un imprévu sans cesse renouvelé. Il se soumit à la tyrannie de cette femme aimée, non seulement avec complaisance, mais avec entraînement. Il alla au-devant de ses désirs, même les plus déraisonnables, et lui donna la certitude qu'il était disposé à tout faire pour obtenir d'elle un sourire reconnaissant.

On était au printemps et le mois de mai commençait, amenant les chaleurs. Les nuits étaient douces, le ciel clair, et les premières verdures sentaient bon. Un soir que Rameau avait dîné en tête-à-tête avec Conchita, la jeune femme offrit à son mari de sortir à pied. Il accepta, et tous deux partirent, bras dessus, bras dessous, comme deux amoureux, marchant d'un pas leste dans la solitude de l'esplanade

des Invalides. Ils arrivèrent au quai, traversèrent le pont de la Concorde et se trouvèrent dans le mouvement de la population parisienne qui descendait vers les Champs-Élysées.

Dans les bosquets, illuminés par les cordons de gaz et les globes aux blancheurs d'opale, les orchestres et les chanteurs faisaient rage. Au loin, du côté du Palais de l'Industrie, dans un café-concert, des trompes de chasse sonnaient des fanfares. Les voitures roulaient rapides, s'engageaient par files dans l'avenue, conduisant aux bois les promeneurs avides des fraîches odeurs des taillis. Un instant, Conchita et Rameau demeurèrent immobiles, les yeux occupés par l'animation continue de ce défilé, les oreilles remplies par le tumulte de cette foule en fête. Puis, lentement, ils poursuivirent leur promenade, attirés vers le centre de la ville par l'éclat des lumières, le resplendissement des devantures.

Ils parcoururent la rue Royale, elle suspendue au bras de son mari, caressante, comme abandonnée, lui jouissant avec délices de la possession de cette adorable femme dans toute la fleur de sa jeunesse et de sa beauté. Ils gagnèrent ainsi la place de la Madeleine, obscure au milieu de l'illumination des boulevards, avec son église haute et noire, profilant son architecture de temple grec sur l'azur assombri du ciel. Ils s'avancèrent jusqu'à la grille et là, brusquement, par la porte ouverte, l'intérieur de l'église

s'offrit à eux, avec son chœur rayonnant de cierges et décoré de fleurs.

— C'est le mois de Marie, murmura Conchita.

Et, arrêtée devant les marches, les yeux fixés sur l'illumination sacrée qui resplendissait dans le lointain de la nef, elle semblait en contemplation, comme attirée par une force irrésistible.

Elle soupira : « Que c'est beau ! » Et son bras serra, plus caressant, le bras de Rameau qui attendait, patient et sans arrière-pensée, que celle, qui était son maître et son guide, reprît sa marche. Conchita, d'un pas plus lent, continua son chemin, mais au lieu de suivre le boulevard, elle tourna le long de la grille, dans la solitude profonde de la place, prise d'un subit désir, qu'elle n'osait point formuler, mais qui la possédait victorieusement. Arrivée devant une des portes latérales, elle fit franchir la grille à son mari, et, au bout de quelques pas, ils se trouvèrent en face d'une entrée.

— Où allons-nous donc ? demanda enfin Rameau, en résistant doucement au mouvement de Conchita.

— Entrons… murmura-t-elle d'une voix basse et ardente, voulez-vous ?

En même temps, elle fixait sur lui des regards si brûlants de passion qu'il frémit jusqu'au fond de lui-même.

— Voyez, reprit-elle, se serrant plus étroitement contre lui et le pénétrant de sa voluptueuse cha-

leur, personne n'est là, l'entrée est déserte, l'église sombre : qui le saura ?

Il pâlit un peu, mais avec un sourire :

— Moi, ma chère.

— Eh bien ! ne serez-vous pas indulgent pour vous-même ?

— Il faut être indulgent pour les autres et sévère pour soi.

— Oh ! ne faites pas de philosophie avec moi, soyez tout simple. C'est ainsi que je vous aime, et alors je vous aime tant ! Serez-vous perdu pour avoir traversé une église avec votre femme ? C'est le mois de Marie, une foule de curieux entre rien que pour admirer le luxe pompeux du culte…

— C'est ce luxe pompeux que je blâme, et qui m'éloigne.

— Alors faites le sacrifice de vos répugnances pour me plaire.

— Conchita, je vous en prie, allez seule, je vous attendrai ici, et très patiemment, je vous le promets.

Elle leva la tête, et de ses yeux jaillirent deux éclairs :

— Il n'est jamais bon de dire à une jeune femme : Allez seule !…

Il fronça le sourcil et, sur son vaste front, le fameux pli se creusa menaçant :

— Conchita ! murmura-t-il, ne jouez pas avec mon cœur.

— N'est-ce pas vous qui jouez avec le mien ?

Elle avait changé de ton et son âpreté d'une seconde s'était fondue en une câline douceur. Elle se suspendit de nouveau au bras du grand homme, et seuls, auprès de cette église sombre, le long de cette grille, sous ce ciel étoilé, ils demeurèrent presque enlacés, lui, sentant le jeune cœur de celle qu'il adorait battre contre sa poitrine, elle, se tendant dans un effort suprême pour vaincre la résistance de cette altière hostilité. Elle se leva sur la pointe des pieds et, effleurant de ses lèvres l'oreille de l'impie, comme si elle se défiait même de la solitude environnante, avec une caresse de la voix et de la bouche :

— Souvenez-vous que vous êtes déjà entré dans une église avec moi, et en plein jour, et que vous avez fléchi le genou, et que vous avez courbé la tête. Vous en est-il advenu tant de mal ? Vous avez obtenu la pauvre Conchita qui, de ce jour-là, s'est dévouée à votre bonheur. Ne ferez-vous donc pas une concession, si petite, si petite, pour qu'elle vous dise de tout son cœur : merci.

Le visage de Rameau se penchait sur celui de Conchita, dont les yeux brillaient plus éclatants que les étoiles du ciel. Une flamme passa sur le visage du grand homme, il saisit la jeune femme par les épaules et la regarda profondément, comme pour s'enivrer de sa beauté jusqu'à l'oubli, jusqu'à la trahison ; puis d'une voix brève :

— Allons ! puisque vous le voulez...

Elle lui sauta au cou et lui donna follement le plus suave baiser qu'il eût jamais reçu d'elle. Alors, avec amertume, car un esprit aussi puissant ne pouvait pas abdiquer complètement toute clairvoyance, il pensa : Je suis payé, maintenant, du premier pas que je fais sur la route de l'apostasie. Mais si je ne résiste pas, jusqu'où me mènera-t-elle ?

Entraîné par Conchita, il entra dans un des bas côtés presque déserts, la masse des fidèles emplissant la nef. Sous la voûte, le parfum des fleurs, qui se fanaient sur les autels, flottait doux et mourant ; dans l'ombre des piliers, des formes noires de femmes agenouillées faisaient des taches mouvantes. Un grand silence régnait, l'office venait de commencer. La foule était rassemblée devant le chœur. Conchita, muette et recueillie, guidant Rameau, dont le pied indifférent foulait, sonore, le pavé de l'église, arriva devant la chapelle de la Vierge resplendissante de lumières, de dorures, pleine de guirlandes et de bouquets. Instinctivement l'athée résista au mouvement qui l'emportait, en pleine clarté, en pleine piété, et, dans une demi-obscurité, il s'arrêta. Souriante, avec un rayon de triomphe dans le regard, Conchita s'agenouilla et fit une courte prière, puis se relevant elle resta debout, près de son mari, regardant et écoutant.

Après un harmonieux prélude d'orgue, des voix pures s'étaient élevées, montant fraîches et péné-

trantes vers la voûte, ainsi qu'un chant de séraphins, puis des voix plus graves, auxquelles s'étaient mariées des voix de femmes, et c'était comme un chœur universel célébrant la gloire du Très-Haut. Conchita, embrasée du désir de convaincre et de faire croire, sentit son cœur s'amollir et se fondre comme sous une rosée divine. Il lui sembla que la grâce descendait sur elle en flots mélodieux, la baignait, la pénétrait et l'imprégnait d'une joie céleste. Enivrée de sa propre foi, grisée par les parfums attiédis, exaltée par les chants, elle voulut passionnément s'emparer de l'esprit de Rameau, elle souhaita follement le courber dans une soumission irraisonnée. Elle le crut préparé par les séductions extérieures d'un culte tout de charme et d'adoration et, lui montrant sur l'autel une Vierge de marbre, qui tenait dans ses bras l'enfant Dieu, souriant et superbe :

— Je vais demander à Marie qu'elle nous donne un enfant doux et beau comme celui qu'elle porte... Joignez-vous à ma prière, seulement en ployant le genou et, j'en suis sûre, je serai exaucée.

Rameau frémit en découvrant le piège : un enfant de Conchita et de lui, une preuve vivante de son amour pour cette femme qui était sa seule joie, ce qu'il désirait le plus au monde, et elle se servait de cet appât adorable pour l'amener à un acte de faiblesse morale qui, à ses propres yeux, devait le déshonorer. Il regarda la jeune femme non pas avec

colère, mais avec une profonde mélancolie. Même quand elle le faisait souffrir, il se découvrait encore de l'indulgence pour elle. Cependant Conchita, tremblante en le voyant rester muet et soucieux, s'était penchée vers lui, prête à un dernier effort pour assurer la victoire :

— C'est si peu de chose. Je ne vous demande rien que de courber un peu la tête ; mais joignez-vous à moi, que notre espérance commune se confonde en un seul vœu et monte dans la même pensée vers le ciel... Je vous en prie, je vous en supplie ! Faites cela pour moi, et je vous aimerai plus encore, si c'est possible, et je vous servirai comme un maître unique, et j'oublierai le monde entier, pour ne voir que vous.

Il hocha tristement la tête :

— Je ne puis faire ce que vous me demandez, Conchita : je ne crois pas ! Si la Divinité, à laquelle vous voulez me soumettre, existe, elle ne peut accepter favorablement un acte de foi qui n'est point dicté par la conscience : si elle n'existe pas, à quelle comédie risible et vaine prétendez-vous me contraindre ?

Il allait continuer, mais elle, les yeux agrandis par la terreur, blême d'horreur, en l'entendant blasphémer dans ce lieu saint, lui avait placé sa blanche main sur les lèvres. La bouche de Rameau s'y appliqua brûlante. Conchita d'un mouvement rapide ro-

tira ses doigts : il lui avait semblé qu'un feu satanique avait passé dans ses veines au contact de l'impie. Mais lui, ayant rompu les digues qui arrêtaient le flot de ses protestations, ne pouvait plus se résigner au silence. Il prit sa femme par le bras, l'entraîna dans un coin écarté, désert, la fit asseoir près d'un confessionnal, et là, comme accompagné par la mélodie des instruments et des voix qui résonnaient dans l'église, semblant lutter d'éloquence et de séduction avec ces chants délicieux et troublants, il s'efforça à son tour de conquérir, sur la piété obscure, cet esprit qu'il sentait prêt à se détourner de lui.

— Conchita, je vous en supplie, ne me jugez pas sans m'avoir entendu : je sens qu'en ce moment je vous fais peur, et cependant je voudrais vous rassurer, vous convaincre que je ne suis ni méchant ni injuste. S'il suffisait d'une parole pour vous satisfaire, croyez que je la prononcerais bien facilement... Vous savez que je vous ai cédé, déjà une fois ; vous avez vu que ce soir encore j'ai consenti à vous suivre, jugez-moi sur ma complaisance passée et non sur le refus que j'ai dû vous opposer tout à l'heure... Quelle valeur aurait eu pour vous un consentement banal? Était-ce cela que vous vouliez? Oh! je vous en conjure, ne vous détournez pas de moi... Entre mon cœur et le vôtre, ne placez pas ce Dieu que vous dites être tout de bonté et d'amour... Vous l'aimez passionnément, mais moi je vous aime bien plus pas-

sionnément encore... Vous le priez, mais moi je vous adore, et je ne vis que dans la contemplation de votre grâce et de votre beauté... C'est ma tendresse qui est ma religion. Pouvez-vous me reprocher ce culte unique et, quand je me prosterne devant vous, comme aux pieds d'une divinité charmante, allez-vous m'en faire un crime?

— Votre langage est corrupteur, murmura Conchita à voix basse. Vous substituez une créature de chair au Dieu invisible et présent... Toutes vos pensées et toutes vos paroles sont d'un païen... Non seulement vous ne voulez pas vous amender, mais vous essayez de me perdre.

— Moi! s'écria Rameau, avec une flamme dans le regard, moi faire une tentative pour vous empêcher de croire? Non! non! J'ai toute ma vie professé la liberté de conscience... Et ce n'est pas pour tourmenter un être adoré comme vous que je changerai de doctrine... Priez, Conchita, je vous le demande, pour votre mère, et pour moi-même... Je donnerais beaucoup, pour avoir une croyance qui me permît de prier avec vous... Mais la foi ne s'impose pas... Heureux ceux qui l'ont : je les envie.

— Alors, s'écria la jeune femme, dont le visage en un instant fut inondé de larmes, essayez donc de croire; élevez votre pensée vers le ciel...

— Le ciel est vide, Conchita. Chaque peuple y a placé ses dieux, mais c'étaient des idoles fragiles qui

n'étaient que la divinisation des passions humaines... Les peuples ont passé, les cultes se sont succédé, les dieux ont changé, et le ciel est resté vide!

Le grand homme agita sur ses épaules sa tête énorme à la rude chevelure, comme pour chasser une pensée importune, et poussant un profond soupir :

— Ne parlons plus jamais de ces choses, vous me faites de la peine et je vous fais du mal... J'en suis désespéré... Vous ne me convertirez pas et je n'essaierai jamais de vous convaincre, car je considérerais comme un crime de détruire une croyance qui vous soutient et vous encourage dans la vie. Pardonnez-moi et soyez certaine que, malgré ma résistance à votre volonté, je vous aime de toute mon âme.

— De toute votre âme, dit Conchita amèrement : en avez-vous donc une?

— Vous avez raison, ma chère, répondit Rameau avec un sourire. Voyez comme les superstitions corrompent même le langage. Je ne crois pas que j'aie une âme, mais je suis bien sûr que j'ai un cœur, et ce cœur est à vous complètement.

Il prit la main de sa femme et la serrant affectueusement :

— En tous cas, si une créature mortelle a jamais eu une âme, ce doit être vous, Conchita, car vous êtes, pour moi, au-dessus de l'humanité.

Elle ne répondit pas. Ils sortirent lentement, laissant derrière eux la cérémonie qui continuait, et à laquelle Conchita avait cessé de prêter attention, dès que son aide, dans l'œuvre de catéchisation, lui avait paru inutile. Les chants décrurent dans le lointain du chœur, les parfums s'affaiblirent, les lumières baissèrent, un vent tiède souffla délicieusement et la place, avec le boulevard éclairé, apparut. Ils descendirent les marches et, devant la grille, dans la douceur de cette belle nuit de printemps, Rameau passant le bras de sa femme sous le sien essaya de l'entraîner de ce même pas souple et léger qui les avait amenés comme deux amoureux. Mais il trouva Conchita languissante et glacée. L'espérance, qui la conduisait en venant, était tombée. Elle n'était plus emportée par son désir vers la victoire attendue. Elle s'en allait dans l'accablement de la défaite, avec un commencement de haine sourde contre celui qui l'avait privée de l'ivresse du triomphe rêvé.

A compter de ce jour, un grand changement se produisit dans l'état d'esprit de Conchita. La reconnaissance qu'elle avait eue pour Rameau, s'effaça ; l'admiration tendre qu'elle éprouvait pour le grand homme, disparut ; tout fut étouffé par l'horreur que lui inspirait l'athée incorrigible. Il lui apparut sous un autre aspect que celui auquel elle était habituée. Ses traits superbes, mais rudes, lui semblèrent empreints d'un orgueil satanique. Avec son front creusé

par l'effort de la pensée, Rameau lui rappela le mauvais ange. Elle découvrit, dans la noirceur de ses épais sourcils, retroussés à chaque angle de la tempe, les signes effrayants d'une perversité infernale. Elle nota l'âpreté de ses paroles et y devina un profond mépris de l'humanité.

Rameau, qu'elle avait jusque-là aimé comme un tendre père, se transforma soudain en un être menaçant et redoutable. Elle le regarda avec inquiétude, et l'observa, avec la patiente ingéniosité particulière aux femmes. Elle ne le prit pas, une seule fois, en flagrant délit de faiblesse ou de ridicule. Tout ce que faisait, ou disait, cet homme, si réellement supérieur, était important, rationnel, méritait l'attention ou le respect. Elle ne le vit jamais s'abaisser devant elle à de ridicules comédies d'amour sénile. Il se conduisait avec un tact parfait, et la noblesse de son intelligence donnait de la grandeur à toute sa conduite. C'était un vieux lion, mais un lion. Il avait la crinière grise, mais son œil flamboyait et sa puissance était complète.

Elle affectait de ne plus jamais prononcer devant lui un seul mot qui eût trait à la religion. Il lui semblait que c'eût été une profanation et que le ciel s'en fût indigné. Cependant elle avait un si violent levain d'amertume dans le cœur qu'elle ne put se retenir, un soir, de parler à Talvanne et à Munzel de l'incrédulité de leur ami. C'était en été, après le dî-

ner ; on était resté au salon, au lieu de descendre au jardin comme d'habitude. Par les fenêtres ouvertes, une délicieuse fraîcheur entrait, et Conchita avait empêché d'apporter les lampes pour ne pas attirer les moustiques et les chauves-souris. Dans l'obscurité, Mme Etchevarray, Munzel, Talvanne et la jeune femme étaient assis. Les deux hommes fumaient silencieusement et Rameau venait de passer dans son cabinet pour écrire une lettre. Au bout d'un instant, Conchita dit brusquement, comme si elle terminait tout haut sa pensée :

— Vous, Talvanne, et vous, monsieur Munzel, vous êtes catholiques, et vous croyez?...

— Oh ! moi, madame, répondit l'aliéniste, j'ai été élevé par ma mère et, vous le savez, l'influence des femmes est considérable en matière de religion.

— Ah !... interrompit Conchita, d'un ton si railleur que les deux hommes la regardèrent pleins de surprise.

Elle ajouta avec amertume :

— Ne croyez pas à l'influence des femmes, mes bons amis, surtout en matière de religion.

Talvanne, qui n'était pas sot, soupçonna la possibilité d'une dangereuse polémique, et ne se soucia point de l'engager. Il poursuivit tout tranquillement :

— Quant à Munzel, il est Allemand, c'est-à-dire un peu mystique, fils d'un maître de chapelle, par

conséquent imprégné de musique sacrée, blond avec des yeux bleus, donc tout naturellement porté à la rêverie. S'il n'était point croyant dans ces conditions-là, il faudrait qu'il eût un caillou à la place de la cervelle... Et puis, il passe sa vie à peindre des tableaux d'église... Cela influe sur l'esprit d'un homme !

— Allez-vous à la messe ? demanda Mme Etchevarray.

— Moi ?... Jamais ! dit Talvanne.

— Vous n'êtes donc pas plus religieux que mon gendre ?

— Votre gendre, ma chère dame, a sa religion à lui : c'est la religion de la nature. Et il y est plus dévot que moi à la mienne. Il communie tous les jours par le travail, et sa prière est fort belle, elle dit : Nature, donne-moi la force de pénétrer tous tes secrets, afin de secourir mes semblables et de les empêcher de souffrir. Ainsi soit-il.

— Mon gendre est un brave homme, je le sais, ajouta la vieille mère, et ce ne sont pas les plus dévots qui vont aux offices.

— Vous avez raison, madame, dit Munzel d'une voix douce, et très certainement Talvanne et moi nous ne valons pas Rameau. Il faut se rendre compte de la portée de certains esprits et ne pas demander, à ceux qui planent dans les espaces fermés aux regards de la multitude, de ramper sur la terre et de se

plier aux règles de l'universelle ignorance. Tous les grands novateurs ont été méconnus... L'inquisition a failli brûler Galilée... Colomb a été emprisonné, parce que la découverte d'un monde nouveau était considérée comme une hérésie... Les grands philosophes, les savants illustres ont été en butte aux persécutions, parce qu'ils devançaient leur temps... Notre ami est un être tellement supérieur que nous devons nous abstenir respectueusement de le juger... Nous pouvons suivre sa course, craintivement, en la voyant si hardie et si rapide... Mais quant à déclarer mauvaise la route qu'il parcourt, nul de nous n'est de force à le faire. Qui sait s'il n'a pas raison?...

— Moi, je le sais ; moi, je le dis ! s'écria Conchita d'une voix tremblante. Le premier devoir de l'homme est d'obéir à son Créateur, à son maître, à son Dieu !... S'il se révolte contre la loi suprême, malheur à lui et à ceux qui sont autour de lui !

Cette furieuse apostrophe resta sans réponse. Talvanne s'était tourné du côté de la jeune femme et essayait, à travers l'obscurité, de distinguer son visage. Mais la nuit l'enveloppait et il ne put voir la pâleur de son front, le frémissement de ses lèvres, l'agitation convulsive de ses mains.

— Allons, ma fille, reprit après quelques secondes Mme Etchevarray, tu t'animes, tu t'excites, et pourquoi, je te le demande?

— C'est moi qui suis le coupable, ajouta Munzel.

J'ai sottement porté la conversation sur un terrain fertile en controverses. Mais je vais rétablir l'harmonie.

Il s'assit devant l'harmonium, qui faisait pendant au piano, et les yeux levés au plafond, comme s'il cherchait la voûte azurée, il joua lentement. Les voix célestes de l'orgue chantaient et, dans le silence nocturne, la pure mélodie avait un charme délicieux.

— Qu'est-ce donc que cela ? demanda Talvanne.

— C'est un motet de Porpora, le grand rival de Haendel.

Il continua de jouer, mais plus doucement, laissant tomber le son, qui n'était que comme un accompagnement à ses paroles.

— J'avais vingt ans, quand je l'ai entendu pour la première fois. C'était à la cathédrale de Cologne. Entré un dimanche, vers midi, je fus saisi, dans l'obscurité de la nef, par la coloration des vitraux inondés de soleil. La sonnette tintait à l'autel, pour l'élévation ; toutes les femmes s'étaient mises à genoux, un grand recueillement planait sur ces fronts en prière. Alors, dans le profond silence, comme tout à l'heure lorsque j'ai commencé, les accents de cette exquise mélodie se firent entendre et je frémis de plaisir. Je ne l'ai jamais oubliée depuis et je la retrouve toujours avec joie au fond de ma pensée.

— C'est très joli, dit Conchita d'une voix changée.

Au même moment Rameau rentra dans le salon,

suivi du domestique apportant des lumières, et Talvanne put voir que la jeune femme avait les yeux humides et les joues très rouges. On ferma les fenêtres, la conversation changea et la soirée s'acheva sans incidents.

Cependant Talvanne conserva, de l'âpre violence de Conchita, un mauvais souvenir et un commencement de défiance. Il était observateur par tempérament et par profession. Il se donna la tâche d'étudier la jeune femme. Il la surveillait, maintenant, avec une attention dont elle ne se doutait point, et une infinité de petits détails qui avaient, pour lui, passé jusque-là inaperçus, le frappaient étrangement. Conchita, qui avait été autrefois si active, ne travaillait plus jamais et, pour occuper son temps, ne lisait point. Elle demeurait immobile, en hiver, dans son petit salon ou, en été, dans le kiosque du jardin, à rêver, comme une belle odalisque. On entrait, elle ne s'en apercevait pas tout de suite et il fallait lui parler, pour l'arracher à sa méditation. A quoi pensait-elle si obstinément et si profondément?

Souvent elle sortait dans la journée, seule, presque à des heures régulières et quand on s'informait de ce qu'elle avait fait, avec la tranquille assurance d'une femme qui sait ne devoir jamais être soupçonnée, elle répondait :

— Je me suis promenée, ou : J'ai fait des courses.

Promenée où? Fait quelles courses? pensait Tal-

vanne, en la voyant plus concentrée et plus morne à la suite de ces sorties. Il voulut savoir où elle allait, et un jour, après déjeuner, il la suivit. Elle le mena, à travers Paris, jusqu'à l'église de la Madeleine. Elle gravit les marches et entra. Talvanne étonné s'arrêta, prit un fiacre devant la rue Basse-du-Rempart, et se fit conduire à sa maison de santé de Vincennes. Quelques jours plus tard, nouvelle épreuve, nouvelle course, même arrivée devant l'escalier de la Madeleine et même ascension tranquille et lente des marches de pierre.

Talvanne, stupéfait de la régularité de ce pèlerinage, et trop Parisien pour ne pas flairer quelque mystère sous cette dévotion si exacte, ne fit ni une ni deux : il laissa Conchita entrer par la porte du bas côté de droite et, escaladant avec agilité, il s'élança sur ses traces. Il la vit, de loin, qui marchait dans l'église entre les rangées de chaises, puis elle se jeta de côté, et il la perdit de vue. Il se rapprocha alors habilement, et soudain il l'aperçut de nouveau. Elle était à genoux, dans la chapelle de la Vierge et priait devant la statue de marbre qui tenait entre ses bras l'enfant Dieu. Courbée sur la pierre, suivant la mode d'Espagne et d'Italie, elle était immobile, la tête penchée, pleine de ferveur. Dissimulé derrière le confessionnal, auprès duquel la jeune femme avait échangé avec Rameau de si redoutables paroles, Talvanne attendit. Au bout d'un quart

d'heure, Conchita se releva, reprit le même chemin et rentra chez elle.

L'aliéniste respira, il craignait une aventure. Il renouvela sa surveillance et toujours le but de la jeune femme fut l'église, dans laquelle se trouvait cette chapelle, objet d'une spéciale dévotion. C'était beaucoup de savoir ce que faisait Conchita, mais Talvanne brûlait d'apprendre pourquoi elle le faisait.

Un soir il lui dit d'un air indifférent :

— Cette semaine, je vous ai rencontrée, deux fois, sortant de la Madeleine. C'est une église qui est bien loin de chez vous, il me semble?

Elle tressaillit, mais, fait singulier, Rameau qui était assis à quelques pas d'eux et qui lisait une brochure, leva la tête et fixa sur son ami des regards inquiets. Au même moment, Conchita, les yeux brillants et une rougeur au visage, répondit d'une voix sourde :

— C'est là qu'il faut que je prie. C'est là que je dois m'humilier, afin de détourner de nous le malheur.

— De détourner... commença Talvanne.

Mais il n'eut pas le temps d'achever. Le docteur se leva brusquement et, de sa brochure, frappant sur la table :

— Laisse Conchita tranquille, dit-il rudement. Elle fait ce qui lui plaît, et cela ne te regarde pas...

— C'est évident que cela ne me regarde pas ! grom-

mela l'aliéniste. Mais je ne croyais pas commettre un si grand crime en demandant...

— Allons! En voilà assez, parlons d'autre chose!

Et on parla d'autre chose. Mais Conchita resta sombre et absorbée, jetant par moments des regards d'effroi du côté de son mari.

Qu'y avait-il entre eux? Que s'était-il passé? Talvanne ne renonça pas à le découvrir. Mais il lui apparut qu'il faudrait plus de chance que d'adresse pour y arriver.

Un autre que lui avait remarqué le trouble d'esprit dans lequel vivait la jeune femme. C'était Munzel. L'Allemand, après avoir accepté avec tranquillité la froideur que lui témoignait Conchita, semblait s'être mis en tête de dissiper ses préventions. Il avait secoué sa flegmatique indolence, et faisait des frais inusités. Rameau en avait plaisanté plusieurs fois, avec la verve un peu brutale qui le caractérisait :

— Dis donc, Talvanne, j'ai le soupçon que Frantz courtise ma femme. Tu sais, moi, je n'ai pas le temps de les surveiller : je t'en charge.

Et de rire, malgré le vif mécontentement manifesté par Conchita et le trouble soudain de Munzel.

Talvanne, plus gravement qu'il n'eût fallu peut-être, avait répondu :

— Tu peux compter sur moi.

Et il n'avait plus été question de l'incident. Mais

l'aliéniste avait pris sa mission au sérieux et, ayant si bien commencé à observer la jeune femme, il s'était mis à étudier le peintre. Son ancienne hostilité lui était revenue au cœur, à l'idée que Conchita pourrait favoriser Munzel. Certes, l'âme de Talvanne avait la pureté du cristal, il serait mort plutôt que de lever les yeux sur la femme de son ami. Mais la supposition qu'un autre serait, par elle, traité mieux que lui le mettait en fureur. Il se sentait capable de plus de jalousie que le mari lui-même. La jeune femme appartenait à son amitié, autant que Rameau jadis. Toute affection qu'elle donnait, en dehors de celle qui lui était due, à lui Talvanne, devait à ses yeux passer pour un vol dont il avait à se plaindre.

Mais il fut promptement rassuré. Conchita ne faisait pas la moindre attention à Munzel. Sa mère seule l'occupait, et la santé de Mme Etchevarray, très atteinte depuis quelques mois, exigeait ces soins inquiets. Agée de cinquante ans, mais usée par les fatigues et les tracas de sa vie : « les sangs tournés », comme elle répondait, d'un ton dolent, quand on la questionnait, elle ne descendait presque plus de sa chambre. Son gendre la soignait avec beaucoup d'assiduité et une grande affection. Mais, ainsi que le disait Rameau, la machine ne marchait plus et il aurait fallu changer certains rouages, le cœur par exemple, pour qu'elle continuât à fonctionner.

Cependant, malgré la confiance qu'elle avait dans

l'infaillible science de son mari, Conchita le voyait avec terreur s'approcher du lit de sa mère. On eût dit qu'elle redoutait le contact du médecin pour la malade. Lorsque Rameau manifestait l'intention de monter auprès de Mme Etchevarray, la jeune femme l'arrêtait souvent en disant : Elle dort. Et c'était avec un soupir de soulagement qu'elle assistait au départ du docteur qui se rendait à l'École de Médecine ou à son hôpital. Au contraire Conchita attirait Talvanne au chevet de sa mère et lui demandait volontiers des consultations. Il se récusait en disant :

— Mais vous savez bien que je ne suis pas médecin, moi, je ne fais pas de thérapeutique. Je suis une espèce de maniaque, soignant d'autres maniaques, et, de moi ou d'eux, les plus insensés ne sont peut-être pas ceux qu'on pense.

— Venez, insistait la jeune femme ; votre présence seule fait du bien à maman : elle vous aime.

Un jour elle ajouta :

— Et puis vous croyez, vous. Et cela neutralise les mauvaises influences.

Cette fois, Talvanne commença à comprendre et le fait lui parut grave. Évidemment, entre Conchita et Rameau, un dissentiment s'était produit, dont le point de départ était l'incrédulité du docteur. La jeune femme avait dû, poursuivant sa ligne de conduite première, manifester des exigences nouvelles au point de vue religieux. Qui sait ! peut-être essayer

de convertir son mari. Cette pensée, tout d'abord, parut tellement bouffonne à Talvanne qu'il ne pût s'empêcher d'en rire. Mais, à la réflexion, il y découvrit des éléments de lutte si graves qu'il fut disposé à voir la situation sous un aspect presque tragique. Le fanatisme espagnol de la jeune femme, mis aux prises avec la rude libre-pensée de Rameau, devait produire des chocs redoutables et, peut-être, entraîner de funestes conséquences. Déjà, il en avait maintenant la conviction, Conchita rendait son mari responsable du mal dont souffrait sa mère. Elle y voyait un châtiment de Dieu, indigné de l'abomination de son existence avec un athée, une punition de la tiédeur de ses efforts pour le ramener au bien.

L'aliéniste, avec beaucoup de finesse, reconstitua tout ce qui avait dû se passer entre la jeune femme et son mari. Il eut alors l'explication de la recrudescence de piété, des airs sombres, des paroles amères de Conchita, et en même temps, par contre-coup, de la brusquerie, de l'anxiété, du trouble de Rameau, quand certaines questions étaient abordées. Il était trop respectueux du calme intellectuel de son ami pour se hasarder à lui parler de ce double état moral. Il ne voyait aucun avantage à mettre la jeune femme sur la voie des confidences. La situation d'arbitre entre la religiosité de l'une et l'incrédulité de l'autre n'eût pas été exempte de difficultés. A défendre son ami il risquait de mécontenter Conchita.

Et la douceur tranquille de sa vie, dans cette maison devenue sienne par une tendre prescription, pouvait se trouver compromise. Son égoïsme épicurien lui dicta l'abstention.

Et cependant, avec un peu plus d'ampleur de vue, il se fût rendu compte que fournir, à cette heure suprême, à Conchita l'occasion de soulager, même par des récriminations, son cœur gonflé d'amertume, c'eût été lui rendre une paix relative. Par une initiative hardie, Talvanne eût pu tout sauver. Et que de malheurs et de souffrances eussent été évités à ceux qu'il se préoccupait de ménager.

Un matin, en arrivant chez Rameau, il trouva sur le visage des domestiques, dès la porte d'entrée, une expression désolée. Il se dirigea vers le cabinet du docteur et, assis à son bureau, écrivant, l'air soucieux, il aperçut son ami.

— Eh bien ! qu'y a-t-il donc? demanda Talvanne, tout le monde ici parait sens dessus dessous...

Rameau se leva et d'une voix grave :

— Mme Etchevarray est morte ce matin à trois heures...

Il y eut un silence, comme si la présence de la mort dans cette maison eût glacé la parole sur les lèvres des deux hommes. L'aliéniste alla à la fenêtre et, regardant les oiseaux qui se poursuivaient dans le jardin, il demeura absorbé. Puis tendant la main au docteur :

— C'est une grande perte que tu fais là. Ta belle-mère t'appréciait à ta valeur... C'était une bonne femme. Mais, explique-moi un peu comment la fin est venue si rapidement ?... Hier, elle se sentait mieux, elle parlait librement, elle voulait se lever...

— Oui, toujours les dernières clartés de la lampe près de s'éteindre... Cette nuit on m'a appelé... Elle avait perdu connaissance... Je l'ai ranimée... Mais, ce matin, elle a eu une seconde syncope et tout a été inutile... Tu le sais, nous ne sommes pas maîtres de la vie.

— Et ta femme? interrogea Talvanne avec inquiétude.

— Un calme effrayant et pas de larmes. Cela m'inquiète beaucoup. Rends-moi le service d'aller chez elle. Tu arriveras peut-être à la faire pleurer. Ce serait lui procurer un grand soulagement.

— J'y vais.

L'aliéniste monta au premier et, sans frapper, entra dans le salon. Une demi-obscurité y régnait. Les persiennes n'avaient pas encore été ouvertes. Au bruit de la porte, une forme vague se leva. Talvanne, les yeux brouillés par le passage du jour à la nuit, restait immobile, lorsque la voix de Conchita se fit entendre sourde et presque étranglée :

— Vous le voyez, le malheur ne s'est pas fait attendre !

Et comme il la distinguait maintenant, debout de-

vant lui, toute noire, le visage pâle et les yeux brillants :

— Venez, dit-elle. Vous l'aimiez et elle vous aimait... Vous verrez, elle est heureuse, on dirait qu'elle sourit dans son sommeil.

La jeune femme ouvrit une porte donnant sur un couloir ; la chambre de Mme Etchevarray, illuminée comme une chapelle ardente, apparut à Talvanne. Il s'arrêta sur le seuil, interdit, quoiqu'il eût l'habitude de la mort. Au fond de l'alcôve, la mère de Conchita était étendue, entourée de fleurs, un crucifix sur la poitrine, ses cheveux argentés tranchant à peine sur la blancheur de l'oreiller. Au pied du lit, une Sœur des pauvres, assise sur une chaise, lisait des prières. Elle ne leva pas les yeux, et continua ses oraisons. On voyait ses lèvres remuer. Mais son visage était impassible.

Conchita s'agenouilla, baisa la main de sa mère, se redressa, puis d'une voix exaltée :

— J'ai pu lui faire administrer les derniers sacrements. Elle a retrouvé sa connaissance, par une faveur divine, et elle est morte en état de grâce. Elle est à présent aux pieds de Dieu, elle me protège, elle me défend, et, grâce à ses prières, je suis sûre que nous nous retrouverons, un jour, dans la béatitude et pour l'éternité.

La Sœur interrompit sa lecture et murmura d'une voix très douce :

— Ainsi soit-il.

Puis elle reprit sa prière. Talvanne avait écouté sans répondre. Il se rappelait qu'un jour il avait vu aussi sa mère, muette pour toujours, étendue sur son lit de mort. Un flot de douleurs anciennes, qu'il croyait épuisées, lui monta aux yeux, il s'inclina lentement et fit le signe de la croix. Devant cet acte de foi, simplement accompli par cet homme si ferme et si grave, Conchita sentit son cœur éclater dans sa poitrine. Alors, prenant la main de Talvanne et l'entraînant, comme si un chagrin autre que celui de la perte de sa mère eût été, dans cette chambre, une profanation, rayonnante de ferveur et sublime de désespoir, elle cria à travers ses sanglots :

— Ah ! s'il avait voulu prier avec moi, croire avec moi, comme je l'aurais aimé !

IV

Talvanne, décidément, était un aliéniste distingué, car il sut empêcher Conchita de devenir folle. Il lui fit entendre les paroles qu'il fallait, pour la calmer, et il eut la satisfaction d'être seul à obtenir ce glorieux résultat. Rameau attendri lui serra les mains comme il ne l'avait pas fait depuis vingt ans, et le vieux garçon, de par ses droits professionnels, se trouva plus chez lui que jamais dans la maison de son ami. Conchita, aussi sombre de visage que noire de vêtements, avait fermé sa porte impitoyablement et semblait décidée à porter un deuil éternel. Munzel, reçu solennellement dans la journée et privé des douces soirées passées dans l'intimité, manifesta une agitation étrange. Il devint quinteux, fébrile, lui d'humeur si calme et si égale. Il surprit Talvanne par des violences inexplicables. Il s'emporta jusqu'à se plaindre de la vie et à maudire sa destinée.

Il n'en avait cependant pas le droit, car si jamais

peintre avait été favorablement traité par la fortune, c'était bien lui. Entraîné dans l'orbe éblouissant du grand homme, il avait été en relations avec les artistes en renom et les personnages influents. Très jeune il avait obtenu des travaux considérables, de hautes récompenses. Sa réputation s'était étendue rapidement et, à trente-huit ans, il avait une éminente situation. Le temps était loin où le père Munzel se voyait sous le coup de la prison, pour quelques milliers de florins de dommages-intérêts. Un tableau de Frantz, maintenant, se payait trente mille francs et, pour ses portraits, il fallait s'inscrire. Encore ne consentait-il à reproduire que les visages qui lui plaisaient.

Il avait souvent demandé à Conchita de lui faire la faveur de poser pour lui. La jeune femme s'y était refusée, avec une mauvaise volonté évidente. Elle avait toujours à sa disposition un excellent prétexte : les entraînements du monde ne lui laissaient pas de loisirs, ou bien elle craignait la longueur et le nombre des séances. Enfin sa mère était tombée malade. Munzel profita du deuil de Conchita, du vide de son existence, du morne ennui qui la dévorait pour lui adresser une demande nouvelle.

— Vous n'avez rien qui vous occupe, cela vous aidera à tuer le temps, disait-il. Vous êtes triste, je respecterai votre tristesse. Vous ne parlerez pas et je resterai silencieux. Enfin je souscris d'avance à toutes

vos conditions, je me plierai à toutes vos exigences.

Conchita, avec une sorte de farouche entêtement, répondit : non. Elle ne donnait plus de raison, plus de prétextes ; elle refusait, voilà tout, et, quand Rameau doucement la grondait de n'être pas plus aimable et de ne pas profiter de la bonne volonté du peintre, elle se mettait quelquefois en colère, étonnant son mari par l'âpreté de sa résistance. Elle fut, un jour, si agressive et si blessante pour Munzel que celui-ci, pâle d'émotion, se leva et, la voix tremblante, déclara que, puisque sa présence causait tant d'ennui et amenait de si irritants débats, il ne reviendrait plus. Malgré les excuses de Rameau, malgré ses affectueuses remontrances, il tint parole. Et, pour être plus sûr de ne pas céder à l'entraînement, il quitta Paris et se réfugia au milieu de sa famille.

Il resta absent quatre mois. On n'entendait même plus parler de lui et Talvanne était complètement heureux, lorsqu'un matin, après le déjeuner, arriva, par les Messageries, une grande caisse adressée d'Allemagne à Mme Rameau. Visitée avec indifférence, la caisse se trouva contenir une large boîte d'ébène écussonnée d'une plaque d'or, sur laquelle était ciselé et émaillé un petit bouquet de ne-m'oubliez-pas. Conchita, le docteur et Talvanne se regardèrent intrigués, mais avec un commencement de soupçon. La jeune femme ne se hâtant point d'ouvrir le mystérieux coffret, Rameau tourna la clef, leva le bat-

tant et, ainsi que dans les musées de Hollande et d'Italie, pour quelque précieuse toile de Quentin Metsys ou d'Antonio Moro, enchâssé soigneusement, apparut le portrait de Mme Etchevarray.

Le sujet était de dimension réduite et conçu comme un tableau de genre. La vieille femme, assise au fond de son fauteuil habituel, auprès de la table, tricotait la tête penchée, ses pelotons de laine sur les genoux. La figure était d'une ressemblance si parfaite que, saisis, Conchita et Rameau ne trouvèrent pas une parole. Ils demeurèrent immobiles devant cette résurrection de la morte, ravis par la sensation d'art qu'ils éprouvaient en face de ce véritable chef-d'œuvre. La jeune femme fit placer le portrait dans sa chambre, et il lui sembla que celle qu'elle cherchait, du matin au soir, dans le vide de la maison silencieuse, était revenue auprès d'elle.

Quelques jours plus tard, Frantz rentra à Paris et sa première visite fut pour ses amis de la rue Saint-Dominique. Comment Conchita pouvait-elle remercier le peintre, sinon en lui offrant ce qui lui avait toujours été refusé? Le portrait de la mère ne valait-il pas le droit de faire le portrait de la fille? Elle demanda elle-même à poser, et le visage mélancolique de Munzel s'éclaira d'un fugitif rayon de joie. Rendez-vous fut pris, afin de commencer le travail, et, pour la première fois, Conchita franchit le seuil

de l'atelier de Frantz. Rameau, ravi de voir la bonne harmonie rétablie, amena lui-même sa femme, choisit la pose, les accessoires, et suivit sur la toile les premiers traits de l'esquisse. Puis, entraîné par le courant de ses occupations, il cessa d'assister aux séances.

Munzel et Conchita restèrent donc seuls pendant de longues heures d'intimité. C'était à la fin de l'hiver et déjà les jours allongeaient. Souvent le docteur, en venant prendre Conchita, trouvait la jeune femme et le peintre qui l'attendaient. Par l'ouverture des fenêtres, une dernière lueur du ciel empourpré éclairait des trophées d'armes, tirant du fer d'un bouclier une pâle étincelle. Des fleurs achevaient de mourir dans un cornet de cristal, sur un bahut sculpté, répandant une senteur alanguie. Conchita, à demi étendue sur un divan, noyait dans le noir des ténèbres grandissantes la silhouette sombre de sa robe de deuil. Munzel, au piano, jouait une valse de Strauss ou un nocturne de Chopin, et Rameau, entrant, tombait dans cette ombre et dans cette mélodie. Il ramenait sa femme et le peintre dîner rue Saint-Dominique. La plupart du temps, Talvanne arrivait, et la soirée s'écoulait dans cette heureuse intimité.

L'aliéniste cependant, depuis le retour de Munzel, avait de l'humeur et faisait peu d'effort pour la cacher. Rameau, qui était habitué à ces écarts

de caractère, n'y prenait pas garde et profitait même de cet état d'esprit pour lancer à son ami de vives épigrammes. Mais Talvanne, si prompt à la réplique d'habitude, laissait tomber tous les traits du docteur, sans les lui renvoyer, et demeurait sombre et refrogné. Il affectait surtout de ne jamais parler du portrait. Dès le premier instant, il avait été mal impressionné par le concours de circonstances qui mettait Conchita et Munzel en présence. Son esprit soupçonneux avait aussitôt découvert des conséquences mauvaises à cette familiarité qui devait s'établir forcément entre le peintre et le modèle. Il n'en avait d'abord point parlé, mais il lui était devenu impossible de garder le silence et, un jour qu'il était seul avec Rameau, il lui avait dit brusquement :

— Tu ne vas plus aux séances, depuis quelques jours?

— Non. Je n'ai pas le temps.

— Alors, qui est-ce qui accompagne ta femme?

— Personne. Elle est assez grande pour aller toute seule.

Talvanne avait froncé le sourcil et riposté d'un ton bourru :

— Assez grande, oui. Mais assez vieille, non.

— Pour aller chez Munzel?

— Pour s'enfermer avec un monsieur quelconque, pendant trois heures, tous les jours.

— Es-tu bête!

— Non, je ne suis pas bête, c'est le monde qui est bête. Et je t'assure que personne ne trouverait convenable qu'une femme, aussi jeune que la tienne et aussi jolie, restât en tête à tête, un mois de suite, avec un peintre.

— Qui est mon ami intime!

— On jasera.

— On! Qui, on? Toi, vieux garçon potinier comme une portière... Et puis, tu sais, je m'en moque! Ah! tu es bien toujours le même, avec ta sournoise hostilité! Et c'est bien de toi d'aller mettre en avant la susceptibilité du monde pour essayer de jouer un méchant tour à Munzel!

— Moi?

— Oui, toi. Tu m'as entendu dire que le portrait s'annonçait bien et cela te taquine. Tu voudrais qu'il fût manqué, du moment que ce n'est pas toi qui le fais? Tu es égoïste, envieux... Au fond, tu as une très vilaine nature!

A ces mots, une stupeur si profonde bouleversa les traits de l'aliéniste, que Rameau ne put s'empêcher de rire.

— Je sais bien que ce que tu m'en dis, c'est par amitié, mais il y a des gens qui, par amitié, ne savent être que désagréables... Je te demande un peu ce que signifient tes idées? Crois-tu que je ne te confierais pas ma femme, pendant quinze jours, et sans la moindre arrière-pensée?

— Tiens! parbleu! A mon âge et avec la figure que j'ai!

— Mais, dis donc, ton âge, c'est le mien!...

— Oui, mais toi, tu es superbe... Tandis que moi je suis ridicule!...

— Tu me plais comme ça, dit gaiement le docteur. Puis plus sérieusement :

— Pour le reste, tu as peut-être raison et il est inutile de braver l'opinion, quand on peut faire autrement... A partir de demain, je ferai accompagner Conchita par Rosalie.

Talvanne n'ajouta pas un mot de plus, mais sa figure se détendit et il poussa un soupir de soulagement. Le soir, lorsqu'il vint rue Saint-Dominique, il fut reçu par Mme Rameau avec une froideur inusitée. Comme il s'en étonnait, elle lui dit avec un ironique sourire :

— J'ai lieu d'être contente de vous. Il paraît que vous me traitez bien, quand vous parlez de moi à mon mari...

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Eh bien! c'est à vous, paraît-il, que je vais devoir de ne plus sortir sans être accompagnée d'une duègne!...

— Ah! c'est de cela qu'il s'agit? fit l'aliéniste en riant.

— Oui, c'est de cela! Vous êtes soupçonneux. Vous auriez fait un bien mauvais mari.

— Aussi ne me suis-je pas marié.

— Et vous croyez, pour la sécurité des époux en général, à l'efficacité d'une surveillance?

— Ma foi! non. Aussi n'est-ce que pour la forme que je la demande.

— En ce qui me concerne, piètre garantie que vous auriez avec Rosalie qui passerait dans le feu pour moi et par conséquent trahirait la terre entière plutôt que de me desservir.

— Avec vous, il n'y a pas besoin d'autre garantie que vous-même.

— Ah! voilà une fin qui est un peu meilleure et qui corrige le commencement. Mais, croyez-moi, avec les femmes la confiance est encore la plus habile des politiques.

Ils furent interrompus par l'approche de Rameau, mais de cette conversation Talvanne emporta un pénible souvenir. Il avait trouvé Conchita nerveuse, âpre, cassante. Elle touchait évidemment à une crise. Le vide fait dans son existence par la mort de sa mère n'était comblé par rien. Aux heures des rêves troublants et des dangereux désirs, elle ne rencontrait pas auprès d'elle l'enfant qui, par ses baisers, fait oublier toutes les déceptions et, de ses petites mains, chasse toutes les chimères. Elle était seule et, entre son mari et elle, les plus graves désaccords s'étaient produits. Si peu qu'il eût l'expérience des femmes, le bon Talvanne se faisait toutes ces ré-

flexions, et ami dévoué, attentif et sagace, il redoutait les plus sérieux dangers pour la tranquillité de celui auquel il eût, sans hésitation, sacrifié son propre bonheur.

Il voyait avec satisfaction, pour la première fois de sa vie, Munzel venir régulièrement à l'heure du dîner ou dans la soirée. Jugeant les autres d'après lui-même, il se disait : Tant qu'il affrontera le regard de Rameau, c'est qu'il n'aura rien à se reprocher. S'il avait lu dans le cœur du peintre et dans celui de Conchita, sa sécurité aurait été singulièrement troublée.

Depuis que la jeune femme avait commencé à poser, Munzel n'était plus le même. Sa mélancolie avait disparu pour faire place à une vive gaieté. Il s'était montré jeune, expansif, enthousiaste, et Conchita avait vu, avec surprise, se révéler à ses yeux un Frantz qu'elle n'avait jamais connu. Assise dans la clarté du grand vitrail, qui versait sur son front une lumière crue, elle laissait le peintre lui parler de son enfance, de sa famille, de ses sœurs et de son vieux père, le maître de chapelle de Stuttgard, qui maintenant occupait ses loisirs à écrire des messes pour la fête du roi. Puis c'étaient les excursions en Hollande, en Espagne et en Italie, les journées entières passées dans la contemplation des chefs-d'œuvre, au musée d'Amsterdam ou au palais Pitti ; les délicieuses promenades nocturnes en gondole

sur les canaux de Venise, dans l'air tiède, sous le ciel criblé d'étoiles, en suivant les barques chargées de musiciens et de chanteurs qui donnaient la sérénade à toute la ville, et les longues stations, dans l'admiration recueillie, à Saint-Marc, au milieu des splendeurs.

Avec quelle délicieuse attention la jeune femme écoutait le peintre, pendant qu'il exprimait d'une voix douce, un peu chantante, et le regard allumé d'une flamme mystique, ses sensations d'artiste parmi les chefs-d'œuvre de la pompe sacrée ! Elle se sentait enveloppée de l'ombre des hauts piliers de marbre, baignée de la fraîcheur qui tombait des voûtes où étincelaient les saints des fresques, pénétrée de la poésie sublime qui se dégageait de ces séculaires merveilles, au-dessus desquelles planait, éternellement dominante, l'idée de Dieu. Une douceur exquise était en elle de ne pas craindre qu'un mot railleur, sortant des lèvres de Frantz, vînt détruire sa confiante sécurité. Elle se trouvait en communion d'âme avec lui. Il pensait comme elle, respectait, adorait, priait comme elle. Sa sincérité un peu déclamatoire et quelquefois naïve la ravissait. Elle comparait cette ingénuité charmante à la dure sagesse de Rameau. Et la scientifique précision de l'un lui paraissait horrible à côté de l'idéalisme nébuleux de l'autre.

Munzel, lui, sans arrière-pensée, ouvrait son es-

prit et son cœur à Conchita, comme autrefois il les avait ouverts à Rameau. Il ne s'était point interrogé sur la nature des sentiments qui l'entraînaient. S'il avait dû s'avouer à lui-même qu'il aimait la femme de son ami, et qu'il s'efforçait inconsciemment de la séduire, il se serait détourné avec horreur. Sur la pente rapide où il était déjà emporté, il allait en aveugle, se grisant de paroles, s'enivrant de sentiments et ne s'apercevant pas que tout ce qu'il disait avait un écho dans le cœur de Conchita. Il était, depuis longtemps, froissé de la préférence qu'elle marquait pour Talvanne. Il avait toujours essayé de se faire bien venir, sans pouvoir y réussir, et, se sentant en faveur, il en profitait de son mieux. Si quelqu'un lui avait dit brusquement : Mais c'est une cour en règle que vous faites, il serait tombé de son haut. Puis, rentrant en lui-même, éclairé par ces paroles, il eût bien été obligé de se rendre compte de l'état de son esprit. Mais personne n'était là pour l'avertir. Talvanne s'écartait systématiquement, Rameau avait une imperturbable confiance, et Conchita était trop peu expansive pour lui donner l'éveil par un abandon de son habituelle froideur.

Car rien dans l'attitude de la jeune femme n'avait changé et n'indiquait une transformation de ses sentiments. Elle écoutait beaucoup et répondait peu. Son visage grave et ses yeux calmes ne reflétaient pas l'émotion de sa pensée. Et même, lorsqu'elle

était délicieusement prise par un récit de Munzel, elle n'exprimait qu'un sympathique intérêt. Pour le peintre, habitué à l'indifférence, c'était un triomphe. Mais combien loin il devait être de soupçonner le trajet qu'il avait fait dans l'imagination de son modèle!

Ils passaient les journées l'un près de l'autre, causant de toutes choses étrangères au sujet qui les occupait le plus, prononçant des paroles dans lesquelles le mot décisif ne figurait pas, et cependant pleins, tous les deux, d'un trouble mystérieux qu'ils ne cherchaient point à définir. Il semblait qu'ils missent du raffinement à s'attarder dans cette ignorance presque systématique et que, s'entendant sans parler, ils eussent une grande jouissance à retarder le moment où ils se trouveraient en face de la réalité. Pourtant il était impossible qu'une circonstance ne se produisît pas qui les éclairât. Mais peut-être cette lumière soudaine jetée sur l'obscur problème de leur cœur viendrait-elle trop tard.

Au travers de ces complications morales, le travail matériel marchait et le portrait était presque terminé. Fait singulier, à mesure que l'œuvre gagnait en perfection, et elle était vraiment remarquable, le peintre s'assombrissait, de jour en jour plus taciturne, comme si l'achèvement de son travail devait amener pour lui un désastre. Conchita avait remarqué ce changement d'humeur et, bien qu'elle eût

à en souffrir, puisqu'à la joyeuse effusion et à l'affabilité charmante de Munzel avaient succédé un mutisme attristé et une âpre amertume, elle ne s'en plaignait pas et même semblait en être satisfaite. Elle affectait une tranquillité et une gaieté qui avaient le don d'irriter tout à fait le peintre. Alors elle riait, le piquait et cherchait à lui faire perdre complètement son sang-froid. Mais il se taisait et la séance s'achevait morne. Quelquefois cependant, Frantz surexcité se mettait à parler avec feu, comme s'il voulait répandre hors de lui le trop plein de sa pensée et Conchita l'écoutait, oubliant de railler, captivée par le récit, et surtout par le geste, l'accent et la voix du conteur.

Il ne devait plus y avoir que quelques séances. Un jour, en arrivant, elle avait trouvé Munzel plus sombre que d'habitude. Elle était elle-même lasse et comme inquiète. Elle avait fait quelques tentatives pour dissiper l'humeur maussade du peintre, mais n'avait pu y réussir. Les phrases lui venaient pesantes et avec fatigue. Une sorte de torpeur la tenait concentrée et il lui fallait s'efforcer pour ne pas rester muette. Frantz, assis devant son chevalet, ne laissait échapper que de rares paroles et travaillait d'un air absorbé. La jeune femme, après un assez long silence, se hasarda à dire :

— Il me semble que le portrait est très avancé... Sera-t-il bientôt fini ?

Munzel lui lança un regard de reproche, et d'un ton amer :

— Votre supplice s'achève, rassurez-vous. Aujourd'hui, j'aurai terminé... J'aurais pu, depuis quelques jours, me passer de mon modèle... Mais j'ai eu l'égoïsme de vous faire venir... Vous voyez que je suis franc. M'en voulez-vous ?

Elle secoua sa belle tête brune et répondit :

— Non.

Puis, se levant et venant se placer derrière le peintre :

— Même, ces séances vont me manquer... Je m'étais habituée à passer ma journée ici...

Sans qu'il se retournât elle le vit pâlir. Il plia le dos et se pencha sur sa palette qui tremblait dans sa main. Elle crut qu'il allait parler et, dans la crainte de ce qu'il pourrait dire, elle reprit avec volubilité :

— Rosalie, ma vieille bonne, qui m'attend en travaillant avec votre domestique, me faisait la même observation : Madame, dorénavant qu'est-ce que nous allons faire de nos après-midi ?... Voyez quelle place un portrait tient dans l'existence !

Elle se mit à rire. Lui, très grave, la laissa dépenser sa faconde et user ses nerfs, puis quand elle fut silencieuse :

— Vous parlez de vous, fit-il très lentement, mais que dirai-je donc de moi ? Cette intimité charmante, qui me ravissait, va cesser. Après vous avoir eue

toute à moi, je vais vous perdre, et je ne vous retrouverai jamais telle que vous avez été pendant ces quelques semaines qui m'ont paru si courtes. Avant de vous voir ici, je ne vous connaissais pas. Vous vous étiez toujours montrée, pour moi, rigoureuse, sinon hostile, et je n'aurais pu soupçonner toute la grâce et toute la bonté qui sont en vous... Ces jours, si vite passés, sitôt perdus, compteront parmi les meilleurs instants de ma vie... Personne ne soupçonnera combien ils auront été remplis de satisfaction et de joie... Mais c'est fini, vous allez vous éloigner. Cet atelier, que vous animiez de votre présence, redeviendra triste. Ce portrait, après vous, partira d'ici et, de tout ce bonheur, il ne me restera rien qu'un souvenir.

La voix douce et un peu grêle, qui charmait la jeune femme depuis un mois, se brisa comme dans un sanglot. Machinalement Conchita appuya la main sur l'épaule de Munzel pour le calmer, le consoler, lui faire comprendre combien elle partageait sa peine. Il ne se retourna pas. Du bout de la brosse, sur la toile, il posait dans la main de la jeune femme une touffe légère de ces fleurs bleues d'Allemagne, qu'il avait déjà fait ciseler sur la plaque du coffret dans lequel était enfermé le portrait de Mme Etchevarray. Et ce sentimental myosotis, qui résumait si bien tout le caractère de Frantz, semblait dire à Conchita : Tu m'auras sans cesse sous les yeux, et de la

sorte, tu ne pourras pas oublier celui qui souhaite uniquement que tu penses à lui.

Un attendrissement soudain gonfla le cœur de la jeune femme, des larmes, qu'elle ne pouvait pas s'expliquer et qu'elle ne savait pas retenir, coulèrent de ses yeux et tombèrent chaudes sur le bras du peintre. Il se retourna vivement et leurs regards se rencontrèrent avec tant d'ardeur qu'on eût dit qu'ils ne pourraient plus jamais se détacher l'un de l'autre. Un silence lourd planait sur eux. Nul bruit voisin, ni paroles, ni pas, pour leur rappeler qu'ils n'étaient point seuls sur la terre et qu'il leur fallait compter avec les principes, les lois, les conventions du monde; qu'il y avait un ami, un mari qui se fiait à leur fidélité, à leur dévouement, et qu'il serait infâme de le tromper. Ils ne voyaient plus que la flamme qui jaillissait de leurs yeux, les baisers qui fleurissaient sur leurs lèvres, l'amour qui les enveloppait tout entiers, irrésistible et vainqueur.

La bouche de Franz s'ouvrit pour prononcer le mot irrévocable : « Je t'aime ! » Une sorte de force intérieure le retint. Il eut une commotion au cœur, dans son affolement, et le vague sentiment qu'il était sur le point de commettre un crime. Son honneur chancelant se révolta et, comme pour rompre le charme, le peintre se leva. Il regarda la jeune femme, qui était aussi pâle et aussi tremblante que lui, et balbutia ces paroles :

— Nous sommes fous !

Il passa la main sur son front et marcha vers la fenêtre qu'il ouvrit, pour laisser s'échapper les subtils et enivrants poisons qui lui troublaient le cerveau. Il s'accouda et baigna son visage brûlant dans l'air frais des jardins paisibles qui s'étendaient derrière la maison. Irrésistiblement Conchita silencieuse vint s'appuyer auprès de lui. De pénétrantes senteurs de terre, échauffée par le premier soleil du printemps, montaient jusqu'à eux. Les gazons verdissaient, les bourgeons éclataient de sève aux branches des arbres, les oiseaux se poursuivaient dans la feuillée en battant des ailes, une ardeur secrète dévorait la nature et, autour d'eux, tout était amour. Frantz voulut se détourner et fuir. Devant lui il vit la jeune femme les yeux vagues, les lèvres plissées comme une fleur qui se pâme. La respiration s'embarrassa dans sa gorge, un feu dévorant brûla sa poitrine, il lui sembla que le soleil descendait vers lui pour l'aveugler. Sans parler, il saisit dans ses bras un corps qui s'abandonnait et, éperdu, il oublia tout.

A compter de cette heure, Talvanne cessa de rencontrer Munzel rue Saint-Dominique et l'inquiétude qui était en lui devint plus violente. Il observa Conchita, mais elle fut impassible. Les femmes ont au plus haut degré le don de dissimuler leurs impressions. Là où un homme se trahira, une femme

demeure insoupçonnée. Cependant le peintre ne venait plus chez son ami et l'aliéniste voyait, dans cet éloignement, l'indice d'une culpabilité qu'il eût voulu établir et qui lui faisait horreur. Rameau, lui, acceptait les prétextes donnés par le peintre, mais maugréait d'être privé de sa présence. Un jour, en arrivant à l'Académie de Médecine, le docteur, profitant de ce que la séance n'était pas commencée, alla s'asseoir à côté de Talvanne et lui dit :

— Je vais, en sortant d'ici, à l'atelier de Frantz pour voir le portrait. Veux-tu m'accompagner ?

Et, comme l'aliéniste faisait la grimace et ne répondait pas :

— Tu n'es pas aimable, sais-tu bien ? reprit le docteur. Quand ça ne serait que pour ma femme, tu pourrais faire un effort de politesse. Tu n'as pas l'air de te soucier le moins du monde d'une œuvre dont l'achèvement parfait l'intéresse... Elle le remarquera...

— Soit ! fit Talvanne, j'irai.

— A la bonne heure.

Après la séance, pendant que le docteur descendait, il fut arrêté par un de ses collègues et bloqué dans une embrasure de fenêtre. La conversation se prolongeant, Talvanne faisait les cent pas dans la galerie en attendant son ami. Mais, au bout de quelque temps, Rameau vint à lui l'air soucieux :

— Je ne peux pas partir avec toi... Je viens d'être

pris par Bonneuil : il va falloir que je l'accompagne chez un malade...

— Une grave opération?

— Très grave. Il n'ose pas la pratiquer seul... Rends-moi le service d'aller chez Frantz et de prévenir Conchita, afin qu'elle ne m'attende pas... Si je ne suis pas de retour à la maison, à l'heure du dîner, qu'on se mette à table sans moi.

— Bien.

Rameau serra la main de son ami et partit avec son collègue. Derrière lui, Talvanne descendit et se dirigea vers l'atelier de Munzel. Chemin faisant il songeait. Dans sa pensée, les diverses phases de son intimité avec le peintre s'évoquaient, et, toujours, il retrouvait le sentiment de défiance instinctif et, jusqu'alors, injustifié qu'il avait éprouvé à l'égard de Frantz. Il grommela entre ses dents :

— Cela a tenu à la forme de son crâne, au début... Ce sous-brachycéphale, doté de toutes les protubérances égoïstes, de tous les instincts sournois, ne m'a dit rien qui vaille... Il tient du coucou, oiseau paresseux et voleur, qui fait ses œufs dans le nid des autres... Je l'ai assez répété à Rameau... Il n'a rien voulu voir, ni rien comprendre... Incontestablement cette race d'hommes a un charme... Il plaît, on l'aime... Moi, pour me faire supporter, j'ai dû m'efforcer, et encore n'y ai-je réussi qu'avec le temps! Il est vrai que je suis un mésaticéphale, espèce non-

dérée, avec une tendance à la critique, mais pas trace de mysticisme !

Tout en monologuant, il était arrivé à la maison de Munzel. Ce n'était plus le cinquième étage d'une ruche de peintre que Frantz habitait, mais un petit hôtel entre cour et jardin. Au rez-de-chaussée, sur une belle antichambre, s'ouvraient le salon, la salle à manger, et un parloir. Le premier étage, auquel on accédait par un escalier en bois sculpté, comprenait l'atelier très vaste, un fumoir et la chambre à coucher. La porte fut ouverte à l'aliéniste par Rosalie, qui se rendait utile pendant les deux heures qu'elle passait à attendre sa maîtresse. Un franc sourire épanouit son visage à la vue de Talvanne. Elle dit familièrement :

— Ah ! C'est le docteur... Monsieur vient pour voir le portrait ? Je ne m'y connais pas, mais je trouve que c'est une merveille... Pour un peu, Madame parlerait ! Si Monsieur veut, je vais l'annoncer...

— Merci, ne vous dérangez pas : je connais le chemin...

La vieille bonne rentra dans le parloir et Talvanne s'engagea dans l'escalier de bois qui conduisait au premier étage. Il gagna la porte du fumoir, et là, les sons d'un piano, joué dans l'atelier, frappèrent son oreille. Il murmura :

— Si c'est comme ça qu'il travaille au portrait, les séances peuvent durer !

Malgré lui, il s'arrêta à écouter. C'était une ravis-

sante romance de Mendelssohn que Munzel chantait en s'accompagnant. Le sens des paroles n'était pas distinct, mais l'expression du chant était caressante et tendre. Il ouvrit la porte et pénétra dans le fumoir dont les fenêtres voilées de stores ne laissaient pénétrer qu'un jour discret. Dans cette demi-obscurité, sur le tapis moelleux qui étouffait le bruit de ses pas, Talvanne resta un instant immobile. La mélodie palpitait sur ces vers amoureux :

Et sur ta lèvre en fleur
Je cueillerai les roses...

Soudain, l'accord se brisa, comme si la main crispée avait frappé les dernières notes au hasard ; le son s'éteignit et, dans le silence devenu profond, frémit le bruit d'un baiser. Talvanne se sentit blémir, un froid mortel passa dans ses veines, il fit brusquement quelques pas, leva, d'une main tremblante, la portière qui séparait le fumoir de l'atelier, et, assis devant le piano, il aperçut Conchita et Frantz aux bras l'un de l'autre. Le baiser, dont il avait entendu le doux murmure, unissait encore leurs lèvres. Au même moment, il distingua la voix de Conchita qui disait : « Qu'y a-t-il donc ? » Et celle de Munzel qui répondait : « Quelqu'un vient. » Alors, épouvanté, comme si c'était lui qui avait commis le crime, Talvanne s'enfuit à travers l'appartement et ne s'arrêta que devant l'escalier, à la rampe duquel il s'appuya pour ne pas tomber.

A peine avait-il opéré cette retraite que Munzel parut et, le reconnaissant, s'écria, avec une satisfaction affectée :

— Eh ! c'est ce cher ami !

Les deux hommes demeurèrent une seconde immobiles, en face l'un de l'autre, se dévorant des yeux, puis, baissant la tête, Munzel fit passer l'aliéniste devant lui, et dit :

— Madame, c'est Talvanne !

Le docteur entra dans l'atelier. Debout près du portrait, tournant le dos au jour, Conchita attendait. Elle attacha son regard sur le visage bouleversé de son ami, puis, d'un geste nonchalant, elle lui tendit la main. Il ne la prit pas et, parlant avec un reste de suffocation :

— Je suis chargé, madame, par votre mari de vous avertir qu'il ne pourra pas venir vous chercher ici et de vous prier de retourner chez vous sans l'attendre.

— Bien, dit Conchita avec tranquillité.

Elle se dirigea du côté du portrait qui, sur le chevalet, était exposé dans un jour favorable.

— Comment le trouvez-vous ? demanda-t-elle.

Le front de l'aliéniste s'assombrit, ses traits se contractèrent et, sans même jeter un coup d'œil sur la toile, il répondit :

— Admirable !

Ses regards se fixèrent menaçants sur Munzel qui s'efforça de les soutenir avec sang-froid. L'attitude

de Talvanne n'avait pas échappé à la jeune femme. Elle devina que si elle partait, laissant les deux hommes en présence, il fallait tout craindre, et, affectant un air riant :

— Puisque mon mari m'abandonne, ainsi qu'à son habitude, vous, ne m'accompagnerez-vous pas?

— Vous n'avez pas besoin de moi, répliqua sourdement Talvanne. Rosalie est là qui vous attend.

— Je la renverrai et vous viendrez avec moi, dans la voiture.

— Excusez-moi, j'ai disposé de mon temps...

— Vous changerez vos dispositions.

Et, comme Talvanne allait résister encore, sans lui laisser le temps de parler, d'un air impérieux elle ajouta :

— Je le veux.

Il acquiesça de la tête et silencieusement, sans même saluer Munzel, il gagna le fumoir. Elle prit son manteau, son chapeau et, dans un fébrile serrement de main faisant comprendre à Frantz tout ce qu'elle n'osait lui dire, elle partit. Talvanne était debout auprès de la portière du coupé. Elle monta, le fit asseoir à côté d'elle et dit au cocher : « A la maison. » La voiture roula, et tous deux, Talvanne et Conchita, demeurèrent silencieux, s'observant, hésitant à prendre la parole et sentant bien que le premier qui parlerait allait ouvrir une discussion terrible. Ce fut la femme qui, la première, perdit patience et,

audacieusement, fit cesser toute équivoque. Elle regarda Talvanne avec des yeux enflammés, et d'une voix âpre :

— Vous avez eu devant votre ami, tout à l'heure, une étrange contenance.

— Oh! pardon, madame, interrompit l'aliéniste, avec une violence qu'il faisait effort pour contenir mais qui débordait malgré lui, l'homme dont vous me parlez n'a jamais été mon ami, grâce à Dieu!... Je ne me suis jamais mépris sur son compte. Dès le premier jour, il m'a été antipathique et depuis je n'ai point changé... Je l'ai toujours jugé déloyal, menteur et lâche! Non, non! Il n'est pas mon ami à moi, mais il est celui de votre mari!

A ces mots, prononcés avec un accent de douloureux reproche, Conchita tressaillit. Une rougeur ardente monta à son front, et agitée d'une horrible palpitation :

— Talvanne, s'écria-t-elle, que soupçonnez-vous donc?

— Je n'ai point de soupçons, répondit le docteur, j'ai une certitude. Je vous ai surprise, en arrivant, dans les bras de ce misérable... Oui, vous, vous à qui j'avais voué tant d'affection, de dévouement et de respect, j'ai le désespoir d'être obligé de vous juger avec la dernière sévérité!... Et votre mari, cet homme si grand par l'esprit et par le cœur, qui a pour vous de l'adoration, vous l'avez sacrifié à un

Munzel!... A quoi sert d'être supérieur à tous, d'avoir du génie, d'être admiré universellement, si le premier gratteur de palette venu, avec quelques airs de tête langoureux, quelques phrases creuses et sonores, peut vous voler la joie de votre existence et vous déshonorer! Ah! c'est mal! c'est mal, ce que vous avez fait là! Nous vous aimions tant! Vous étiez notre préoccupation exclusive, nous ne pensions qu'à vous plaire, à vous rendre heureuse... Et, en un moment, vous avez sacrifié tout cela, et à quoi, je vous le demande?... Oui, à quoi? Ah! vous avez été mauvaise et ingrate, et je ne vous le pardonnerai jamais!

Il s'était attendri, peu à peu, et sa colère s'était éteinte dans les larmes. Conchita, plus émue de sa douleur qu'elle ne l'avait été de sa violence, n'osait pas parler. Elle le regardait le visage inondé de pleurs, les lèvres tremblantes et, sans pose, se laissant aller à l'excès de son chagrin. Il s'essuya les yeux, et tâchant d'assurer sa voix :

— Et quelle imprudence! Vous exposer à être vue par n'importe qui, par un visiteur, par un valet! Quand je pense que, sans un hasard que je bénis maintenant, votre mari venait avec moi... Et c'était lui qui vous surprenait!... Savez-vous qu'il était homme à vous tuer tous les deux?

Elle dit tout bas :

— Je le sais.

Il se tourna vers elle, et avec plus de douceur :

— Voyons, chère enfant, écoutez-moi, je vous en prie, avec votre cœur et avec votre raison. Il est impossible que vous soyez aussi coupable que les apparences peuvent le faire croire. Vous avez cédé à un entraînement d'une heure, mais vous êtes une bonne et honnête femme. Vous allez vous reprendre, redevenir ce que vous devez être... Voyez tout ce que vous compromettez follement, tout ce que vous perdez, sans compensation véritable. Songez à vous, songez à votre mari...

Le regard de Conchita devint noir sous son sourcil froncé. Son visage prit une expression de haine sauvage, et les dents serrées par une contraction violente, les narines pincées par une cruelle angoisse intérieure :

— Mon mari, fit-elle, c'est lui qui est cause de tout ! C'est lui qui m'a conduite au mal ! C'est lui qui est responsable de ma faute !

— Lui ! s'écria Talvanne, lui ? C'est monstrueux, ce que vous dites là !

— Cela est ! Et s'il était devant moi, à votre place, je le lui crierais et il n'aurait rien à répondre. Comment me ferait-il un crime d'avoir cédé à un entraînement des sens, lui qui ne croit qu'à la matière ? Pour lui, les êtres humains ne sont guidés que par leurs instincts. Il les met au niveau de la brute. Par quoi donc aurais-je été arrêtée ? Par le sentiment

des devoirs? Mais ce sentiment c'est la conscience, et la conscience c'est l'âme! Vous savez bien qu'il n'y croit pas! J'ai l'oreille encore pleine de ses ricanements lorsque, pauvre esprit rempli de superstition, comme il disait, j'essayais de défendre ma croyance. Vous avez été témoin de ces scènes, vous preniez mon parti, sans obtenir d'autre résultat que de vous faire bafouer, avec moi, par son orgueilleuse philosophie. Il a abattu, comme à plaisir, toutes les barrières qui m'auraient retenue? Les commandements de mon Dieu me prescrivaient la fidélité et le respect : il m'a déclaré que ce Dieu n'existait pas et que le ciel était vide. Ma mère, dès mon enfance, m'avait enseigné qu'il faut être honnête et bon dans cette vie, afin d'être récompensé dans l'éternité : il m'a prouvé que rien de nous ne subsiste après la mort. Et par quoi a-t-il prétendu remplacer cette foi si consolante et cette crainte si salutaire? Par de vagues principes de morale, variables, puisqu'ils sont la conception d'esprits qui peuvent changer; fragiles, puisqu'ils sont d'essence humaine. Et vous vous indignez parce que je dis qu'il est cause de tout ce qui est arrivé, parce que je le rends responsable de ma faute! Oui, je le répète, s'il y a crime, il est le véritable criminel, et il ne m'en paraît que plus exécrable, car j'aurais pu être aimante, fidèle et dévouée, il a fait tout ce qu'il fallait afin de m'en détourner et c'est pour moi un immense désespoir.

— Mais il vous a aimée, il vous aime passionnément, s'écria Talvanne, bouleversé par cette confession.

— Oui, parlons-en, de son amour! reprit Conchita avec colère. Qu'a-t-il aimé en moi? Mon corps! Il n'a cherché que ma chair. Il n'a vu que le plaisir de me posséder, parce que j'étais belle et jeune. Matérialiste, sa passion n'a été que pour la matière, et rien de plus banal, de plus abject, de plus outrageant que son désir. Il m'a abaissée au rang d'une fille qu'il prenait quand il était entraîné par ses sens. Il n'a voulu partager aucune de mes aspirations, contenter aucun de mes rêves, il a repoussé tout idéal. Il lui fallait une femme, comme il lui faut à dîner, ni plus ni moins, et il m'a prise. Eh bien! Il m'a révoltée, dégoûtée, et voilà pourquoi je répète, non au hasard, mais délibérément, non pour me défendre, mais pour l'accuser, que c'est lui qui a été cause de tout!

Il y eut un instant de silence. La voiture marchait toujours, mais elle et lui ne faisaient pas attention au chemin parcouru. Ils étaient trop pris, l'un et l'autre, par l'importance des paroles échangées. Talvanne était terrifié de ce qu'il entendait. Jamais il n'avait soupçonné que Conchita eût en elle un aussi violent levain d'amertume. Il sentait bien que les arguments, qu'elle mettait en avant, étaient faciles à réfuter, mais il se rendait compte également des

ravages que les théories et la façon d'être de Rameau avaient faits dans l'esprit de la jeune femme. Et, avec son bon sens, il enrageait de voir la cause de son ami si bonne, sans pouvoir nier qu'il n'eût commis toutes les imprudences et toutes les fautes qui devaient amener le désastre.

Que de fois il avait discuté avec lui les effets destructifs du matérialisme sur l'esprit des femmes! Du moment que tout était enfermé, pour l'humanité, entre les bornes étroites de la naissance et de la mort, du moment qu'on ne devait espérer rien après la vie, y avait-il, ici-bas, un autre but que le plaisir à outrance? Le mot d'ordre de l'existence devenait : jouir. Il n'était plus question ni de devoir ni de sacrifice. Tout ce qui n'offrait pas une satisfaction immédiate et réelle n'était que duperie. Et on aboutissait ainsi au relâchement complet de la morale, à la licence aimable qui faisait de l'adultère le contentement tout simple d'un instinct sexuel.

La jeune femme l'arracha à sa méditation. Elle lui dit :

— N'allez pas croire cependant que je m'absolve, parce que j'accuse mon mari. Il n'a rien fait pour m'attacher à lui par un lien indestructible, il a risqué de détruire en moi les pures croyances de ma jeunesse, mais il n'y a point réussi. Je crois en un Dieu sévère et juste qui défend les fautes et les punit. Je me sais donc coupable et j'en souffre cruelle-

ment. J'ai subi un entraînement, parce que je n'ai pas été protégée contre ma propre faiblesse, mais je me maudis d'avoir été faible, et je n'ignore pas qu'il me faudra expier.

A ces mots Talvanne releva la tête :

— Et comment expierez-vous?

— Le sentiment de ma déchéance ne sera-t-il pas une torture pour moi? Si je n'avais pas le regret amer de ma faute, pensez-vous que j'accuserais ardemment mon mari de n'avoir pas fait tout ce qui pouvait m'empêcher de la commettre? Mais ce n'est pas tout. J'ai gardé la sincérité de mes croyances, et je tremble à la pensée du châtiment. J'aurai un jour de terribles comptes à rendre.

— Alors si vous avez tellement vif le regret de la faute, vous devez être décidée à n'y plus retomber.

Le visage de Conchita exprima le plus grand abattement, ses mains furent agitées d'un tremblement.

— Que me demandez-vous donc?

Il la regarda avec sévérité, et d'une voix ferme :

— De ne jamais revoir Munzel.

Elle murmura d'une voix faible :

— En aurai-je le courage?

— Il sera nécessaire que vous l'ayez.

— Et si ce que vous exigez est au-dessus de mes forces? Vous ne soupçonnez pas quelle influence il a sur moi. Il s'est emparé de ma pensée, il me possède moralement de la façon la plus complète. Mon

esprit s'est identifié avec le sien, et mon cœur répond à sa voix comme un serviteur à son maître. Tout ce qu'il rêve, tout ce qu'il désire, tout ce à quoi il aspire, je le rêve, je le désire, j'y aspire. Je ne suis qu'un écho de lui-même. Nous avons les mêmes goûts, les mêmes sympathies, les mêmes croyances. Et jamais femme ne fut plus faite pour appartenir à un homme que moi pour être à lui. Depuis que je l'ai rencontré pour la première fois, j'avais la notion confuse de cet accord de nos deux natures et, instinctivement, je me détournais de lui, je faisais tout pour l'éloigner de moi. Une volonté indépendante de la mienne nous a rapprochés ; en un instant, nos âmes se sont reconnues, et sont allées l'une à l'autre. J'ai tout oublié, tout parjuré. Je n'étais plus moi, j'étais lui, et je ne comprends pas par quel moyen j'aurais pu résister. Comment voulez-vous que je m'engage à être plus forte à l'avenir?

— Prenez garde, s'écria Talvanne exaspéré par cette déclaration passionnée, si vous n'avez pas la force de vous éloigner de lui, j'aurai moi celle de l'éloigner de vous. J'ai pu vous parler avec douceur, parce que j'ai pour vous l'affection véritable d'un père pour sa fille, mais j'ai horreur de votre faute, et supporter qu'elle se perpétue ce serait m'en rendre complice. N'espérez pas que j'aie cette faiblesse. Je vous ai laissé développer vos griefs, tout à l'heure. Mais ne croyez pas que vous m'ayez fait oublier ceux

qu'a votre mari. Il suffirait d'un mot pour l'éclairer, et la situation deviendrait terrible. Ne m'obligez pas à en venir à de telles extrémités. Donnez-moi le droit de respecter son repos, et d'assurer le vôtre. Je vais, en vous quittant, retourner chez Munzel...

— Je vous le défends! cria Conchita, les yeux étincelants. Pas d'explications entre vous et lui... Je vous ai forcé à me suivre pour éviter toute querelle...

— Alors, éloignez-le, faites-le partir. Il est libre, et sa fantaisie d'artiste peut suffisamment lui servir de prétexte. Il faut qu'il ne soit plus exposé à se trouver en face de Rameau. Celui-ci souffrira de son absence, car il l'aime. C'est l'éternelle et navrante comédie humaine! Acceptez-vous ces conditions?

— Je les subis.

— Veillez, en tous cas, à ce que ce départ n'ait pas lieu brusquement et sans préparation. Nous aurons tous un rôle à jouer pour que votre mari ne soupçonne rien. Et c'est là l'important. Un homme tel que lui, si utile à ses semblables, ne doit pas être à la merci d'un malheur vulgaire qui pourrait obscurcir son admirable intelligence. L'époux a été sacrifié, au moins ayons le respect du savant.

Conchita hocha gravement la tête :

— Prenez garde, Talvanne, s'attacher à lui c'est aller au-devant du danger. L'athée attire la colère du ciel... Tout ce qui l'entoure sera frappé par le

malheur ! Pour moi ce sera un juste châtiment, mais pour vous...

L'aliéniste regarda la jeune femme, puis, avec un tranquille sourire :

— Advienne que pourra, madame. Depuis vingt-cinq ans j'aime Rameau comme un frère et, croyez-moi, je suis bon catholique, mais je vous atteste que j'aimerais mieux aller en enfer avec lui, qu'en paradis avec quelqu'un que je sais.

La voiture tournait dans la cour de la rue Saint-Dominique. Talvanne descendit, offrit la main à la jeune femme avec un tendre respect, et tous deux entrèrent dans la maison.

V

Quelques semaines plus tard, l'ouverture du Salon eut lieu et l'œuvre de Munzel triompha. Certes, jamais le talent du peintre n'avait atteint à une telle perfection et, avec justice, on put crier au chef-d'œuvre. Exposé dans le salon d'honneur, le portrait de Conchita attirait invinciblement les regards. Toute en noir, son front pâle étincelant sous ses cheveux ondés, ses grands yeux levés vers le ciel avec un air d'extase, la jeune femme était d'une beauté sublime. De sa manche ouverte au coude, son bras nu sortait, retombant sur les plis de la robe. Sa main tenait, comme distraitement, la petite touffe bleue de « ne m'oubliez pas », seule note claire de ce tableau sombre. Le cadre était d'ébène, tout semblait porter le deuil.

Rameau, ravi du triomphe de son ami, n'eut pas cependant un bonheur complet. Munzel n'était pas là pour goûter les premières joies de la popularité. Une

lettre de son père l'avait subitement appelé à Stuttgard, depuis un mois déjà, et les rares nouvelles qu'on recevait de lui ne laissaient pas prévoir son retour. Le docteur ne se lassait pas d'aller regarder le portrait de Conchita. Il aimait à s'arrêter au milieu des groupes qui se formaient devant la cimaise, et jouissait délicieusement des louanges accordées à la beauté de sa femme et au talent de son ami. Bientôt reconnu, car sa stature herculéenne et sa tête de lion ne tardaient pas à attirer l'attention, il se sauvait pour échapper aux embarras de sa propre gloire. Il lisait avec soin les journaux, notant les éloges, comme s'il se fût agi de lui-même, et il n'admettait pas la moindre critique. Il lui fallait l'unanimité de l'approbation pour cette œuvre qui lui tenait doublement au cœur.

La froideur de Talvanne l'avait indigné. L'aliéniste, conduit devant le portrait, n'avait point formulé de restriction ; il était resté maussade et presque muet. Sollicité par Rameau de donner son opinion, il s'était complu dans l'admiration du modèle et avait gardé une réserve absolue, en ce qui concernait le peintre. Rameau s'était contenu, il n'avait rien dit à son ami : ils étaient entourés de plus de vingt personnes. Mais il l'avait quitté en proie à une irritation qui ne devait point se passer facilement. Le lendemain Talvanne dînait rue Saint-Dominique. Rameau, dans la soirée, lui demanda brus-

quement compte de ce qu'il appelait son parti pris :

— Je vois bien que tu n'es pas satisfait, dit-il, et je voudrais t'entendre expliquer, une bonne fois, ce qui ne te plaît pas dans ce portrait...

A ces mots, Conchita, qui travaillait près de la table, tressaillit et ses mains, qui tenaient le crochet et le fil, s'agitèrent. Un regard, aigu comme une flèche, jaillit de ses yeux, et elle releva la tête pour ne pas se trouver dans la clarté de la lampe.

Comme Talvanne faisait la sourde oreille, cherchant à éviter une discussion qu'il sentait devoir facilement tourner à la violence, Rameau reprit avec vivacité :

— Oui, que lui reproches-tu à ce portrait? Si tu t'imagines que je n'ai pas compris ton silence, quand je t'ai conduit le voir à l'Exposition, et que je ne sais pas la valeur de tes mines, quand on en parle devant toi? Tu n'es pas peintre, alors qu'est-ce que le succès de Munzel, — car il est immense et indiscutable, — oui, qu'est-ce que ce succès peut te faire? Mais je suis bien bon de te questionner, je devrais depuis longtemps être fixé sur ce point-là : tu as toujours été jaloux de Frantz!

— Moi! cria Talvanne, en se levant avec violence. Moi? Je...

Il fit un geste indigné, ouvrit la bouche, prêt à révéler sa pensée cachée. Il regarda Conchita, hocha lentement la tête et soudainement calmé :

— C'est de la peinture qui ne me plaît pas, voilà tout, dit-il. Je n'y trouve rien de franc ni de sincère. De l'artifice, du truc... Un art hypocrite et déloyal !

Il articula ces mots, comme s'il en avait souffleté un ennemi.

— Ajoute : comme lui ! interrompit Rameau avec amertume. Il faut que tu manques de cœur pour parler ainsi, devant moi, d'un homme que j'estime et que j'aime.

— Admettons que je manque de cœur, dit froidement Talvanne.

Il dirigea ses yeux du côté de Conchita. Elle travaillait, de nouveau très calme, comme indifférente, les paupières baissées. Au bout d'un instant, pendant lequel régna un lourd silence, la jeune femme se leva, fit un tour dans le salon, et tendant le front à son mari :

— Je suis fatiguée, je monte... Et puis, vous n'êtes pas amusants avec vos discussions...

Elle donna la main à Talvanne et sortit.

— Tu vois, tu as fait partir Conchita, reprit Rameau à son ami. Elle n'a pas voulu te dire qu'elle te trouvait stupide et inconvenant, elle a préféré s'en aller.

— Bon! bon ! grogna l'aliéniste, en s'allongeant dans un fauteuil... Je ferai demain ma paix avec elle...

— Elle a besoin de ménagements, reprit Rameau...

A toi, je ne te cache rien... Je puis donc te confier notre espoir... La nature bienfaisante remplace ce qui meurt par ce qui naît. Elle a pris à Conchita sa mère, elle lui rend un enfant.

Talvanne demeura immobile, on eût dit qu'il était pétrifié. Ses gros sourcils se rapprochèrent seulement un peu et il parut plongé dans une laborieuse rêverie.

— Voilà comment tu accueilles une nouvelle qui me comble de joie? fit Rameau après un silence. En vérité, je me demande, par instants, si tu as la moindre affection pour moi, et si tu n'es pas le plus détestable égoïste qu'il soit possible de rencontrer... Un enfant, dans cette maison, ce sera du mouvement, du bruit. Cela va te déranger, n'est-ce pas? Tu ne l'appelles pas de tous tes vœux, toi, ce petit être dans lequel on se survit, sur la tête duquel on fait reposer toutes ses espérances d'avenir, qui est la joie de vos derniers jours, qui vous adoucit la mort et vous ferme les yeux... Un enfant! Ce sera un intrus. Pourquoi vient-il?

Rameau s'était levé, il marchait, secouant sa rude chevelure et bombant ses puissantes épaules. Il sentit qu'une main l'arrêtait. Il vit Talvanne devant lui, Talvanne un peu pâle, qui souriait avec des larmes dans les yeux :

— Non, ce ne sera pas un intrus, dit-il avec émotion, cet enfant que tu désires et que tu demandes.

Il suffira que tu l'aimes, mon bon Rameau, pour qu'il me soit cher. Si c'est un garçon, sois tranquille, je t'aiderai à l'élever et à l'instruire. Il sera à nous, bien à nous, rien qu'à nous. Il grandira sous nos yeux. Nous en ferons un savant, comme son père, et, pour lui, nous aurons des ambitions que nous n'avons pas pour nous-mêmes.

— Ah! mon brave Talvanne, je te retrouve! s'écria Rameau, en étouffant son ami entre ses bras.

L'aliéniste se dégagea, et doucement :

— Mais si c'est une fille?

— Eh bien! nous lui souhaiterons de ressembler à sa mère. Ce sera suffisant.

Un nuage assombrit de nouveau le front de Talvanne. Mais la verve joyeuse de Rameau fit une heureuse et prompte diversion. Et causant, fumant, les deux amis passèrent le reste de la soirée à former de ces beaux projets, qui charment l'heure présente, mais que l'avenir réalise si rarement.

Conchita eut une fille, qui fut nommée Adrienne par Talvanne, son parrain. Munzel, qui voyageait depuis trois mois en Grèce, envoya ses plus tendres vœux pour l'enfant qui venait de naître, et de superbes bracelets anciens pour la mère. Rameau fut triste de ne pas avoir son ami auprès de lui, le jour du baptême, mais la satisfaction rayonnante de Talvanne le dédommagea. L'aliéniste s'était pris d'une véritable adoration pour ce petit être blanc et rose,

qui souriait dans son berceau. Il s'asseyait, penché sous les rideaux, et regardait dormir sa filleule. Il fallait se fâcher pour l'empêcher de la prendre dans ses bras et de la dodiner. Il lui faisait la conversation et l'enfant connaissait si bien le vieux garçon, qu'elle se mettait à rire, dès qu'elle le voyait.

— Tu seras ma fille, lui disait-il, je ne suivrai pas l'exemple de ton papa qui s'est marié, je resterai célibataire et tu n'auras pas de rivale dans mon cœur. Tu seras très belle, et je me promènerai avec toi, et nous nous arrêterons à toutes les boutiques, car moi je ne suis pas un homme illustre : j'aurai des loisirs, et je me mettrai à tes ordres. Tu seras heureuse, je te le promets. Le vieux Talvanne sera là pour assurer ton bonheur. Dors, ma mignonne, et fais de beaux rêves : au fond, c'est peut-être ce qu'il y a de meilleur dans la vie.

Rameau écoutait, en souriant, et il aimait un peu plus Talvanne pour la tendresse qu'il témoignait à l'enfant. Il lui disait quelquefois :

— Tu es un étonnant animal ! Tu t'empares de ma fille, tu m'expropries, je n'existe plus ! Sois raisonnable, laisse-m'en un peu.

— Tu ne connais rien aux enfants, grondait l'aliéniste, va faire tes cours.

Et il mettait Rameau à la porte. Conchita, comme une reine glorieuse d'avoir assuré l'avenir de la dynastie, se prélassait dans le grand luxe dont l'en-

tourait son mari. Elle s'était épanouie, radieuse de beauté, et contribuait pour une large part à attirer, dans l'hôtel de la rue Saint-Dominique, la foule qui se pressait aux réceptions du grand homme. C'était au dernier temps du règne impérial. L'opulence battait son plein dans Paris en joie. Une ville neuve, large et brillante, faite de palais sculptés dans la pierre et le marbre, était sortie, comme par enchantement, de la ville ancienne, noire et tortueuse. La somptuosité des mobiliers avait répondu à la splendeur des habitations et l'industrie, pour orner le Paris moderne, avait produit les plus belles étoffes, les meubles les plus élégants. Ce n'était pas le meilleur goût, qui avait présidé au choix de ces merveilles, mais c'était la suprême richesse, qui les avait payées. Tout était riche alors, dans Paris brillant et superbe, ou du moins tout paraissait l'être. On ouvrait les fenêtres grandes pour jeter l'argent en cascades. Et jamais le veau d'or n'assista à une ronde semblable à celle qui se dansait, avec le tintement des écus pour musique.

Rameau se prêta aux fantaisies de sa femme et fit de son hôtel un véritable musée. Il y donna ces fêtes, dont les journaux parlèrent presque autant que de ses ouvrages. Il fut heureux. Cependant un point noir assombrissait son ciel. Depuis deux ans, Munzel n'avait fait que toucher barres à Paris, pour repartir aussitôt vers des pays lointains. On l'avait vu rue

Saint-Dominique froid, cérémonieux et comme gêné. Ses façons d'être, avec Rameau et avec Conchita, avaient complètement changé. Dans leur maison, il semblait être au supplice. Il regardait à peine la petite Adrienne et, pour qu'il l'embrassât, il fallait qu'il ne pût pas faire autrement. Ce qu'il y avait de plus surprenant, pour Rameau, c'est que Talvanne paraissait trouver cet éloignement tout naturel.

— Les peintres, vois-tu, disait l'aliéniste à son ami, ne sont saisis que par la valeur extérieure des choses et des êtres. Pour eux, le fond n'est rien. La forme est tout. Quel intérêt veux-tu que Munzel prenne à une gamine, qui a un nez camard, des yeux écarquillés, une bouche sans dents et presque pas de cheveux ? Il n'étudiera pas l'éveil de l'intelligence dans cette petite cervelle, les progrès de la connaissance dans ce regard étonné. Les bégaiements de cette bouche hésitante l'ennuient. Mais, par exemple, il tombera en arrêt devant une mendiante halée, pittoresquement drapée dans ses haillons, il s'en toquera, la peindra et, après, il ne la connaîtra plus : bonsoir ! Il ne vit que par l'œil. En lui, le reste est nul ; et puis, c'est un égoïste féroce, je te l'ai déjà dit, autrefois, et l'égoïste n'aime pas les enfants, parce qu'au lieu de s'occuper de lui on s'occupe d'eux. Il s'en va à Palerme. Il s'y trouve mieux qu'auprès de nous. J'en suis charmé pour lui : bon voyage !

Rameau hochait la tête, sans répondre, ce qui était nouveau de sa part. Au fond, maintenant, il se demandait si son ami n'avait pas raison et si le peintre n'était pas par trop indifférent. Après la chaude amitié dont il l'avait entouré, comment Frantz pouvait-il si facilement le quitter? Il n'avait donc pas le souvenir des années écoulées? Et son âge mûr allait donc mentir aux affections de sa jeunesse? Comment était-ce possible? Il en vint à penser que Munzel avait quelque chagrin caché. Une telle misanthropie, un éloignement si inexplicable, devaient être causés par une souffrance secrète. Il résolut de ne pas laisser repartir le peintre sans l'avoir interrogé. Et, dans cette intention, il se rendit un matin à son atelier.

Ce n'était plus le blond et pâle Munzel, qu'il avait trouvé, un jour, étendu sur le canapé, roulant dans sa tête des pensées désespérées. Depuis deux ans, le peintre avait grisonné et son visage s'était bronzé sous le soleil d'Orient. Debout sur une haute échelle, Frantz travaillait à un plafond commandé par le roi de Wurtemberg, pour une salle de son palais. En apercevant le docteur, il ne poussa pas, comme autrefois, un cri de joie. Il rougit et, posant sa palette sur la plate-forme, il descendit lentement. Rameau, immobile, le regardait s'approcher, cherchant à découvrir, sur le visage de son ami, quelque indice des troubles mystérieux qu'il soupçonnait. Il le vit

correct, un peu compassé mais souriant, qui lui tendait la main. Il la prit et la serrant avec force :

— Munzel, est-ce que tu ne m'aimes plus? dit-il doucement.

A ces mots si inattendus, le peintre frémit, des larmes roulèrent dans ses yeux et, fixant sur le grand homme un regard épouvanté :

— Pourquoi me demandes-tu cela? répondit-il d'une voix tremblante.

— Parce que tu es si changé, depuis deux ans, que je cherche ce qui a pu motiver ta manière d'être. Toi qui vivais auprès de moi, comme un frère, tu t'en vas maintenant, pendant onze mois de l'année, en pays étranger, sans autre raison que ta fantaisie. On dirait que tu me fuis. Car lorsque tu es, par hasard, à Paris, c'est à peine si je te vois et encore me faut-il, pour cela, faire des instances ou venir te chercher. As-tu du chagrin? Es-tu malade? Dois-je te guérir? Ou puis-je te consoler?

Munzel, sombre et glacé, s'assit sans répondre. Ses regards mornes étaient baissés et, d'une main inquiète, il arrachait brin à brin l'effilé d'un tapis de soie de Chine. Il poussa un soupir, puis très bas :

— Eh bien! oui, je suis malheureux...

Et comme Rameau ouvrait la bouche pour l'interroger :

— Mais tu ne peux... personne ne peut rien pour moi... C'est un mal sans espoir.

— Tu aimes?

— Oui.

— Et celle qui te fait ainsi souffrir?

— Je ne peux pas la revoir... Il ne faut pas que je la revoie...

— Elle est à Paris?

Munzel hésita un instant, mais il répondit pourtant :

— Oui.

— Et c'est pour la fuir que tu t'en vas si loin, pendant si longtemps? Qu'y a-t-il donc qui vous éloigne l'un de l'autre?

Le peintre fit un geste d'accablement, et d'une voix brisée :

— Ne m'interroge pas davantage, tu renouvelles tous mes tourments. Je ne veux rien dire. Je suis désespéré, voilà tout. Je vais partir, cette fois, pour plus longtemps que d'habitude. Je serai peut-être deux ou trois années sans revenir. Mais ne m'accuse pas d'indifférence. Comment pourrais-je oublier tout ce que tu m'as prodigué de soins, de bontés, de tendresses... C'est là ce qui me déchire le cœur... Et cependant il faut que je m'éloigne... Et rien ne pourra me retenir.

Il fondit en larmes et, faible comme un enfant, il appuya sur la robuste épaule de Rameau son front lourd de chagrin. Celui-ci, de sa voix grave, lui donnait des consolations et des encouragements. Mais le

peintre, à tout ce que disait son ami, répondait obstinément : « non. » Ils restèrent l'un près de l'autre, pendant deux heures, et le docteur ne quitta l'atelier qu'en emportant la promesse que Munzel ne partirait pas sans venir dîner en famille.

Le lendemain, il reçut une lettre courte et triste, dans laquelle Frantz lui annonçait qu'un événement inattendu l'obligeait à s'éloigner à l'improviste. Il le priait de l'excuser auprès des amis de la rue Saint-Dominique et lui envoyait ses plus affectueux souvenirs. Conchita écouta la lecture avec une souriante impassibilité. Elle avait sa fille sur les genoux et jouait avec elle. Quant à Talvanne, il haussa les épaules et grommela quelques mots, d'un ton bourru, sur l'ennui qu'il y a à connaître des gens absurdes. Rameau seul eut un véritable chagrin.

Leur existence reprit, peu à peu, son train régulier, et le fugitif, s'il ne fut pas oublié, cessa au moins d'être un sujet de discussion toujours passionnée. Le grand homme continua ses travaux d'anatomie et de physiologie, donnant à la science moderne une impulsion plus hardie. Le révolutionnaire d'autrefois était maintenant considéré unanimement comme un des esprits les plus pénétrants du siècle. Plus heureux que bien des novateurs, il avait la satisfaction de voir ses théories adoptées et glorifiées.

Ses idées s'étaient élargies et comme régularisées en une doctrine haute et grave. Il avait cessé

d'être militant, il ne montrait plus la violence d'un sectaire, mais la sécurité calme et ferme d'un maître. Il n'avait rien renié des principes de sa jeunesse, il les professait seulement avec moins d'âpre rudesse. Le feu était aussi vif : il couvait sous la cendre des années. Son cours était extraordinairement suivi et, quand il consentait à faire des conférences à la Sorbonne, les gens du monde assiégeaient la salle Gerson.

Il avait, en même temps qu'une rare clarté d'exposition, un art de développement plein de séduction. La forme de ses conférences était aussi remarquable que le fond. Et, reproduites par la sténographie, ces leçons pouvaient être publiées, presque sans retouches. On l'a comparé souvent à un Michelet scientifique. Il possédait en effet le talent d'évocation de cet admirable historien et excellait à donner un corps palpable, une figure tangible aux conceptions les plus abstraites et les plus flottantes. Sa constitution de fer lui permettait, comme au plus beau temps de sa jeunesse, les excès de travail. Il avait fait de sa vie deux parts, l'une pour la famille, l'autre pour la science, et il paraissait être aussi exceptionnellement favorisé d'un côté que de l'autre.

Pourtant il n'était pas complètement heureux. Entre Conchita et lui, toujours une ombre s'étendait. Mais plus un mot de discussion, jamais de controverse, entre la religiosité de la femme et la libre-pensée du mari. Ils se redoutaient mutuellement, et

craignaient d'aborder ces sujets dangereux, qui les avaient si cruellement séparés, à différentes reprises. Ils restaient dans leurs positions, comme des combattants lassés, qui ont éprouvé leurs forces respectives et qui ne tiennent plus à livrer bataille, sachant d'avance que le résultat serait indécis.

Conchita cependant redoublait de ferveur et jamais ses pratiques de piété n'avaient été aussi régulières. Avec une facile tranquillité, qui lui venait sans doute de son origine espagnole, elle mêlait le sacré au profane et allait à la messe, presque au sortir du bal. Elle soupait très volontiers le samedi, à deux heures du matin, après avoir fait maigre à dîner le vendredi. Sa foi intolérante qui, dans l'ordre moral, offrait comme un ressouvenir affaibli des violences de l'inquisition, était complaisante, dans l'ordre matériel. Une femme, qui ne remplissait pas ses devoirs religieux, lui inspirait de l'horreur, et elle recevait dans son salon des mondaines d'une notoire légèreté. Son mari en plaisantait avec Talvanne, mais il ne se hasardait pas à en rire devant elle.

Il l'adorait, comme aux premiers jours, avec une passion d'homme déjà vieilli, qui a trouvé dans l'amour l'épanouissement d'une nouvelle jeunesse. Peut-être, singulier état d'âme, l'aimait-il un peu plus à cause même de ce fanatisme, qui donnait à sa possession comme une violence de lutte. Il la sentait toujours en révolte contre lui, et, quand il l'appro-

chait, elle éprouvait comme un frémissement haineux. Elle n'avait rien fait cependant pour s'éloigner de lui, observant sur ce point la règle de sa religion. Mais elle le subissait, et c'était tout. Lui, bon jusqu'à la faiblesse, acceptait toutes les fantaisies de la jeune femme, la comblait de générosités et faisait couler un fleuve d'or dans ses mains indifférentes. Sa fille était pour lui, sur la terre, la divinité qu'il se refusait à admettre dans le ciel. Il passait des heures entières à causer avec elle, lui expliquait les moindres choses, de cette belle voix profonde qui passionnait ses auditeurs et qu'il s'efforçait d'adoucir afin de se mieux mettre à la portée de l'enfant. Il jouait, ce savant, avec la petite Adrienne, et il oubliait tout : malades, visites, devoirs professionnels, pour obéir au commandement de deux yeux bleus adorés.

Car l'enfant, qui ressemblait étonnamment à sa mère, avait cependant les cheveux blonds et les yeux bleus. C'était Conchita, moins le ton d'ébène des bandeaux naturellement ondulés, moins le noir velouté du regard. Et, élevée comme une princesse, sous la haute surveillance de la fidèle Rosalie, l'héritière de Rameau ne connaissait que la joie et le rire. Elle n'avait jamais pleuré et, quand elle souffrait, son père découvrait quelque secret médical, pour calmer sa douleur. Elle avait pour compagnon habituel de jeu, soit dans les allées du jardin, soit aux Champs-Élysées, un petit garçon de douze ans, qu'elle appe-

lait Rob et qui était le petit-fils du docteur Servant.

Des revers de fortune avaient atteint la famille du brave médecin de Lagny, et son fils, chef d'escadron d'artillerie, était mort au Mexique, laissant sa femme et son unique enfant dans une situation précaire. Mais Rameau était là et, se souvenant de ce qu'il devait à son vieil ami, il avait fait créer, pour la veuve, une fonction d'inspectrice de la Société maternelle de secours à l'enfance, et, par une supercherie dont l'administrateur s'était rendu le complice, il avait obtenu qu'on doublât les appointements de la place. C'était lui, secrètement, qui payait la différence. Il s'était en outre chargé de l'éducation du petit Robert. « Il sera mon successeur », disait-il à Mme Servant, et, au fond de sa pensée, en voyant Rob se faire l'esclave patient de la petite Adrienne, d'autres projets d'avenir se formaient, souriants et doux.

Talvanne, arrivé à la cinquantaine, l'air très vieux, avec sa figure rasée, encadrée de cheveux blancs qu'il portait longs, avait vu sa situation grandir avec les années. Comme médecin légiste, maintenant, il était sans rival. Consulté, chaque fois qu'un grand criminel tombait sous la main de la justice, il cédait, dans l'honnêteté de son âme tendre, à la manie d'excuser volontiers les assassins, en les considérant comme irresponsables. Mais, dans les cas difficiles, sa haute compétence professionnelle s'affirmait par des observations ingénieuses et des conclusions

d'une remarquable netteté. Très bon, il profitait de la vogue européenne de sa maison de santé, pour faire de secrètes et innombrables charités. Il avait presque autant de pensionnaires gratuits que de pensionnaires payants. Et il s'intéressait bien plus aux pauvres qu'aux riches.

Cet homme parfait avait pourtant une haine. Il ne pouvait souffrir les journalistes. Quand, par hasard un reporter, avide de renseignements, se présentait à son cabinet, pour lui faire subir un interwiew, à propos de tel criminel célèbre qu'il avait examiné, ou au sujet de tel pensionnaire en vue dont il s'était chargé, l'aliéniste se hérissait, comme un dogue de combat, et mettait à la porte l'indiscret, non sans s'être répandu en paroles amères sur l'appétit de scandale et sur l'audacieuse mauvaise foi de tous ceux qui noircissent du papier. Quand il parlait des journaux, c'était avec une horreur indignée, et il résumait généralement son opinion sur eux en disant : « Ce sont des agences d'empoisonnement public. » Au demeurant, il n'eût pas levé le petit doig, pour restreindre la liberté d'écrire et, quand un journaliste donnait, trop clairement, des preuves de folie ou d'imbécillité, il le soignait avec autant de dévouement que si ce malheureux n'eût jamais tenu une plume. Il était aussi heureux qu'un homme peut l'être. Il aimait la science, possédait la liberté et, sans s'être marié, avait une petite héritière qu'il

soignait, caressait, comme si elle fût née de lui.

L'existence de cette famille, car on peut ranger au nombre des parents un ami tel que Talvanne, s'écoulait ainsi paisible douce et brillante, quand la guerre éclata comme un coup de tonnerre. En un instant, le décor changea. La ville éclatante, luxueuse et enivrée devint un vaste camp. Les fêtes cessèrent, on n'entendit plus que le bruit des armes. Une agitation fébrile, avant la bataille, une stupeur indignée, après la défaite, s'empara de cette population, habituée à l'idolâtrie universelle, et qui n'admettait pas qu'on sût lui résister. L'orgueil blessé se tourna en furie. Ne pouvant repousser l'invasion, les Parisiens renversèrent l'Empire. A défaut d'une victoire, ils eurent une révolution. Certains s'en félicitèrent. Un flot descendit de Belleville et de Montmartre, roula boueux par les rues, brisant les aigles des enseignes, mutilant les façades des monuments, et mettant en déroute un gouvernement affolé, qui n'attendait qu'une légère secousse pour s'effondrer. Puis, tout retomba dans le silence morne des lendemains d'orgie. La ville, si habilement disposée pour les fêtes, se prépara pour un siège. Les arbres du Bois de Boulogne, à l'ombre desquels, la semaine précédente, roulaient les équipages des élégantes, s'abattirent sur les routes soigneusement sablées. Une virile tristesse remplaça soudain la gaîté insouciante, et il apparut clairement que Paris, après avoir scandalisé

le monde par sa folie, allait l'étonner par son héroïsme.

Rameau n'avait pas songé un instant à partir. Son cœur de patriote avait été cruellement atteint par les désastres foudroyants du début de la guerre. Dès le premier jour, il prévit l'investissement de la capitale et prit ses mesures en conséquence. Il fit d'amples provisions de vivres et engagea Talvanne à rendre aux familles un grand nombre de ses pensionnaires. Dans la maison de santé, les deux amis organisèrent une ambulance, où deux cents blessés purent être recueillis. Rameau, désigné à l'attention du gouvernement de la Défense par sa grande illustration, avait été mis à la tête du service des secours. Il avait accepté cette tâche très lourde avec une ardeur généreuse.

Cet homme, doué d'une si merveilleuse puissance de travail et qui ne savait rien faire à demi, donna ses jours et ses nuits à l'œuvre de salut qui lui était confiée. Par le vent, par la neige, vêtu de son costume civil, car il avait horreur de l'uniforme et des galons, l'insigne à croix rouge de la Société de Genève seulement au bras, il allait des hôpitaux aux avant-postes, du Palais de l'Industrie, centre de son service, à l'ambulance de Talvanne : l'œil et la main à tout, réglant les détails de l'administration méticuleusement, s'arrêtant au bord d'un lit pour visiter un pansement, surveillant ses infirmiers, et, au

besoin, retroussant les poignets de sa chemise pour faire, lui-même, une opération difficile.

On le voyait le matin, dans la journée, le soir, au milieu de la nuit, à l'improviste, tenant tout son monde en haleine, avec une activité si prodigieuse qu'on se demandait comment ses forces suffisaient à sa besogne. Il ne s'était jamais mieux porté et aucune trace de fatigue n'apparaissait sur son visage aux traits énergiques. Seulement il s'était adouci. Ses élèves ne le reconnaissaient plus. Jamais un éclat de voix, jamais une brusquerie de geste, plus de ces boutades terribles, qui faisaient trembler tout le personnel de l'hôpital. Son large front n'était plus coupé par le pli légendaire. On eût dit que les malheurs de la patrie avaient rendu le grand homme plus doux et que voyant, autour de lui, tout le monde souffrir, il s'appliquait à se montrer meilleur. On ne l'entendit pas jurer une fois et il ne secoua jamais rudement le pauvre petit troupier, avant de lui extraire une balle ou de lui couper une jambe. Les chirurgiens et les médecins, qu'il avait sous ses ordres, disaient :

— Ce n'est plus notre Rameau, on nous l'a changé !

Et pourtant, c'était bien lui toujours, avec son admirable habileté de main et son ingénieuse recherche des moyens curatifs. La nourriture d'hôpital lui enlevait beaucoup de blessés et il se préoccupait gravement de cet état pernicieux, qu'il com-

battait vainement avec les saturations phéniquées sans cesse renouvelées. Il parlait à Talvanne de la nécessité de découvrir un désinfectant nouveau d'une puissance irrésistible. Il y pensait continuellement. Et la nuit, dans son laboratoire de la rue Saint-Dominique, des lueurs, rougissant les vitres, annonçaient aux voisins, à travers l'obscurité profonde, que le savant, penché sur son fourneau, suivait attentivement la composition de quelque mystérieux mélange, qui devait assurer la guérison des blessés.

Un matin, vers trois heures, une détonation effrayante mit en émoi tous les habitants de l'hôtel. Conchita, réveillée en sursaut, accourut avec Rosalie dans le cabinet du savant ; là, au milieu d'une vapeur âcre, elle trouva Rameau, les mains déchirées par des éclats de verre, une plaie saignante au front, épongeant sur les dalles un liquide fumant. Il paraissait radieux et, à la lueur de sa lampe de travail, découvrant le visage bouleversé de sa femme et de la servante :

— Ce n'est rien ! Rassurez-vous, cria-t-il gaiement. La dose était un peu trop forte et la cornue a éclaté.

— Mais vous êtes blessé, interrompit Conchita, en lui essuyant le front.

— Une égratignure... Peu importe ! J'ai trouvé ce que je cherchais... Et par raccroc, en tâtonnant... C'était bien simple... et je n'y avais pas songé. On

fera honneur de la découverte à la science... Et pourtant elle s'est faite toute seule, comme bien souvent! Ah! ah! si les inventeurs étaient sincères, ils avoueraient qu'ils sont, la plupart du temps, pour bien peu dans leurs découvertes ! Le hasard est le Dieu des savants !

— Ah! mon ami, dit Conchita, vous pouviez avoir les yeux crevés... Voyez comme vous êtes imprudent!

— Eh ! ma chère, mes yeux, après tout, c'eût été peu de chose à mettre en balance avec la préservation de milliers d'existence... Mais il fait humide et vous allez vous refroidir... Je n'ai plus rien à faire ici... Allons nous coucher...

Le lendemain, il appela à son cabinet un des grands pharmaciens de Paris et, moyennant la fourniture, à prix très réduit, de la composition trouvée la nuit même, il offrit de lui donner le secret du mélange. Le marché fut vite conclu entre le savant, qui traitait au nom de l'humanité, et le commerçant, qui entrevoyait une source de fortune. L'emploi du désinfectant produisit les effets prévus et la mortalité diminua de moitié, dès la semaine suivante.

L'activité admirable de Rameau se manifestait ainsi, ayant les buts les plus divers. Après s'être consacré, avec passion, à une recherche d'utilité générale, il s'attachait à une cure spéciale. On avait amené chez Talvanne, à l'ambulance de Vincennes, un

éclaireur à cheval qui, dans une reconnaissance, avait eu le genou brisé par une balle. Le projectile était entré par le jarret, avait pénétré dans la boîte osseuse et broyé la rotule. Suivant l'opinion des chirurgiens, il fallait amputer le blessé. Mais il était si jeune et si résigné que le savant se sentit pris de pitié. Il voulut essayer de sauver le membre menacé. Ce fut un miracle de soins et d'adresse. Mais il y arriva. Non seulement l'éclaireur garda sa jambe, mais il marcha. Rameau était très fier de ce résultat et très touché de la reconnaissance du petit soldat.

— Voyez-vous, docteur, lui dit un jour le convalescent, pour moi, vous êtes comme le bon Dieu !

Le grand homme se mit à rire :

— Oui, mon brave... oui...

Il fit quelques pas et, se tournant du côté de Talvanne :

— S'il n'y avait que le bon Dieu pour raccommoder les jambes, les marchands de béquilles seraient trop riches !

— C'est Rameau qui refait les jambes, dit gravement Talvanne, mais c'est le bon Dieu qui a fait Rameau.

Le savant regarda son ami, et gaîment :

— En es-tu bien sûr ?

— Dame ! A moins que ce ne soit le diable ! Et, pour une fois, tu as raison : oui, c'est plutôt le diable !

— Tais-toi, voilà ma femme.

En effet Conchita s'était piquée d'honneur et avait secoué son indolence. Sa charité se répandait en soins quotidiens et fatigants. Elle passait plusieurs heures, chaque jour, dans les salles de l'ambulance, surveillant le service, apportant des douceurs aux blessés, consolant les mourants, priant au chevet des morts. Sa piété avait cessé d'être une vertu de luxe. Et Rameau, avec un attendrissement secret, suivait la jeune femme dans l'exercice de sa mission consolatrice, heureux du rayon de soleil dont sa beauté éclairait ces lugubres jours.

Rameau, Talvanne et Conchita se retrouvaient, tous les soirs, à dîner rue Saint-Dominique. Les tristesses de ce lamentable temps avaient encore resserré les liens de leur amitié, et lorsqu'après une excursion dans la zone des forts, au milieu des avant-postes, le docteur rentrait harassé et transi, c'était une satisfaction profonde pour lui de trouver, dans la salle à manger claire et chaude, sa femme et sa fille qui l'attendaient avec Talvanne. S'éloigner des horreurs de la bataille, quitter les ambulances pleines du râle des mourants, du cri des blessés, sortir de la neige sourde et silencieuse, étendue sur la ville assiégée comme un large linceul, et, dans sa maison calme, à son foyer tranquille, jouir, pendant quelques heures, des êtres chers, n'était-ce pas une dernière épave du bonheur ?

La petite Adrienne, plus favorisée que tant d'autres enfants, dont les privations du siège minaient la santé, se développait vigoureuse. Et ses yeux bleus, sa chevelure blonde illuminaient, pour Rameau, l'avenir obscur et désolé. Il s'attardait au coin du feu, sa fille sur les genoux, écoutant son babil enfantin, la caressant de ses puissantes mains, sur lesquelles tant de sang coulait chaque jour. Et on eût dit que cette effroyable rosée fortifiait la jeune plante.

Au travers de ses préoccupations si nombreuses, Rameau en avait une très vive : qu'avait pu devenir Munzel? Il en parlait souvent, sans remarquer le silence contraint de Conchita et de Talvanne. Il s'étendait en suppositions alarmées. Frantz, comme tous les Allemands, avait fait son service militaire, et, avant la guerre, il était officier dans la landwehr. Qu'était-il advenu de lui? Dans quel pays la nouvelle de l'entrée en campagne l'avait-elle trouvé? Qu'avait-il pu faire? Avait-il été appelé? Était-il resté en Allemagne? Les nécessités de la campagne l'avaient-elles amené en France?

Talvanne accueillait ces conjectures d'un air refrogné. Un jour, cependant, il dit :

— Va, ne te tourmente pas. Munzel est trop malin pour ne s'être pas mis à l'abri. Il est dans quelque poste commode et sain et il se sert de la guerre pour faire des études de tableaux militaires. C'est un

gaillard pratique, qui s'entendra à utiliser le massacre et à monnayer l'incendie... Tu es bien bon de tant penser à lui... Je suis sûr, moi, qu'il ne pense pas à nous !

Cette fois Conchita, qui ne soufflait jamais mot lorsque, devant elle, l'aliéniste attaquait Frantz, se leva très pâle et, la voix entrecoupée par l'émotion :

— Ce que vous dites là est indigne ! s'écria-t-elle. Je ne comprends pas comment mon mari vous écoute tranquillement... Moi, je serai moins patiente, je ne le supporterai pas un instant de plus !

Et emportant sa fille dans ses bras, comme si elle voulait que l'enfant ne pût entendre le mal que Talvanne disait de Munzel, elle passa devant les deux amis stupéfaits et sortit.

L'aliéniste baissa la tête, devant le regard interrogateur de Rameau, et, regrettant sans doute de s'être laissé aller à une vivacité de paroles, qui avait eu un si fâcheux effet, il détourna la conversation, puis, au bout d'un quart d'heure, prit congé et rentra chez lui.

VI

Depuis trois mois Paris était bloqué, réduit à la ration, sans bois pour se chauffer, et, privation plus grande que toutes les autres, sevré de nouvelles de la province. Ce qui se passait autour du camp retranché des Prussiens était un problème que tous les assiégés s'efforçaient de résoudre, sans pouvoir y parvenir. Les suppositions allaient leur train, éclairées, de temps en temps, par la prise de quelque journal allemand dans la capote d'un mort. C'étaient alors la révélation de désastres, l'annonce de la retraite des armées de secours attendues, au travers des neiges, par les routes encombrées de fuyards. Et des comptes de prisonniers faits par dix mille pour un combat, par trente mille pour une bataille, les soldats allemands se lassant de ramasser ces troupeaux de soldats débandés et les laissant s'échapper, sûrs de les reprendre le lendemain.

Puis, au milieu de ces sombres tableaux, tracés

par la main de l'ennemi même, une soudaine lueur de joie jaillissait d'un court entrefilet parlant d'une pointe en avant, tentée par un chef de corps audacieux, et permettant, sous la froideur voulue du récit, de deviner un échec subi par le vainqueur. Ces jours-là, on se reprenait à espérer. Quoi ? On n'en savait rien. Obstination, dans la lutte, d'un naufragé, que roule l'Océan sur ses vagues noires, et qui, des yeux, cherche à l'horizon, quand même, une plage impossible à atteindre.

Et, à mesure que la situation devenait plus grave, la résistance du peuple de Paris devenait plus résolue et plus stoïque. Dans les greniers glacés, la misère régnait en souveraine et fauchait les enfants et les femmes. Le deuil s'étendait tous les jours plus lugubre, la souffrance se faisait plus aiguë, on se plaignait, on pleurait, mais on ne faiblissait pas. Le long des rues pleines de neige boueuse, des files de ménagères s'allongeaient, à la porte des bouchers et des boulangers, attendant patiemment l'heure de recevoir la ration de pain noir et de viande de cheval. Dans les quartiers de la rive gauche, les obus tombaient, avec une sauvage régularité. On ramassait un mort, on relevait un blessé, une flaque de sang rougissait le pavé, le gamin, qui passait, reprenait sa chanson, un instant interrompue, et l'assiégeant en était pour ses efforts de massacre. Cette ville, habituée à la joie, s'était accoutumée prompte-

ment à la douleur. Et maintenant elle dormait, bercée par les éclats sourds du canon, tonnant toutes les nuits, comme autrefois par les gais refrains des théâtres, des concerts et des bals.

Ce qui pesait le plus aux assiégés, c'était l'inaction. L'attente impassible, sous la mitraille que les batteries allemandes leur versaient, était plus difficile, pour eux, que l'élan enflammé d'une sortie tumultueuse. Mais les combats étaient rares. Le gouvernement semblait réserver les forces enfermées dans Paris, pour une occasion suprême, vaguement attendue et qui ne se présentait pas. Cependant l'impatience de la population tournait en irritation vive. De sourdes rumeurs passaient dans les faubourgs. Un soulèvement avait eu lieu le 31 octobre, et il paraissait évident que si on ne lançait pas les Parisiens contre les Allemands, dans la fièvre qui les possédait, ils allaient se battre les uns contre les autres.

C'était vers la fin de novembre, le froid avait encore augmenté et l'hiver semblait s'allier avec l'ennemi. Dans les tranchées, les soldats mouraient gelés. Un sombre désespoir s'emparait des esprits. Il devenait nécessaire de réchauffer par la bataille ces malheureux qu'engourdissait l'inertie et qu'affaiblissait la famine. Un mouvement inusité dans les services de la guerre, une trépidation sourde dans les rouages de la défense, annoncèrent que des évé-

nements se préparaient. Depuis trois jours, le bruit courait dans la ville qu'une marche en avant des corps de la Loire s'effectuait, et que l'armée de secours réclamait, pour attaquer plus à fond, une sortie de la garnison de Paris.

Le 30 novembre, des ponts furent jetés sur la Marne et, brusquement, les forts prirent feu couvrant d'obus les lignes allemandes. En même temps, une poussée ardente se faisait vers Villiers et Champigny, mettant aux prises soixante mille Français avec le gros des forces saxonnes et wurtembergeoises, massées sur les hauteurs. Le choc avait été rude et, tout de suite, l'ennemi avait reculé. Il faisait un temps magnifique et, au soleil d'hiver, le givre étincelait sur les coteaux. Dans l'air sec, les détonations de l'artillerie vibraient éclatantes, et la fumée des pièces montait blanche, comme un nuage léger. Le long des rues de Vincennes, les troupes passaient, marchant en avant d'un pas rapide. Les corps engagés s'éloignaient du point de départ de l'action et des renforts incessants montaient vers les collines où, dans un tumulte grandissant, se développait la bataille.

Rameau, arrivé, dès le début de l'affaire, à Saint-Maur, avait fait disposer ses services d'ambulance, et, avec une impatience qu'il avait peine à modérer, il piétinait dans la cour d'une suiferie, dont les murs et le toit avaient été crevés par les obus

du bombardement. Talvanne, assis sur un banc de pierre, fumait philosophiquement, laissant les jeunes aides-majors s'occuper des premiers blessés, qui arrivaient sur les cacolets. Des Allemands étaient amenés en grand nombre. La rapidité précipitée, avec laquelle leurs avant-postes avaient été obligés de se replier, avait fait tomber dans nos mains beaucoup de blessés. Ils restaient sombres, regardant au loin, comme s'ils s'attendaient à voir reparaître les lignes profondes de leurs troupes, ramenées en avant par l'énergique volonté des chefs.

Mais la fusillade s'éloignait de plus en plus, rapide, tenace, furieuse, et la journée paraissait définitivement tourner à l'avantage des Français. Des mobiles accouraient débandés, dans une sorte d'ivresse victorieuse, jetant avec volubilité des nouvelles de la bataille. Un régiment wurtembergeois venait d'être anéanti par le 113e de ligne. Tout ce qui n'avait pas été tué ou blessé était pris. Et, en effet, des files de prisonniers commençaient à passer. Au milieu des cris et du bruit assourdissant de l'artillerie, qui défilait au galop, gagnant le plateau, où le feu redoublait d'intensité, un général arriva, suivi de son état-major, très maigre, rouge sous ses cheveux blancs. En voyant tous les mobiles arrêtés au bord du chemin, très occupés à raconter leurs prouesses, ou à boire des petits verres à une

cantine en plein vent, il fit un geste de colère :

— Qu'est-ce que ces gens-là fichent ici? cria-t-il d'une voix enrouée... C'est encore cette racaille de mobiles?... Où sont vos régiments? Au feu, n'est-ce pas? Et vous avez décampé? Je vous ramènerai en ligne par les oreilles, moi, sacré tonnerre! Qu'on me mette un peloton de gendarmerie, en travers du pont, et tous ceux qui voudront aller en arrière, qu'on les sabre!

Dans un tourbillon de poussière, avec un grand bruit d'acier froissé, le général disparut au travers des arbres qui bordaient les champs. Rameau, ayant organisé les secours, restait près de la route, le cœur serré, attiré malgré lui par le tumulte de la bataille. Il aurait voulu courir seulement jusqu'au haut du raidillon de la montée. Il lui semblait que, de là, il pourrait voir et se rendre compte de ce qui se passait. Et il demeurait immobile : les salves stridentes du canon, qui tonnait à intervalles égaux, emplissaient ses oreilles et troublaient son esprit. Enfin il ne put y tenir et, prenant sa course, comme s'il avait peur d'être rappelé, il s'engagea sur le coteau. Il était dans un endroit creux et escarpé, où les décharges d'artillerie sonnaient sourdes, avec une vibration étouffée. Tout à coup, à un détour du chemin, une échappée sur le champ de bataille s'offrit à lui, et il s'arrêta pris par ce spectacle.

A ses pieds, un bataillon de gardes nationaux était

abrité derrière une butte, les hommes couchés, pour offrir moins de prises aux projectiles qui, à chaque instant, faisaient voler les mottes de terre du talus. Le commandant, un gros homme, était assis sur une souche d'arbre, battant ses bottes machinalement avec le fourreau de son sabre, et son cheval, la bride lâche, broutait l'herbe gelée, avec un air d'avidité. A deux cents mètres en avant, une batterie de six pièces tirait, avec une rapidité enragée, sur un point inconnu. On ne voyait pas arriver ses obus. Et c'était terrible, ces canons crachant du feu, sans s'arrêter, et éparpillant la mort dans le vide.

Les lignes de soutien s'allongeaient, le long de la Marne, massées en dehors de la zone dangereuse. Et là, où le combat se livrait, Rameau chercha vainement ces épisodes, que les peintres et les poètes se plaisent à retracer : mêlées de cavalerie, charges de deux troupes d'infanterie l'une contre l'autre, tumultes héroïques, massacres sublimes, offrant une vision inoubliable. Il n'aperçut rien qui ressemblât à ces compositions artistiques.

Dans une fumée épaisse, de petits points noirs ressemblant à des essaims de mouches, évoluaient au loin, avec activité. Il les distinguait, grimpant une route, qui déroulait, sur le versant de la colline, son ruban jaune. De temps en temps, ils montaient, puis ils redescendaient. Et le docteur ne se rendait pas un compte exact de ce qu'ils faisaient. C'était la

fameuse attaque de Champigny par les zouaves. Ces admirables soldats s'élançaient à l'assaut des murs crénelés et, sous une avalanche de mitraille, ils tourbillonnaient, balayés comme des feuilles emportées par le vent. Un quart d'heure après, reformés, ils repartaient et reprenaient leur ascension mortelle. C'était là ce qui causait ce va-et-vient dont Rameau ne comprenait pas la cause. Il voyait des flocons blancs aller en avant, puis en arrière, et la bataille se résumait, à ses yeux, dans la marche de deux fumées.

Et pourtant elle était terrible et sanglante, car les fourgons des artilleurs descendaient, sans relâche, vers la Marne, et, dans la vallée, s'éloignant du massacre, des groupes venaient lentement portant des blessés. Un bruit épouvantable, fait du roulement ininterrompu de la cannonade et du déchirement aigu des fusillades, montait de tous les points de cette plaine où, sans qu'il fût possible de discerner nettement ce qui se passait, cent cinquante mille hommes se ruaient les uns contre les autres.

Une main, se posant sur l'épaule de Rameau, l'arracha à sa contemplation et, pâle, les traits bouleversés, Talvanne se montra à lui.

— Je viens te chercher, dit précipitamment l'aliéniste...

— Comme tu es troublé!... Qu'est-ce qu'il y a donc? demanda Rameau, en fixant sur son ami des regards effrayés.

Talvanne, qui paraissait s'être tant pressé et avoir une si grande hâte de parler, s'arrêta brusquement, comme s'il découvrait tout à coup un abîme, et garda le silence.

— Mais tu sembles hors de toi!...Que se passe-t-il? reprit Rameau, s'échauffant à mesure que Talvanne se refroidissait.

L'aliéniste fit un effort et parvint à dire, d'un air embarrassé :

— Il faut que tu viennes... Les ambulances regorgent... On va être obligé d'embarquer les blessés sur des bateaux-mouches, pour les évacuer sur Paris...

— Ne pouvais-tu donner des ordres et me suppléer...

— Ta présence est nécessaire, interrompit Talvanne. Et il répéta presque rudement : Il faut que tu viennes !

— Ah ! dit Rameau, avec une sourde inquiétude.

Et, sans plus discuter, il se mit à descendre vers le village. Au bout d'une centaine de pas, il jeta un coup d'œil pénétrant sur son ami, et la voix changée :

— Il y a donc quelque chose? dit-il... Je vois que tu hésites à parler... et cela m'effraye... Tu veux me ménager et tu me tourmentes... Voyons! Qu'est-ce qu'il y a?

Talvanne hocha un instant la tête, et d'une voix

entrecoupée, comme par un grand essoufflement :

— Eh bien ? On nous a apporté beaucoup de blessés allemands... et parmi eux...

Le visage de Rameau se creusa, il devint blême, et saisissant le bras de son ami :

— Munzel ? s'écria-t-il.

Talvanne ne répondit pas, il baissa silencieusement la tête.

— Il est mort ?

— Non, il vit, mais il est grièvement atteint...

Rameau n'écoutait plus, il courait vers l'ambulance. En un instant il y arriva et, haletant, sans souci du décorum, se jetant au milieu des groupes, bousculant ses subordonnés stupéfaits, il s'élança dans la cour où, sur des matelas et de la paille, étaient rangés les blessés, pour lesquels il n'y avait point de place dans les pièces du rez-de-chaussée.

— Où l'a-t-on mis ? s'écria-t-il, comme si chacun de ceux qui l'entouraient devait connaître le sujet de sa préoccupation. Talvanne, qu'il avait distancé, entrait. Il prit son ami par le bras, et l'emmenant vers un petit bâtiment percé à jour, qui avait servi de loge au concierge de l'usine, il ouvrit une porte, à demi détachée de ses gonds, et murmura :

— C'est là !

Rameau fit un pas et s'arrêta près du seuil, bouleversé par l'horreur du spectacle qu'il avait devant les yeux. Dans un espace de quelques mètres

carrés, dix hommes étaient étendus, capotes arrachées, chemises tachées de rouge, poussant de lugubres plaintes, qui se confondaient dans un long et affreux gémissement. Le sang ruisselait à travers la paille sur le plancher et une lente coulée noirâtre, presque figée, descendait vers la cour. C'étaient des officiers qu'on avait mis là, à part, sous la garde d'un caporal prussien, blessé d'un coup de feu à la mâchoire et qui, assis sur un billot à fendre le bois, apporté là on ne sait comment, soutenait dans sa main sa joue étoilée d'une déchirure béante.

— Munzel ? lui cria Rameau d'un air de commandement.

Le caporal lâcha sa tête, se leva vivement, fit le salut militaire, et desserrant avec peine ses dents disloquées :

— Je ne le connais pas, dit-il en allemand. Est-ce le capitaine?

Un des blessés se souleva sur son coude et, sans parler, d'un geste, il désigna au docteur un angle de l'étroite pièce, dans lequel, recouvert d'une capote, un corps était étendu. Rameau, tremblant, se pencha, souleva le vêtement et reconnut son ami, la tête renversée en arrière, les yeux fermés, livide. Il jeta un coup d'œil autour de lui, aperçut Talvanne debout au pied du grabat, lui fit signe d'approcher, et s'adressant au caporal :

— Viens ici. Prends-le par-dessous les épaules.

Et, comme il ne voyait pas assez clair, et se sentait étouffer dans cette étroite pièce pleine de l'odeur âcre de la paille ensanglantée, d'un coup de poing il défonça la fenêtre, aspira une large bouffée d'air, et se mit à genoux près du blessé, pour l'examiner. Une large plaque brune, déjà sèche, entourait une déchirure de la chemise de Munzel, à la hauteur de la ceinture. Rameau fendit la toile, mit à nu la hanche droite et, avec un frémissement, découvrit au-dessous des côtes, à la hauteur de la fosse iliaque, un petit trou sanguinolent, produit par la terrible balle d'un chassepot. Aucune trace de sortie. Le lingot de plomb était resté dans la plaie.

— Aide-moi, dit-il à Talvanne avec fermeté, retrouvant toute son énergie dans l'exercice de sa profession. Et, étalant sa trousse sur le billot de bois, il prit une sonde, puis, d'une main prudente, il commença à explorer la blessure. Elle était profonde, et le visage de l'illustre opérateur devint sombre. Il changea d'instrument, et s'armant d'un très long stylet, il l'engagea hardiment dans le trou affreux. Un frisson passa sur le corps du blessé, une lamentation douloureuse sortit de ses lèvres.

— Sens-tu le projectile? Veux-tu un tire-balle? dit Talvanne à Rameau, sans même regarder Munzel qui s'agitait sur sa misérable couche.

— Non. Je ne puis pénétrer plus loin. La plaie est perforante. Il sera impossible d'avoir le mor-

ceau de plomb, à moins de pratiquer une section abdominale, et l'opération, neuf fois sur dix, est mortelle...

— Y a-t-il des os brisés? demanda Talvanne.

— Non, fit brièvement Rameau.

— Quel trajet a fait la balle?

— Elle a contourné le foie, et s'est logée dans l'intestin.

L'aliéniste hocha la tête sans faire de nouvelles questions. Il comprit la gravité de la blessure et jugea Munzel perdu. Le docteur, à genoux près de son ami, l'observait avec angoisse. Les yeux toujours fermés et comme tuméfiés, il respirait péniblement. Au contact du fer qui avait traversé son flanc, sa chair torturée avait tressailli et il avait crié; mais inconsciemment et par une révolte de la bête. Le cerveau était engourdi, un voile s'étendait sur la pensée.

— Il ne reprend pas connaissance, dit Talvanne. Il paraît étouffer. Il doit se produire un épanchement intérieur. Vois, la plaie est à peine humide.

— Saignons-le, dit Rameau. C'est la seule chance qu'il y ait de l'empêcher de mourir avant une heure... Si nous pouvons le prolonger jusqu'à demain... qui sait?

Et il regarda son ami avec la confiance d'un homme habitué à faire des miracles. Talvanne, docile comme un aide, déchira son mouchoir en bandes,

comprima le bras du blessé, et tendant une lancette à Rameau :

— Fais toi-même : qu'il bénéficie de ta chance...

Une gouttelette rougeâtre pointa sur l'épiderme de Munzel et lentement le sang se mit à couler. Il y en avait déjà tant par terre que les deux médecins ne se préoccupèrent pas de trouver un vase pour recueillir celui qu'ils tiraient et, du bras, la traînée se répandit sur le sol. Un soupir de soulagement passa entre les lèvres du blessé, ses paupières battirent, il ouvrit les yeux. D'abord vague, son regard erra sur les murs blancs du bâtiment, sur les grabats où gisaient ses compagnons de souffrance. Une ombre passa sur son front. Le souvenir lui revenait : il commençait à comprendre comment il se trouvait là, étendu sans force, et avec une douleur brûlante dans les entrailles. Une fraîcheur, qui le ranimait, tombait de la fenêtre, et, à ses oreilles bourdonnantes, les détonations furieuses de l'artillerie arrivaient, par bordées éclatantes. Il essaya de se redresser : deux bras complaisants le soutinrent. Il leva les yeux et, penché vers lui, comme autrefois, quand il était si malade, il reconnut le visage soucieux de Rameau. Il devint livide, ses traits se creusèrent, et il se mit à trembler :

— Frantz ! cria le docteur bouleversé par l'émotion, mon pauvre ami, mon cher enfant !...

A ce cri, jailli du cœur de celui par qui il avait

été si sincèrement aimé, le blessé poussa un soupir, deux larmes coulèrent de ses paupières brûlantes, ses yeux exprimèrent une horrible angoisse ; il joignit ses mains, comme pour une supplication, et murmura d'une voix faible :

— Rameau !... Le ciel n'aura donc pas voulu que je meure sans t'avoir revu !

— Va ! je te sauverai ! dit le grand homme, en posant sa main frémissante sur la tête de son ami. Oui ! tu vivras !

Munzel eut un pâle sourire et très bas .

— Maintenant que tu m'as embrassé, ce serait dommage !

Il s'évanouit de nouveau, et des teintes violettes s'étendirent sur ses joues. Rameau effrayé s'approcha de lui :

— Il respire, dit-il à Talvanne. Il faut maintenant le faire transporter chez toi. C'est là qu'il sera le mieux... Nous n'aurons pas un brancard disponible... Prenons ma voiture... Nous irons au pas...

Ils n'étaient plus seuls dans la petite salle. Un aide-major, suivi de deux infirmiers, passait la revue des blessés étendus le long des murailles. Des imprécations et des gémissements s'élevaient des coins obscurs, pendant que le froissement des outils expliquait la torture subie par ces malheureux. Un bras, fraîchement coupé, avait été jeté en travers de la porte, et, les yeux caves, la bouche rentrée, un

jeune officier wurtembergeois, qu'on apportait, regardait avec épouvante ce débris ensanglanté. Dans la cour, pêle-mêle, les Français et les Allemands s'entassaient, amenés sans relâche. Et emplissant des omnibus jaunes, sur les écriteaux desquels se lisaient : *Madeleine-Bastille*, des charretées de victimes, épaves du massacre, étaient emportées vers la Marne.

— Nous allons vous faire de la place, dit Rameau à l'aide-major, donnez-moi deux hommes pour enlever ce blessé...

— Deux hommes, cher maître? Et où voulez-vous que je les prenne? Nos brancardiers, eux-mêmes, font des pansements... Nous sommes complètement débordés... Mais est-ce que vous partez?

— Allons, Talvanne, dit le docteur, sans s'attarder à répondre, à nous deux alors!

Et l'un saisissant Munzel par les jambes, l'autre par-dessous les bras, ils sortirent. A cent pas, auprès d'un bouquet d'arbres, sous le couvert d'un drapeau des ambulances, la voiture de Rameau attendait. Les deux hommes étendirent sur les coussins le blessé toujours évanoui.

— Monte auprès du cocher, et vite à Vincennes! Installe-le, et ne le quitte pas... Moi, mon poste est ici... Il y a trop de besogne pour que je puisse m'éloigner.

Il regarda profondément Talvanne, et lui serrant la main avec force :

— Je compte sur toi... ordonne le nécessaire. Et, s'il arrive quelque chose... envoie-moi aussitôt prévenir... Je ne pourrai sans doute pas m'échapper avant ce soir... Mais le devoir avant tout.

— Sois tranquille, dit Talvanne, tout ce qui sera possible sera fait... Mais hâte-toi!

La voiture partit. Rameau secoua la tête et, le cœur gonflé d'amertume, il retourna à sa lugubre besogne. Le soir, lorsque l'obscurité eut séparé les deux armées aux prises, un peu d'ordre put être rétabli dans les services. Les troupes françaises campaient sur les positions enlevées aux Allemands et leurs feux couvraient les collines, la veille encore occupées par les assiégeants. Un vent glacé faisait frissonner les grands peupliers des rives de la Marne et, sur le sol durci des routes, les fourgons, apportant des munitions, roulaient sonores. Un grand mouvement de troupes s'effectuait et tout permettait d'espérer que la sortie, si bien commencée, serait poussée à fond le lendemain.

Quittant ses ambulances presque complètement évacuées, Rameau se dirigea vers Vincennes, à pied, au milieu des patrouilles, des convois, des encombrements de l'intendance. Au pont, il lui fallut se faire reconnaître : on ne laissait personne retourner en arrière. Un régiment de ces mobiles, que les vieux généraux traitaient avec tant de dédain, et qui avaient vaillamment payé de leurs personnes, cam-

pait de chaque côté du remblai de la route. Sur l'autre bord de la rivière, des marins, venus des forts, achevaient de mettre en batterie deux grosses pièces destinées à battre les hauteurs. Des ingénieurs, montés sur un radeau, suivaient avec attention les effets d'une crue assez rapide, qui entraînait les eaux avec une violence redoutable pour les ponts de bateaux jetés auprès de Nogent.

Le froid faisait trembler Rameau, surexcité et fiévreux. Il hâtait le pas dans la direction de la maison de santé de Talvanne. Il atteignit Joinville et, dans les arbres du parc, aperçut les lumières de la demeure de son ami. Les grilles d'entrée étaient ouvertes et sa voiture dételée stationnait au milieu de la cour. Il gravit le perron et, traversant le vestibule, il entra, sans frapper, dans le cabinet de l'aliéniste. A sa vue, une femme, assise dans l'ombre, se leva vivement et Rameau reconnut Conchita. Elle resta devant lui, debout, sans une parole, si troublée que lui, ne pensant qu'à Munzel, s'écria :

— Est-ce que j'arrive trop tard?

— Non, dit-elle, d'une voix sombre. J'étais à l'ambulance, quand on l'a apporté. Il était évanoui, il vient à l'instant de reprendre connaissance.

Au même moment Talvanne paraissait.

— Ah! c'est toi, enfin! Il t'a déjà demandé deux fois...

Talvanne et Conchita échangèrent un regard. La

jeune femme sourit amèrement, puis d'un ton un peu bas :

— C'est vous qu'il veut voir... Pas d'autre que vous !...

— Où est-il?

Les deux médecins sortirent, laissant Conchita seule. Si Rameau avait regardé la jeune femme, il eût été effrayé de l'altération de son visage. Mais il ne s'occupait que de son blessé. Au bout d'un couloir, l'aliéniste ouvrit une porte et, faisant passer le docteur devant lui :

— C'est là !

— Ah ! tu l'as mis dans ta chambre, s'écria Rameau attendri. Bon Talvanne !

Il serra si affectueusement la main de son ami, que celui-ci eut peine à retenir ses larmes. Sous les rideaux du lit, relevés pour laisser circuler l'air plus librement, Munzel était étendu. Une lampe éclairait son visage couleur de cire. Ses yeux étaient ouverts. Sa bouche se pinça dans un sourire contraint et il remua faiblement sa tête sur l'oreiller.

— Ne bouge pas, s'écria Rameau, en prenant le poignet du blessé qu'il trouva froid. Les pulsations de l'artère étaient lentes et filaient sous le doigt. Il releva le drap, ouvrit la chemise, examina la blessure et la trouva tuméfiée. De l'aine à la hanche une enflure commençait, dure et douloureuse. Le docteur remit l'appareil et s'assit au pied du lit avec

un air tranquille. Munzel ne le perdait pas de vue, cherchant une certitude de salut, ou une sentence de mort, dans la physionomie de celui qu'il savait infaillible.

— Ça va bien, dit Rameau, mais tu souffres : il faut que je tâche de diminuer tes douleurs...

Il se leva et, s'approchant de Talvanne, qui était resté debout près de la cheminée, à voix basse, avec un calme effrayant, il dit :

— Il est perdu... La lésion de l'intestin a engendré la péritonite... il sera emporté avant douze heures... Je vais l'endormir avec de la morphine...

Et comme l'aliéniste baissait la tête :

— Commande à tes impressions. Il nous observe... Épargnons-lui au moins les angoisses morales... Fais-moi apporter tout ce dont j'ai besoin.

Talvanne sortit, donna des ordres à un de ses internes et alla, dans son cabinet, retrouver Conchita.

— Eh bien ? demanda-t-elle, en se levant brusquement et en regardant l'ami de son mari avec des yeux brûlants, je vous en supplie, ne me cachez rien.

— Eh bien ! Rameau pense qu'il n'y a aucun espoir.

Conchita frappa ses mains l'une contre l'autre, épouvantée. Elle et Talvanne restèrent immobiles, sans dire un mot, au milieu de la pièce, écrasés, comme si tout l'avenir venait, en un instant, de s'écrouler sur eux. La jeune femme retrouva la pre-

mière sa présence d'esprit et, d'une voix déchirante, sans souci d'être entendue, oubliant tout ce qui n'était pas sa douleur :

— Oh! mais je veux le voir!... Je ne veux pas qu'il meure sans que je lui aie parlé...

— Votre mari est auprès de lui...

— Qu'importe!... Je veux le voir!...

— Vous perdez la raison!...

Il la regarda fixement :

— D'ailleurs, vous savez bien que lui-même n'a pas permis, tout à l'heure, que je vous laisse entrer...

— Il ne savait pas qu'il allait mourir!...

— Il ne le sait pas encore, il ne le saura pas... Rameau veut qu'il passe de la vie à la mort, sans une souffrance physique, sans une angoisse morale... Il s'endormira en croyant se réveiller.

— Et alors, le salut de son âme? s'écria, avec violence, la jeune femme. Pas une consolation, pas une parole d'espérance... pas un prêtre? C'est mon mari qui a combiné cette fin, n'est-ce pas?... Eh! qu'il soit athée pour son compte, mais qu'il ne le soit pas pour le compte des autres!... C'est monstrueux ce qu'il va faire là! Mais il n'a pas le droit de damner ce malheureux! Je ne veux pas qu'il le fasse!... Non! non! cela ne sera pas!

— Allez donc le lui dire à lui-même, fit Talvanne gravement.

Elle fit un geste d'impitoyable résolution et dit :

— J'y vais.

— Prenez garde!

— Croyez-vous que rien puisse m'arrêter!

Déjà elle courait dans le couloir. Il la suivit, épouvanté de la lutte qu'il prévoyait. Un petit salon précédait la chambre, dans laquelle le blessé agonisait. Elle s'y arrêta haletante et, debout, devant la porte, attendit. Dans la pièce voisine, on entendait le pas de Rameau et le tintement des fioles remuées. Un frémissement d'impatience agita la jeune femme :

— Que lui donne-t-il? murmura-t-elle. Il est en train d'engourdir sa raison, d'endormir sa conscience... Il faut que je lui parle... Il le faut!...

Elle avançait la main, lorsque la porte s'ouvrit et Rameau parut. A sa place, au chevet du blessé, Talvanne se glissa, laissant la femme et le mari en présence.

— Eh bien? interrogea-t-elle.

Rameau, les larmes aux yeux, hocha tristement la tête, et avec une solennité funèbre :

— Il va dormir.

— Dormir, fit Conchita. C'est-à-dire mourir?

— Oui, puisque la science humaine est impuissante à le sauver.

— Et voilà cette science, dont vous êtes si orgueilleux! s'écria la jeune femme avec âpreté. Elle ne vous donne même pas les moyens de sauver un être cher! Et c'est à une telle incapacité, une telle

infirmité, que vous avez élevé un autel, sur les ruines de toutes les croyances ! Ah ! ah ! mourir !... Tout le monde peut laisser mourir !... Dieu seul peut faire vivre !

Rameau, le front assombri, écoutait sans répondre.

Conchita reprit :

— Avez-vous dit à votre ami qu'il fallait demander à Dieu de le sauver ? Lui avez-vous dit que sa vie était en danger et qu'il était temps d'assurer le salut de son âme ? Lui avez-vous offert de conduire un prêtre à son chevet ? Il est chrétien, il est croyant... Avez-vous pensé à tout cela ?

— Oui, répondit Rameau d'une voix lente et ferme.

— Alors qu'allez-vous faire ?

— Je vais le laisser s'éteindre paisiblement.

— C'est ce que Talvanne m'avait dit. Mais avez-vous le droit d'agir ainsi ?

— Je le prends.

— Vous allez le damner !

— Si Munzel paraît devant un juge suprême, il n'aura pas à redouter sa colère. Il a vécu honnête homme, il peut partir tranquille.

A ces mots Conchita se dressa terrible et, l'horreur du criminel souvenir dans les yeux :

— Qu'en savez-vous ?

Il la regarda avec étonnement. Mais elle, sans s'arrêter :

— Vous avouait-il tout ? Avez-vous été mis au

courant des circonstances dernières de sa vie ? Vous affirmez bien hardiment, comme toujours.

Il fronça le sourcil et, avec un commencement de trouble :

— A-t-il eu cette confiance de vous dire, à vous, ce qu'il m'aurait caché à moi?

— Il ne s'agit point de ce qu'il a pu révéler, ou cacher, à nous ou à d'autres, répondit-elle résolument, mais de ce qu'il pourrait vouloir confesser à ses derniers moments. Ah ! je sais bien que, pour vous, libre-penseur, ces pratiques sont risibles. Mais, pour nous autres catholiques, elles sont capitales et décisives. Repoussez les secours de la religion pour vous-même, si vous avez cet égarement, à l'heure suprême ; mais, de votre autorité, ne privez pas un de vos semblables de ce qui lui adoucira la fin de la vie, lui facilitera le passage de la mort et lui assurera l'entrée dans la béatitude éternelle. Vous n'êtes pas le maître de la conscience d'un autre, vous ne pouvez substituer votre volonté à la sienne, et, en vous livrant à une telle tyrannie morale, vous commettez un crime, entendez-vous, un crime monstrueux !

— Soit ! J'en accepte la responsabilité. Si votre Dieu existe, qu'il me punisse et qu'il absolve mon ami.

— Vos blasphèmes sont effroyables, s'écria Conchita avec terreur, quand, si près de vous, est la mort !

— La mort, dit Rameau avec une tristesse pro-

fonde. Oui, voilà ce qui épouvante les cœurs, même les mieux trempés. Et cependant n'est-ce pas la fin de toutes les misères? Ah! pauvre être si cher, qui te débats et qui brûles dans les douleurs de l'agonie, on veut que je double ta cruelle torture physique d'une horrible angoisse morale. Alors que tu aspires à la cessation de ta souffrance, on me demande de la faire durer jusqu'à ton dernier soupir. Mais sois tranquille! Je n'y consentirai pas. Tu vas dormir, ami, et ce sera pour toi comme le commencement du repos. J'aurai pitié de ton agonie et, au lieu de la prolonger, je la ferai finir dans l'extase. Je ne sais pas ce que l'au-delà de notre vie te réserve, mais je t'aurai au moins procuré toutes les douceurs de l'heure présente. Je ne veux pas lire la terreur de l'inconnu dans tes yeux. Tu vas dormir, et quand tu te réveilleras, si tu te réveilles, alors tu comprendras combien je t'ai aimé!

En ce moment Rameau parut transfiguré aux yeux de Conchita. La ferveur de son amitié resplendissait sublime sur son visage. Il eut, dans le regard, le rayonnement d'une foi presque divine. Pour celui qui allait mourir, il était prêt à endurer tous les supplices. Sa tendresse lui donnait une force morale que nulle puissance n'aurait pu vaincre. Il avait la certitude qu'il agissait pour le bien. Armé d'une telle conviction, un tel homme devait tout dominer.

Il fit un pas vers la chambre du blessé, Conchita

se jeta devant lui. S'il était résolu, elle était exaltée et leurs deux convictions allaient se heurter jusqu'au dernier instant. Elle comprit qu'il lui échappait et que sa cause était perdue. Un feu sombre s'alluma dans ses yeux, et menaçante, saisissant le bras de son mari :

— Écoutez-moi bien, fit-elle. Ce qui se passe entre vous et moi, est plus grave que vous ne pouvez le supposer. Il ne s'agit point d'un caprice de femme entraînée par une foi exagérée. Il ne faut pas, vous m'entendez bien, il ne faut pas que celui qui va mourir rende son âme à Dieu sans avoir été absous de ses fautes. Il a à se repentir...

— De quoi est-il coupable ? Le savez-vous?

— Oui, je le sais !

— Et comment?

— Peu vous importe ! Je le sais !

— Alors confiez-le-moi.

Elle le regarda terrifiée :

— A vous ?

— Oui. Je pèserai, dans ma conscience, si la faute mérite le châtiment terrible de l'agonie que vous réclamez pour ce malheureux. Et, si cela est, je vous jure que vous aurez satisfaction. Allons, parlez maintenant.

Les lèvres de Conchita tremblèrent. Prise entre le soin de sa sécurité et le souci du salut de Munzel, elle fut sur le point de tout dire à son mari. Une pa-

leur mortelle décolora ses joues, ses yeux vacillèrent, comme si elle allait s'évanouir. La notion du réel lui échappa. Emportée dans une hallucination, elle ne vit plus autour d'elle qu'une obscurité funèbre, illuminée, d'instants en instants, par des langues de feu, et il lui parut que c'était l'enfer. Des clameurs effrayantes, alternant avec le *Dies iræ,* assourdirent ses oreilles. Puis, elle entendit distinctement des voix de démons qui lui criaient : « Ne parle pas ! Tu vas te perdre ! » Et des chœurs célestes qui répondaient au loin à ces clameurs sataniques et chantaient : « Dévoue-toi pour lui ! Expie, pour qu'il n'ait pas à expier ! » Affolée par cette vision, transportée par son exaltation, elle murmura :

— Eh bien ! puisque vous le voulez...

Mais le sentiment de la conservation lui revint. l'horreur de l'aveu l'arrêta. Elle rouvrit les yeux, se vit seule avec son mari qui la regardait fixement, frémit et, se reprenant :

— Êtes-vous prêtre, pour entendre une confession ?...

Rameau eut un mélancolique sourire :

— Je n'ai rien à entendre, parce que vous n'avez rien à me révéler, pauvre folle. N'essayez pas plus longtemps de m'abuser, et cessez de vous tourmenter, comme vous le faites. Votre foi vous entraîne à des agitations excessives et vous êtes énervée par la tristesse qui pèse sur nous tous. Je le comprends,

et je vous excuse autant que je vous plains. Calmez-vous, remettez-vous, et laissez-moi à mon douloureux devoir.

Conchita ne répondit pas. Elle eut un rire nerveux qui résonna lugubre. Puis levant la main, comme pour attester le ciel :

— Vous ne voulez pas faire ce que je vous demande? Vous me refusez cette grâce?

— Oui! parce que je suis plus sûr de l'humanité, au nom de laquelle j'agis, que vous n'êtes certaine de la divinité, au nom de laquelle vous parlez.

— Prenez garde! vous me blessez au plus sensible de mon âme.

— Quand vous aurez réfléchi, vous me le pardonnerez.

Elle cria avec rage :

— Jamais!

Il dit froidement :

— Soit!

Et, comme une sourde plainte s'élevait dans la pièce voisine :

— Excusez-moi : j'entends mon malade qui m'appelle, et voilà qui prime tout.

Il ouvrit la porte et, impassible, passant devant la jeune femme, il disparut. Derrière lui, elle resta un moment immobile, écrasée, puis se laissant glisser à genoux, elle murmura avec l'accent d'une invocation suprême :

— Mon Dieu ! Seigneur Dieu ! Dieu tout-puissant, ayez pitié de lui et pardonnez-moi !

Et elle resta la tête penchée vers le parquet, sourde à tout ce qui se passait autour d'elle, indifférente à tout ce qui n'était pas sa prière. Les heures s'écoulèrent, la nuit devint plus sombre, le silence se fit plus profond, et seule, devant la porte qui la séparait du mourant, elle continua son oraison.

Elle se souvint vaguement, plus tard, que Rameau était sorti un instant de la chambre, l'avait contrainte à s'asseoir, l'encourageant au calme, avec des paroles d'une gravité émue, que Talvanne était resté longtemps avec elle, sans dire un mot, respectant son recueillement, la regardant avec des yeux attendris et inquiets. Une sorte de demi-obscurité s'étendait sur tout ce qui avait suivi les terribles répliques échangées entre elle et son mari. C'était comme un rêve affreux, plein de déchirements et d'angoisses. Elle demeurait inerte, balbutiant des mots suppliants et attendant. Quoi ? La mort inévitable du malheureux, qui râlait sur son lit trempé d'une sueur d'agonie. Quelle station, au pied de ce calvaire ! Et quelle expiation des heures criminelles !

Mais, quand elle retrouvait un peu de force intellectuelle et se reprenait à penser, elle n'avait pas un instant de doute. En face de ce mystère effrayant, devant ce gouffre sombre, dans lequel allait disparaître celui sur qui elle pleurait, nulle défaillance

de sa foi ne la jetait dans les épouvantes de l'incertitude. Elle puisait dans ses méditations une assurance nouvelle et concevait l'espérance plus ferme que tous ceux qui auraient avoué, regretté leurs fautes avant de mourir, devraient, dans l'éternité, se retrouver, un jour. Cette idée alimentait son amer regret de voir celui qu'elle perdait expirer, sans qu'il fût en état de grâce. Et plus sa conviction était forte, plus son désespoir était grand. Alors, courbant la tête, bien bas, avec toute l'humilité qui était en elle, du fond de l'âme, elle implorait la clémence divine et tâchait, à force de supplications, d'obtenir le pardon du coupable.

Vers deux heures elle sentit qu'on lui touchait l'épaule. Elle leva le front et vit Talvanne, pâle et grave, devant elle. Elle l'interrogea du regard. Il baissa la tête avec tristesse. Elle balbutia :

— C'est fini?

Il répondit :

— C'est fini.

— Sans souffrir?

— Sans souffrir.

— Sans se douter qu'il mourait?

— Sans s'en douter.

Elle hésita, puis un peu bas :

— Quelle a été sa dernière parole?

— Il était assoupi, il s'est réveillé, il a regardé votre mari, qui essayait de lui faire boire une potio

calmante, il a souri, comme s'il sentait un grand bien-être, puis en murmurant : « Comme tu es bon ! » il a expiré.

Elle dit avec amertume :

— Ainsi, son dernier mot même a été pour lui !

Elle marcha vers la chambre et en franchit le seuil. Rameau assis auprès du lit se leva et, du geste, lui montra Munzel les yeux fermés, livide, comme si tout le sang de son corps eût coulé par l'horrible blessure. Il ne dit pas une parole à la jeune femme, pour ne pas troubler sa pensée ; il se retira dans la pièce voisine, pour ne pas gêner sa piété. Elle se laissa tomber à genoux et récita la prière des morts, puis, arrachant de son cou une petite croix d'or qui ne la quittait jamais, elle prit les mains de Frantz, les joignit, entre leurs doigts plaça l'emblème sacré et, calmée, elle se tourna vers Talvanne qui attendait :

— Promettez-moi qu'on l'ensevelira ainsi.

— Je vous le promets.

— Merci.

Elle eut alors une détente de tous ses nerfs et, s'appuyant au bras de ce fidèle ami, elle se laissa aller à pleurer. Les larmes coulaient brillantes sur son visage. Pas un cri, pas un soupir ne sortait de sa bouche, et ce désespoir silencieux était saisissant. Au bout de quelques minutes, elle reprit possession d'elle-même, essuya ses yeux rougis :

— Vous croyez que c'est lui que je pleure ? dit-elle brusquement en montrant le mort qui, sa croix dans les mains, paraissait prier. Eh bien, vous vous trompez. Il est tranquille maintenant, il est heureux. Les larmes que je répands c'est sur moi-même.

Et comme Talvanne l'observait, effaré, craignant qu'elle ne fût devenue folle, elle agita la tête :

— J'ai mon bon sens, n'ayez pas peur, mais je prévois. J'ai consenti, moi chrétienne, à épouser un athée et j'en dois être punie. Voyez comme tous ceux qui ont approché cet homme, ont été frappés. Ma mère m'a été enlevée : souvenez-vous de ce que je vous ai dit à son lit de mort. Munzel s'en va à son tour. C'est moi maintenant qui vais partir. Talvanne, autour de lui l'impie a tout corrompu de son mortel poison. Craignez aussi pour vous !

Toute noire, elle se dressait, à deux pas de cette couche funèbre, effrayante, prophétique. Elle étendit le bras dans un geste circulaire, comme si elle avait manié la faulx de la mort et répéta :

— C'est moi qui vais partir.

Des larmes coulèrent de nouveau de ses yeux, et, regardant Talvanne avec une terreur suppliante :

— Quand je ne serai plus là, jurez-moi que vous n'abandonnerez pas ma fille, que vous l'aimerez et que vous ferez d'elle une chrétienne.

— Son père est un honnête homme, répondit

Talvanne, il saurait respecter votre volonté. Mais vous vivrez, chère enfant, et c'est vous qui nous fermerez les yeux.

Elle reprit avec une insistance pleine d'angoisse :

— Jurez ; je ne serai tranquille que quand vous aurez juré !

— Eh bien ! s'il le faut pour vous tranquilliser : je le jure.

Elle poussa un soupir d'allégement et, se mettant à genoux près du lit, elle recommença à prier.

DEUXIÈME PARTIE

VII

— Eh bien ! comment va le petit ?

— Oh ! beaucoup mieux, mademoiselle, grâce aux soins de votre bon et cher père, que le ciel conserve aux pauvres gens ! Voyez comme l'opération a réussi...

La femme qui parlait, grande, maigre, pâle, vêtue de noir, leva le bandeau qui couvrait le front d'un enfant qu'elle portait dans ses bras, et montrant les yeux encore rouges, mais sains dans leur limpidité azurée :

— Quand on pense qu'il aurait pu être aveugle ! Un pauvret, qui devra, comme son père, travailler pour vivre... Que serait-il devenu, sans le docteur qui nous l'a sauvé ?... Aussi, mademoiselle, tous les matins et tous les soirs je prie le bon Dieu pour qu'il vous donne le bonheur.

— Priez-le pour qu'il conserve la santé à mon père.

La jeune fille effleura de sa main blanche la joue de l'enfant, abaissa doucement le bandeau et, avec un grave sourire, congédia la mère. Poussant une porte en lisière, un vieillard sortait, maintenant, du cabinet de consultation, courbé, l'air inquiet, regardant un papier, sur lequel étaient tracées quelques lignes hiéroglyphiques.

— C'est votre ordonnance? demanda la jeune fille.

— Oui, mademoiselle, répondit le vieux. Bien des choses, qu'il m'a ordonnées aujourd'hui, le docteur. Des traitements pour les riches, mais pas pour les meurt-de-faim comme moi!...

— On va vous donner un bon de pharmacie...

— Les pharmaciens nous reçoivent bien mal, si c'était un effet de votre bonté, insinua le vieux d'un air contrit, de me remettre plutôt l'argent...

— Oui, pour aller le boire! s'écria, en sortant de la pièce voisine, une grosse femme en cheveux blancs, très rouge de visage et vêtue comme une gouvernante. Je vous connais, père Gillet, et ce n'est pas à moi qu'il faut raconter des histoires!... L'autre semaine, vous avez entortillé mademoiselle, elle vous a donné dix francs et, le soir, on vous a rapporté chez votre fille ivre-mort! En voilà une façon de soigner votre catarrhe!...

— Si on peut dire ! soupira le bonhomme interloqué.

— Oui : c'est à dégoûter de faire du bien aux gens... Il est vrai qu'on le fait pour soi et non pour eux !.. Sans ça !...

— Rosalie ! interrompit doucement la jeune fille...

— Va, Adrienne, je sais ce que je dis... Tenez, père Gillet, voilà votre bon... Et à une autre fois, mon brave homme.

Elle conduisit le vieux vers la porte. Là, il salua la jeune fille avec une mine humble et désappointée et, dans le couloir, on entendit le traînement de ses galoches sur les dalles de pierre.

Adrienne et Rosalie étaient restées en présence, dans le parloir lambrissé de chêne clair, autour duquel couraient des banquettes, polies par les stations réitérées des malheureux et des malades, qui venaient, deux fois par semaine, à la consultation gratuite du docteur Rameau. Par la fenêtre, ouverte sur le jardin, le soleil printanier entrait, comme un flot d'or. Des parfums de lilas en fleur montaient doux et pénétrants, et les disputes des oiseaux, qui se poursuivaient dans les branches, éclataient joyeuses. Un engourdissant bien-être se dégageait des choses et, immobiles, les deux femmes, la vieille et la jeune, demeuraient absorbées par la tiédeur de l'air, par l'éclat de la lumière, et se laissaient aller à la douceur de vivre.

Elles furent rappelées à elles-mêmes par le bruit de la porte qui s'ouvrait, livrant passage à un vieillard vêtu d'un long pardessus, coiffé d'un vaste chapeau sous lequel se déroulaient de beaux cheveux blancs, encadrant une figure fraîche et riante.

— Ah ! mon parrain, s'écria Adrienne joyeuse, en courant à lui.

Le docteur Talvanne prit la jeune fille par les épaules, la regarda tendrement, admira ses joues roses, ses yeux bleus, sa chevelure d'or, et l'embrassant :

— Bonjour, mignonne, tu vas bien ce matin?

— Comme toujours, parrain.

— Fille de médecin, va, jamais malade ! Comme on voit que c'est ton père qui te soigne ! Il est là, ton père?

— Oui, parrain. La consultation gratuite vient de finir. Papa est dans son cabinet avec M. Servant.

— Bon ! Je vais prendre la place de Robert et te l'envoyer... Tu veux bien ?

— Oui, parrain.

L'aliéniste poussa la porte rembourrée et entra dans le cabinet de Rameau. Assis devant un vaste bureau couvert de papiers, de livres, de fioles et de grandes éprouvettes contenant des liquides de couleurs variées, le docteur dictait des notes à son élève penché sur une table à côté de la fenêtre. Aussitôt le travail de la consultation terminé, les deux

hommes s'étaient remis à la tâche interrompue.

Robert Servant, maintenant âgé de vingt-huit ans, était un beau garçon brun, les yeux noirs, les cheveux frisés, la barbe en pointe, l'air sérieux et calme. Quant à Rameau, il eût été difficile de reconnaître en lui le grand homme à la carrure athlétique, à la tête de lion qui impressionnait si vivement par la fière originalité de son visage. Son large front dégarni était constamment barré par le pli fameux, mais ce pli n'indiquait plus la préoccupation ou la colère, il se creusait sous l'effort d'une pensée unique, toute de douleur et de tristesse. La rude chevelure, qui ondulait autrefois comme une crinière, avait blanchi et était devenue rare autour de la tête du savant. Son corps, cassé et amaigri, se voûtait dans son fauteuil. Seul, son regard, étincelant sous ses sourcils encore noirs, avait toujours le rayonnement du génie.

Il tendit à Talvanne sa main nerveuse et fine, et, d'un signe de tête, indiqua à son élève que leur besogne était terminée. Silencieusement le jeune homme se leva, plia ses papiers et se hâta vers la porte. Les deux amis demeurèrent en présence.

Seize ans s'étaient écoulés depuis les malheurs de la guerre et, comme si l'équilibre de la destinée heureuse de Rameau eût été rompu, à partir de cette année néfaste, la tristesse et le deuil étaient entrés dans sa maison. Après avoir langui, rongée par un

mal inconnu, malgré les soins dont l'avait entourée son mari, malgré sa résistance, car la mort l'épouvantait, Conchita avait été rejoindre sa mère. Et Rameau, abattu comme un chêne sous la cognée du bûcheron, était resté, pendant plusieurs mois, en proie à une incurable misanthropie.

Cloîtré chez lui, ne sortant presque pas de son cabinet, hors de la vue des domestiques de l'hôtel, servi par la seule Rosalie, il avait vécu entre sa fille et Talvanne, pleurant la morte, et maudissant la science qui l'avait trahi. Jamais son matérialisme ne se montra plus violent que pendant ces premiers mois d'épreuve morale. Il ne se courba pas sous le poids qui l'écrasait, il se révolta, et son pessimisme déborda amer, comme s'il eût répandu à longs flots le fiel qui lui rongeait le cœur. Il en voulut à la nature entière du malheur qui l'atteignait, il en rendit responsables les hommes et lui-même. Il n'accusa pas Dieu : il n'y croyait pas.

Talvanne, avec une angélique douceur, qui eût dû faire soupçonner le ciel à Rameau, écouta les farouches imprécations de son ami, subit ses intolérantes sorties, accepta ses mutismes, souvent prolongés pendant des soirées entières. Il se fixa auprès de lui, constamment, indulgent comme un frère, et patient comme une femme. Il en négligeait les devoirs de sa profession. Quand on lui faisait des remontrances, il répondait brusquement :

— Le premier devoir pour un ami, c'est de s'occuper de son ami. Tant que Rameau aura besoin de ma présence, le reste de l'humanité n'existera pas pour moi.

Et le grand homme le récompensait de son dévouement en le rudoyant sans pitié. Il ne l'avait pas autant maltraité dans leur jeunesse, alors que ses violences éclataient, comme des éruptions de volcan soudainement provoquées, tumultueuses et foudroyantes. Et ce que l'étudiant, aux cheveux blonds et au front lisse, supportait difficilement et non sans résistance, le membre de l'Académie de Médecine, au front ridé et blanchi, l'acceptait sans une réplique et sans un murmure.

Il sentait que ces épanchements furieux soulageaient le cœur ulcéré de Rameau. Lorsque le torrent des colères avait roulé, pendant une heure, le calme venait et, presque honteux de ses emportements, le grand homme essayait de se les faire pardonner par des délicatesses de pensées, des charmes d'expressions, dans lesquelles se retrouvait toute la rayonnante grandeur de son esprit. Il semblait faire des excuses moralement, et vouloir dédommager son ami des duretés subies, par la symphonie caressante de sa parole. Alors, c'était comme un beau soir d'été, après un orage, lorsque le ciel apaisé est d'un bleu plus doux, l'air rafraîchi d'une pureté plus suave, la verdure, lavée par les pluies, d'une coloration plus éclatante.

Le bon Talvanne jouissait délicieusement de ces changements dont il comprenait toute la valeur, et il retrouvait du courage pour supporter les bourrasques à venir. Lorsque l'humeur de Rameau était trop impitoyablement chagrine, l'aliéniste recourait à un suprême et irrésistible expédient : il allait chercher la petite Adrienne et l'amenait dans le cabinet du docteur. Devant le visage naïf et pur de sa fille, la sombre fureur du père se fondait en une extase ravie. Instantanément, la voix âpre se faisait douce, les yeux mauvais s'illuminaient d'un rayon de tendresse, la bouche crispée se détendait en un sourire. Dans une étreinte, dans un baiser, toutes les exaspérations étaient oubliées.

La petite fille avait quatre ans, et, trottant à travers la vaste pièce, au milieu des livres, des dossiers et des ustensiles de chimie, elle apportait, dans le sévère logis, une gaîté chantante d'alouette. Sans elle, son père n'eût pas trouvé la force de supporter sa douleur. Elle le rattachait à l'existence, mais elle n'avait pas pu combler l'abîme creusé par la mort dans le cœur de Rameau. Cet homme, qui avait tant vécu par la pensée, sentait son esprit sans ressort et sans vigueur. Lui, qui avait tant travaillé, et avec une joie si complète, il était dégoûté du travail.

Il passait des journées entières, assis dans son fauteuil, non plus devant son bureau à creuser quelque problème scientifique, mais auprès de sa

fenêtre, à regarder voler les nuages, qui balayaient le ciel dans la vaste étendue de la place des Invalides, ou à suivre des yeux les évolutions des soldats qui faisaient l'exercice à des heures régulières, tournant à droite, tournant à gauche, laissant retomber leurs fusils en cadence, au commandement bref des instructeurs. Lorsque la nuit venait, il quittait sa place et allait s'asseoir au coin de la cheminée, toujours silencieux et rêvant.

A quoi? Talvanne le savait et il se serait bien gardé de le lui demander, dans la crainte de provoquer quelque crise de colère. Sans trêve, l'époux songeait à la jeune femme morte, et maudissait la destinée qui la lui avait prise. Quand il parlait, poussé par le besoin furieux de s'épancher, c'étaient toujours les mêmes récriminations : Pourquoi la mort de cette femme de vingt-huit ans, forte, belle, heureuse, utile, lorsque tant de vieillards malheureux, languissants, ne tenant plus ni à personne ni à rien, n'achevaient pas de mourir? Quelle atroce injustice que cette loi de l'existence des êtres qui condamnait la jeunesse et la beauté, et épargnait la décrépitude et la sénilité?

— Explique ça, toi, imbécile, criait-il rageusement à Talvanne, avec ton ordre admirable de la nature, tes causes finales et ta volonté divine! Tire une solution acceptable de ce problème infâme et monstrueux : les jeunes mourant avant les vieux,

la débilité triomphant de la force ! Est-ce juste ? Et s'il y a un Dieu qui permet une telle iniquité, qu'en penses-tu de ce Dieu ?

La plupart du temps le docteur ne répondait pas, baissait le nez, comme vaincu. Mais Rameau devenait quelquefois si pâle de son irritation insuffisamment débordée, que son ami se décidait à accepter la controverse, pour lui donner l'occasion d'épancher cette sombre fureur, dont la concentration aurait pu le tuer.

— Hélas ! disait-il doucement, la vie est une si courte épreuve que Dieu la compte pour peu de chose. En même temps, cette épreuve est si dure que ceux qu'il rappelle à lui doivent être considérés comme des élus. Tu sais bien que toutes les religions, le paganisme en tête, ont envisagé la mort comme une faveur céleste. Et, à ceux qui survivaient aux êtres chers, pour les consoler des déchirements de la séparation, elles ont donné l'espérance de se revoir un jour...

— Oui ! Dans de vagues Champs-Élysées, dans un paradis dont l'emplacement est indéterminé... Ah ! ah ! Aveuglement et tromperie ! clamait Rameau. Et sous quelle apparence se reverra-t-on ? Sous l'apparence humaine ? Tu sais bien que de ce corps, voué aux vers du tombeau, il ne restera rien ! Alors à l'état de squelette ? Horreur ! Ne vaudrait-il pas mieux ne se retrouver jamais ! Non !

Tes prêtres ont beau mentir, cette forme exquise, adorée si tendrement, et qui s'offrait si radieuse et si belle, je ne la reverrai pas ! Ce sourire, qui me ravissait et où éclatait la joie de vivre, ne rayonnera plus pour moi ! Ces yeux si doux, si brillants, si tendres, voilés de leurs paupières aux longs cils, je ne me sentirai plus réchauffé par leur regard ! La perte que j'ai faite est irrémédiable ! Va, tu peux me parler des promesses de ta religion, j'ai le malheur de ne pas y croire ! Le corps de celle par qui j'étais heureux m'a été enlevé, le lien vivant qui l'attachait à moi a été rompu, et c'est fini : nous sommes séparés pour toujours !

Il était pris alors d'un attendrissement irrésistible qui faisait cet homme, si puissant et si vigoureux de corps, plus faible et plus irrésolu qu'un enfant. Talvanne le laissait pleurer, navré par le spectacle de cet anéantissement physique et moral ; puis, quand l'accès était fini, il venait serrer la main de son ami, lui exprimant, dans une seule étreinte, toute la pitié et toute la tendresse de son cœur.

— Tu vois, disait Rameau, avec un douloureux sourire, tu as affaire au plus triste et au plus dangereux des fous ! Mesure ma tête, palpe-la, fais des observations craniométriques. Cela te servira, à toi qui penses encore à la science et qui continues à y croire !

Le calme revenu, il retombait dans son silence,

et la journée ou la soirée s'écoulait sans nouvel incident.

Depuis son deuil, il avait défendu sa porte aux malades, cessé ses cours, et offert de donner sa démission. L'administration lui avait accordé un congé, mais ses clients n'avaient pas été de si bonne composition. Malgré les consignes sévères imposées aux domestiques, des parents, affolés par l'inquiétude, avaient forcé l'entrée de son cabinet pour lui demander la vie des êtres tendrement aimés. Il les avait repoussés avec fureur, retrouvant les violences de sa jeunesse pour leur exprimer l'implacable indifférence que lui inspirait maintenant l'humanité.

— Vous voulez que je sauve votre femme ? disait-il. Je n'ai pas pu sauver la mienne ! Vous avez confiance dans mon diagnostic, dans mon expérience !... Vous êtes plus hardis que moi... Aujourd'hui je ne soignerais pas mon chien, s'il était malade, tant je serais peu sûr de ne point le laisser mourir ! Allez-vous-en, la médecine n'existe pas ! Adressez-vous à un charlatan, ou ne faites rien ! Cela reviendra au même. Mais laissez-moi en repos ! Que m'importent vos misères, vos angoisses ou vos souffrances ! Finisse le monde ! Il n'y aura pas grand mal, et la perte ne sera pas lourde !

Le bruit se répandit qu'il avait l'esprit dérangé, depuis la mort de sa femme. Et, de fait, on n'était pas loin de la vérité.

Cette étrangeté d'humeur effrayait parfois Talvanne, qui avait une grande expérience des fous, et il était obligé de s'avouer que plus d'un de ses pensionnaires n'était pas plus bizarre que son ami. La répulsion profonde que Rameau éprouvait pour tout ce qui, de près ou de loin, se rattachait à une profession à laquelle il avait voué sa vie, était un symptôme très grave. L'aliéniste voyait s'écouler les mois, sans que jamais le docteur manifestât une curiosité quelconque de ce qui se passait dans le monde scientifique. Lui qui, autrefois, lisait traités, articles, thèses, publiés en Europe ou en Amérique, tout ce qui touchait à la médecine, il n'enlevait même pas la bande de la *Gazette médicale* placée, avec intention, sous ses yeux, par Talvanne.

Souvent, pour tâcher de faire jaillir une étincelle de ce foyer qui semblait éteint, l'aliéniste racontait des opérations nouvelles pratiquées à l'amphithéâtre de l'école, il décrivait des expériences tentées au laboratoire de chimie. Il épiait le visage de Rameau ; il le voyait impassible, comme s'il n'eût pas compri ce dont il entendait parler. Il comprenait cependant, car un jour que Talvanne monologuait, à propos d'un traitement nouveau du cancer, prôné par les professeurs allemands de Berlin, il avait levé brusquement les épaules, et s'était écrié :

— Des ânes ! tous des ânes ! S'ils avaient employé les injections phéniquées sous-cutanées, ils au-

raient eu de bien plus grandes chances de réussite !

— Tu dis ça. En es-tu sûr? avait répliqué vivement Talvanne, essayant de le piquer au jeu.

Mais Rameau, avec un sourire dédaigneux :

— Après tout, je m'en moque!

Et il avait été impossible de lui tirer une parole de plus. Son ami commençait à se demander si une anémie cérébrale n'avait pas enlevé à Rameau la faculté de penser, lorsqu'un événement imprévu rendit le grand homme à lui-même. Mme Servant tomba malade et son état devint bientôt très grave. Talvanne averti avait tenu Rameau au courant de la situation. Il lui disait :

— Je viens de chez Mme Servant, elle est moins bien qu'hier... Richardet, qui la soigne, a tenu à la voir deux fois aujourd'hui... Il ordonne telle et telle chose, mais n'obtient aucun résultat.

A l'annonce de la maladie, Rameau avait fait : « Ah ! » simplement, et chaque fois que l'aliéniste lui parlait de la femme sur laquelle il avait reporté toute la reconnaissance qu'il devait à son vieux maître, il hochait la tête avec tristesse. Talvanne un soir lui dit :

— Toi, dans un cas pareil, qu'est-ce que tu prescrirais?

Rameau eut un rire mauvais :

— Est-ce que je sais? Et puis, à quoi ça servirait-il?

Comme son ami insistait, il lui coupa brutalement la parole :

— Tais-toi, tu me fatigues !

Il se leva, marcha à grands pas dans la pièce, comme pour se distraire d'une émotion qu'il était mécontent de ressentir, et, au bout d'un instant, se rassit et resta silencieux. Le lendemain, Talvanne monta très agité chez son ami et, sans s'asseoir même, donna les nouvelles : Mme Servant était considérée comme perdue, une consultation avait eu lieu dans la journée et le résultat avait été désolant. Les médecins ne savaient plus quoi faire, ils se jugeaient impuissants et s'abandonnaient au hasard.

— Comme s'il y avait autre chose ! ricana Rameau, sans même tourner la tête.

Cette obstination à se désintéresser d'une situation à laquelle il aurait dû prendre si grandement part, finit par irriter Talvanne. Il perdit patience et s'écria :

— Voyons, tu ne peux pas être devenu insensible au point d'écouter sans sourciller ce que je viens de te dire. Il s'agit de la femme dont tu as adopté le fils... Elle porte le nom de ton vieux maître, de ton créateur, car, sans lui, que serais-tu?

— Peut-être un homme heureux !

— Rameau, s'écria l'aliéniste, tu as souffert, tu souffres et tu souffriras encore : c'est le sort de tous les hommes. Mais vas-tu rendre des innocents res-

ponsables de ta douleur? Veux-tu faire peser sur tes semblables la rancune du malheur qui t'a frappé? Le spectacle du mal des autres soulagera-t-il le tien? Je t'ai connu généreux et brave. Es-tu maintenant égoïste et lâche? Me comprends-tu? Quelles paroles faut-il que je prononce pour aller jusqu'à ton cœur? Une femme se meurt, en la sauvant tu peux acquitter une dette sacrée. Le veux-tu?

Un éclair jaillit des yeux de Rameau, deux larmes coulèrent sur ses joues qu'une rougeur vint colorer. Il se leva, ses épaules voûtées se redressèrent, sa tête agita sa rude chevelure et, avec toute sa vigueur retrouvée :

— Tu as raison, pardonne-moi, dit-il d'une voix ferme, j'y vais!

— Oh! c'est toi! Enfin! s'écria Talvanne transporté de joie, en le serrant dans ses bras. Viens! je te conduis!

Et, sans lui laisser le temps de réfléchir, l'habillant comme un enfant, l'encourageant par des paroles enflammées, il l'enleva dans sa voiture et l'amena au chevet de la mourante.

Le pacte que Rameau semblait avoir fait avec la mort, et auquel celle-ci n'avait été qu'une fois infidèle, mais bien cruellement, parut alors être redevenu plus solide que jamais. En trois jours, Mme Servant renaissait à la vie et son sauveur était bien plus sauvé qu'elle. Par cette victoire, il avait repris

goût au combat contre la souffrance. Il avait été reconquis par le travail : à compter de cet instant, il ne devait plus lui échapper.

Une transformation se fit en lui, soudaine. On eût dit que, depuis de longs mois en léthargie, il se réveillait et recouvrait toute sa pensée pour concevoir, toute sa vigueur pour exécuter. Il reparut à l'École de Médecine et sa première leçon, qui avait attiré un grand concours d'étudiants, fut un triomphe. On était heureux de voir ce puissant esprit se ranimer et jeter des clartés plus vives. On fut, de nouveau, sous le charme. Son talent de parole s'était comme affiné. Il était moins viril, peut-être, que par le passé, mais attendri d'une poésie mélancolique qui lui donnait un charme plus pénétrant. On y entendait résonner comme un écho de sa souffrance. Il avait connu l'extrême fin des joies et des douleurs humaines, et son génie y avait trouvé un développement complet.

On admirait Rameau, autrefois, et on le redoutait dans sa force et dans sa fierté. Maintenant, pour son incurable tristesse et sa mansuétude sans bornes, on l'aimait et on le vénérait. Sa fortune, alors considérable, car il gagnait ce qu'il voulait, devint un embarras pour lui et il s'ingénia à la dépenser, en faisant le plus de bien possible. Il avait fondé une clinique de chirurgie, où, de concert avec ses élèves, il opérait les pauvres gens. Une consultation gratuite

avait lieu, deux fois par semaine, à l'hôtel de la rue Saint-Dominique. Rameau mérita le titre admirable de médecin des malheureux. Il suffisait de souffrir pour avoir droit à sa bienveillance, à ses soins. Et quels soins! Les empereurs et les rois n'avaient pas autour d'eux de praticiens comparables à cet enchanteur qui engourdissait le mal, terrassait la maladie, et enchaînait la mort.

Talvanne triomphant avait rajeuni. Ardent à poursuivre la cure qu'il avait faite, et dont il s'attribuait secrètement l'honneur, il aidait Rameau dans l'organisation de tous ses services charitables. Il administrait la clinique, en surveillait le fonctionnement, payait le loyer, les infirmiers, se chargeait de la partie financière de l'institution et laissait à son ami la partie scientifique.

— Moi, avec ma maison de santé, disait-il, je suis ferré sur la question matérielle, et on ne me met pas dedans! Toi, mon ami, tu n'y verrais que du feu. Raccommode des bras et des jambes, extirpe des tumeurs, ouvre des femmes en deux et recouds-les de telle sorte qu'elles soient plus solides après qu'avant, c'est ton affaire et tu y es sans rival. Chacun son département, nous marcherons supérieurement et nous enfoncerons l'homme au petit manteau bleu!

Et de rire, en se frottant les mains à s'arracher la peau, dans le paroxysme de son contentement.

Quelquefois, le soir, prenant la petite Adrienne sur ses genoux, il disait :

— Ton père est un grand philanthrope. On lui dressera, un jour, une statue sur une place publique, comme à n'importe quel héros des grandes guerres, et il l'aura mieux méritée, ma fille, car il est plus beau de conquérir de la gloire en aidant les hommes à vivre qu'en les contraignant à mourir!

Mais si l'état physique et intellectuel de Rameau était devenu satisfaisant, son état moral laissait encore bien à désirer. Le docteur avait, en dépit de l'affectueuse sollicitude de son ami, malgré les absorbantes câlineries de sa fille, des heures de morne tristesse. C'était surtout lorsqu'approchait l'anniversaire de la mort de celle qu'il pleurait toujours, que ses sombres humeurs devenaient plus farouches et plus menaçantes. Il était presque inabordable, en dehors des nécessités professionnelles. Enfin, la veille du jour fatal, il montait dans la chambre de sa femme, et, sans ouvrir les volets, comme dans l'obscurité d'un tombeau, il y passait vingt-quatre heures enfermé seul, en communion avec la mort. Cette retraite funéraire terminée, il sortait de la chambre, plus pâle, plus voûté, les yeux plus rouges, mais avec une fermeté et un calme plus grands. Et il reprenait ses travaux, ses occupations, sa vie habituelle.

Sa maison, qui avait été si hospitalière, était rigoureusement fermée. A l'exception de quelques amis, nul n'y pénétrait. Les réceptions du samedi avaient cessé, jamais le grand salon ne s'illuminait, et les invités en cortège ne montaient plus les marches de pierre de l'escalier d'honneur. Tout était silencieux et sombre, et, sur le jardin, au premier étage, au centre de la façade, deux fenêtres restaient immuablement closes de leurs persiennes, comme les yeux pieusement fermés d'un mort.

Au milieu de cette tristesse et de cette misanthropie, la petite Adrienne grandissait, bien portante, vive et gaie, chantant ainsi qu'un oiseau perché sur le cyprès des tombes et qui gazouille, sans souci du deuil et des larmes, parce que le ciel est bleu et que le soleil rit dans la verdure. Son père l'adorait. Il la couvrait de son regard, semblant fouiller jusqu'au fond de cette âme qui s'éveillait, comme pour y deviner le secret de sa raison future. Serait-elle sérieuse ou futile, posée ou fantasque? Oh! surtout, serait-elle douce et croyante, ou bien intolérante et fanatique? Aurait-elle l'âme passionnée et ardente de sa mère et, dans ce siècle de foi chancelante, montrerait-elle l'ardeur religieuse des époques disparues? Ou, et c'était là son rêve, offrirait-elle, à son père d'abord, plus tard à son époux, un cœur simple et tendre, se contentant d'aimer et d'être aimée sans vouloir réformer et proscrire?

Il s'était imposé la règle de ne jamais prononcer, devant cette enfant, un seul mot qui eût trait à la religion : pas de controverse, pas d'exposé de doctrine, une neutralité absolue. Il eût considéré comme un crime de glisser dans cet esprit, ouvert à sa parole et avide de l'entendre, une seule de ses idées. Il avait, sur ce point, des scrupules d'honneur.

Il faisait élever Adrienne ainsi que toutes les petites filles de son entourage. Elle allait, sous la conduite de Rosalie, à un cours où l'enseignement religieux était normalement développé. Et quand l'enfant adressait à son père quelques questions relatives à l'histoire sainte, c'eût été plaisir d'entendre Rameau expliquer, avec une simplicité admirable, les poétiques légendes de l'origine du christianisme. Il lui racontait les choses, comme on les lui avait racontées à lui-même, dans son enfance, et il retrouvait, au fond de son souvenir, les sensations qu'il avait éprouvées. Après tant d'années d'incrédulité, ces impressions avaient encore laissé des traces dans sa pensée. Avec une rêveuse philosophie, il se disait que des croyances, dont les racines allaient aussi profondément dans l'imagination, étaient presque indestructibles. Et il embrassait doucement sa fille, dont les mains mignonnes caressaient sa barbe blanche, en achevant le récit de la fuite en Égypte ou du sommeil de Jésus sur le lac de Génézareth.

Il faisait ainsi l'admiration de Talvanne qui voyait,

avec une joie profonde, l'éducation de l'enfant suivre son cours régulier, sans qu'aucune difficulté se fût produite. Il appréhendait pourtant l'époque de la première communion. Comment Rameau accepterait-il, pour sa fille, cette cérémonie contre laquelle il s'était si souvent élevé, à cause de la confession qui la préparait? L'influence du prêtre, tenant à sa merci la volonté morale d'une jeune fille ou d'une jeune femme, lui paraissait monstrueuse, et il avait toujours eu, en discutant cette importante question de la liberté de conscience, des emportements qui touchaient à la frénésie. Il se montrait intraitable sur ce chapitre là, alors qu'il faisait quelques concessions sur certains autres.

Il avait cependant laissé sa fille suivre le catéchisme. Quand elle parlait de son cours d'instruction religieuse, il ne sourcillait pas et il était impossible de se rendre compte de ce qu'il pensait. L'interroger eût été périlleux, en ce qu'on risquait d'éveiller ses susceptibilités, d'exciter ses préventions et de provoquer une tempête. Talvanne ne se sentait pas la hardiesse d'affronter de telles difficultés, et il laissait le temps passer, s'en rapportant à la modération inattendue du père et à la gentillesse captivante de la fille. Il se disait : « S'il y a du grabuge, je laisserai Adrienne en tête-à-tête avec lui. Et le diable m'emporte si, dans cette lutte, ce n'est pas l'agneau qui met le tigre à la raison. »

Pourtant, le jour solennel approchant, il devint nécessaire de s'occuper de la toilette de l'enfant. Rosalie se chargea de la commander. Pour Adrienne, c'était une importante solennité. Elle était, en même temps, toute pleine de la ferveur la plus profonde, à la pensée de s'approcher de la sainte table, et transportée de joie parce que, pour la première fois, elle allait mettre une robe longue.

Un soir, après le dîner, Talvanne et Rameau s'étaient retirés dans le cabinet du docteur, pour examiner des documents très curieux envoyés d'Allemagne, lorsque bruyamment la porte s'ouvrit et Adrienne, le visage rayonnant, entra habillée en communiante. Elle s'avança vers son père et son parrain, marchant à pas comptés, en faisant bouffer ses jupes, avec cette instinctive coquetterie des fillettes qui fait d'elles déjà de petites femmes.

— La couturière est venue m'essayer ma robe, s'écria-t-elle, alors j'ai voulu vous la montrer... Elle me paraît bien. Mais si vous avez des observations à faire, dites...

Son contentement éclatait dans ses yeux, elle cherchait vaguement une glace pour s'admirer, mais, dans ce cabinet grave et sombre, il n'y avait pas de miroir. Talvanne inquiet avait, dès le premier instant, jeté un regard suppliant du côté de son ami, il l'avait vu très calme. Lorsque Adrienne, dans l'élan de sa satisfaction, avait déclaré : Elle me paraît bien,

un sourire avait passé sur les lèvres sévères de Rameau, et, d'une voix adoucie, le père avait répondu :

— Elle te va bien, mon enfant....

— Ah ! Tant mieux ! fit la petite fille, en frappant joyeusement dans ses mains. Je veux être dans les plus belles, papa, pour que tu aies du plaisir à me regarder à l'église et que tu sois fier de moi...

— Prends garde, Adrienne, dit Rameau, en levant un doigt et en menaçant tendrement sa fille, voilà que tu pèches par orgueil.

L'enfant rougit. En un instant, toute son exubérance tomba et, avec une tranquillité voulue :

— Tu as raison, papa, mais ce n'était pas par vanité que je parlais, c'était par grand désir de te plaire.

Elle alla à Rameau, lui prit doucement la tête entre ses bras, ce qui mit la barbe de neige du père sur la blanche mousseline de la robe de communiante, elle l'embrassa et, faisant la révérence, avec un éclat de rire qui emplit la triste pièce d'une soudaine gaieté :

— Mes beaux messieurs, votre très humble servante !

Et elle partit aussi vite qu'elle était venue. La porte refermée, les deux hommes s'examinèrent ; en une minute, un monde de pensées fut échangé entre eux. Sans pouvoir résister au mouvement d'expansion qui l'entraînait, Talvanne se pencha vers son ami et, lui serrant les mains :

— Tiens! Tu es un brave homme!

— Est-ce que cela t'étonne? demanda Rameau.

— Non, dit doucement l'aliéniste. Mais je sens que tu fais sur toi-même un effort, pour complaire à cette petite, et moi, qui l'aime comme si elle était ma fille, je t'en remercie.

Le docteur releva son front penché et, regardant son ami fixement :

— Que craignais-tu donc de moi?

— Écoute, dit Talvanne avec précaution, ne te fâche pas de ce que je vais te dire, mais je t'ai connu si intolérant...

— Intolérant, soit! interrompit-il avec force. Mais comment pourrais-je l'être avec ma fille?

Il resta silencieux, puis, d'une voix émue :

— Froisser ce jeune cœur qui s'ouvre si frais, si confiant, jeter une ombre sur cet esprit si pur et si tendre? Quel monstre serais-je? Oh! non! Si quelque religion est supportable, c'est celle d'un enfant qui se sent attiré tout naturellement vers le ciel. Si une prière est sacrée, c'est celle qui tombe d'une bouche naïve. Qu'importe que la croyance soit vaine, si elle fortifie ce cœur et éclaire cet esprit? Toute prière est bonne, si elle est inspirée par l'amour et la charité. Le soir, quand j'entre dans la chambre de ma fille, à l'heure où elle va s'endormir, je la vois croiser ses petites mains, je l'entends murmurer d'une voix douce : « Mon Dieu, accordez-moi la sagesse, pour

que papa n'ait pas de reproches à me faire et que je le rende heureux... Donnez-lui la santé ainsi qu'à mon cher parrain. » Eh bien ! Talvanne, pour rien au monde je ne voudrais que ma fille ne crût pas, et ne priât pas... Il me semble qu'elle serait moins bonne, moins douce, moins pure. Laissons la philosophie aux hommes ; qu'ils discutent et qu'ils élucident, mais gardons-nous d'enlever la foi aux femmes... Nous y perdrions trop !

Et comme son ami le regardait avec un étonnement profond :

— Oui, je devine à quoi tu penses. Tu te demandes comment je me montre si libéral avec ma fille, ayant été si autoritaire avec ma femme, au risque de lui causer tant de chagrin. C'est que, vois-tu, la situation était toute différente. Conchita ne se contentait pas de croire et de prier, elle voulait me contraindre à croire et à prier comme elle. La liberté pour elle ne lui suffisait pas, elle voulait m'enlever ma liberté, à moi. Son prosélytisme tournait à l'oppression, et, lorsque je ne lui demandais d'abandonner aucune de ses croyances, elle prétendait m'obliger à renier toutes mes convictions. Entre elle et moi, il y a eu lutte, et, pour ma dignité d'homme, pour mon autorité intellectuelle, il m'a fallu résister. Mais je n'ai jamais essayé d'abuser de ma victoire. Et, c'est aujourd'hui une consolation dans ma peine, je n'ai fait aucun effort pour affaiblir son zèle. J'ai seule-

ment repoussé ses tentatives contre mon indépendance, et ce n'a pas été sans déchirement. Tu sais que j'étais prêt à de bien grandes concessions : tu me les a vu faire. Mais brûler tout ce que j'avais adoré, c'était exiger de moi une capitulation déshonorante, et quelque grand que fût mon amour, il ne pouvait m'imposer une telle dégradation. J'ai beaucoup souffert silencieusement, car je n'aurais point voulu laisser soupçonner, même à un vieil ami comme toi, les désaccords qui troublaient mon repos. L'affection que j'avais pour ma femme n'a pas été affaiblie par ces souffrances. Je l'ai plainte, quand je la voyais blessée de n'avoir pu triompher de ma résistance. J'ai redoublé de tendresse pour elle, afin de lui faire oublier, si c'était possible, les déconvenues que lui valait chacune de ses tentatives. Et je vais aller bien plus loin : je n'aurais pas voulu qu'elle partageât mes idées. Si elle avait été libre-penseuse, je ne l'aurais pas aimée : elle m'aurait semblé une sorte de monstre, toute sa féminité aurait disparu, et je me serais détourné d'elle avec horreur. Il est nécessaire que la femme croie. La foi est une occupation pour son esprit, une force pour son cœur, et enfin une grâce touchante pour toute sa personne. Et si la société future connaît la femme athée, je plains ceux qui auront pour mère, pour épouse ou pour fille, cet effroyable produit de notre progrès scientifique. Je veux Adrienne heureuse et, par con-

séquent, j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour qu'elle eût les idées qui facilitent le bonheur. Elle pensera, elle verra, comme la moyenne éclairée et sage des jeunes filles de ce temps-ci. Elle ne se distinguera que par sa beauté, puisque la nature la lui a donnée, et par son intelligence, puisque nous nous employons, toi et moi, à la lui développer. Elle aura la simplicité, la droiture et la bonté. Qu'avec cela elle se marie à un honnête homme, et je pourrai m'en aller sans inquiétudes, dans le néant, comme c'est ma conviction, ou dans l'éternité, comme c'est sa croyance.

Talvanne avait écouté cette déclaration, si curieuse venant d'un tel homme, avec un intérêt plein d'émotion. Il admirait la hauteur de vue philosophique avec laquelle Rameau, mesurant la portée destructive de certaines idées sur certains esprits, prétendait limiter, pour la femme, le domaine des conquêtes intellectuelles. Il voulut le pousser à formuler plus complètement sa conclusion et, avec une malicieuse bonhomie, il dit :

— Pourquoi ne veux-tu pas que les femmes soient aussi éclairées que les hommes? Si tes idées sont bonnes, pourquoi ne pas les en faire profiter? Je ne comprends pas tes restrictions. Le bien est absolu, et s'il est enviable pour l'un, il l'est aussi pour l'autre. Alors tu veux réduire les femmes en une sorte de servitude morale? Pourquoi?

Rameau hocha la tête :

— Parce qu'avec les femmes tout ce qui n'est pas utile est nuisible. Il n'y a pas de moyen terme. La libre pensée conduirait directement la femme à la licence des mœurs et, de là, au vice. La liberté est un trop lourd fardeau à porter pour elle. Il faudrait, pour la rendre apte à en jouir, changer toutes ses conditions d'existence qui sont l'infériorité et la dépendance. Elle n'y gagnerait pas et l'homme non plus. Il n'existe pas, au point de vue social, d'égalité entre l'homme et la femme, il n'en peut exister. Laissons-la donc à son rôle de soumission, de douceur et de grâce. C'est par là qu'elle triomphe. Ne changeons rien à son destin, car nous ne serions pas sûrs de l'améliorer.

— Mais cependant il a existé des femmes qui, par l'ampleur de leur intelligence, se sont montrées dignes de toutes les libertés. Ainsi, sans remonter bien loin, dans la politique Mme Roland, dans la littérature Mme de Staël, et enfin, tout récemment, George Sand...

— Eh ! Tu confirmes mon raisonnement, interrompit Rameau avec vivacité : c'étaient des hommes. Il y a des erreurs dans la nature, vois-tu bien, et les sexes sont, quelquefois, mal appropriés !... Si ces exceptions géniales devaient être la règle, il n'y aurait plus qu'à paraphraser le mot du grand caricaturiste et, en parlant de ces femmes supérieures, nous écrier : Dieu garde nos fils de leurs filles !

Talvanne se mit à rire, et ne poussa pas plus loin la controverse. Il était, ce soir-là, trop bien d'accord avec son ami. Ils restèrent, au coin du feu, à fumer et à causer, puis l'aliéniste regagna Vincennes.

Quelques semaines plus tard, Adrienne fit sa première communion. Son père et son parrain l'accompagnèrent à l'église. Elle eut l'honneur de prononcer publiquement le renouvellement des vœux du baptême, et rien, dans cette solennelle journée, n'assombrit son bonheur.

Peu à peu, elle devint une petite femme et commença à participer aux bonnes œuvres du docteur. Elle avait été placée à la tête du vestiaire et de la lingerie, annexes providentielles de la consultation gratuite. Avec la vieille Rosalie, elle préparait les langes, les draps, les serviettes, les chemises. Elle était en relations constantes avec les grands magasins de Paris, pour obtenir au rabais des vêtements de pauvres. Elle confectionnait de petites brassières en laine, et taillait des bonnets, des sarraux, des camisoles qu'elle envoyait coudre à l'ouvroir des sœurs. Une administration complète lui était dévolue et elle s'en acquittait avec un ordre, une activité et une satisfaction qui faisaient plaisir à voir. Elle prenait de l'autorité sur les gens et, avec un petit air capable et résolu, réglait, ordonnait, réprimandait, tenant parfaitement son personnel en main.

Souvent, le matin, Talvanne venait assister aux

distributions de sa filleule. Il s'installait dans un coin de la salle d'attente par laquelle défilaient les malades, les souffreteux, et restait en extase devant le ferme aplomb et la bonne grâce souriante de cette gamine. Elle approchait cependant de ses seize ans et, à force d'être une petite fille, elle devenait une demoiselle. Sa beauté se développait avec une surprenante splendeur. Et Talvanne n'était pas seul à s'en apercevoir et à l'admirer.

L'élève de Rameau, Robert Servant avait, depuis longtemps, changé d'attitude vis-à-vis de son amie d'enfance. Il ne plaisantait plus, ne riait plus, ne compagnonnait plus avec elle, librement comme autrefois. Il se tenait sur la réserve, plus grave, mais non moins empressé. Quand il arrivait de l'hôpital de la Charité, où il était interne, pour se mettre aux ordres de son maître, il apportait toujours un petit bouquet de fleurs à Adrienne, mais il ne l'embrassait plus ainsi que par le passé. Il lui serrait seulement la main, et la pression de ses doigts était aussi tendre que le baiser.

C'était un garçon très remarquable, lauréat de tous les concours et en passe d'enlever rapidement son agrégation. Il tenait de Rameau un goût très vif pour la chimie, et il avait déjà fait, dans l'ordre microbien, des observations intéressantes. Habile chirurgien, il préférait cependant la médecine, dont le champ plus vaste offrait à sa curiosité des décou-

vertes plus nombreuses à tenter. Étant sans fortune, orphelin, sa mère ayant succombé à la maladie contre laquelle Rameau la défendait depuis tant d'années, il n'avait rien à attendre de personne. Mais il était vigoureux, raisonnable et travailleur. Il avait foi en l'avenir, et suivait résolument sa voie.

Son maître d'ailleurs la lui aplanissait, car dans le domaine médical il était tout-puissant. Lorsqu'il faisait une opération à un malade riche, il amenait Robert avec lui et le laissait, pour renouveler les pansements et veiller sur les complications possibles. Ces missions de confiance étaient fort lucratives, et les finances du jeune docteur s'en trouvaient bien. Chez Rameau il était chez lui, ayant été, pour ainsi dire, élevé dans la maison. Talvanne le prenait encore quelquefois par l'oreille, comme quand il était petit, et il n'y avait pas bien longtemps que la vieille Rosalie ne le tutoyait plus. Il vivait à l'ombre de la grande célébrité de son maître, dans son intimité laborieuse et familiale. Et il avait autant d'admiration que de dévouement pour le grand homme auquel il devait tout. Il se serait fait écharper pour le défendre. Mais peut-être eût-ce été le père d'Adrienne, encore plus que le maître vénéré, auquel il eût donné sa vie.

Un amour profond, pur, inaltérable, une de ces tendresses d'enfance qui durent toute la vie, emplissait son cœur. Si on lui avait demandé depuis quand

il aimait la jeune fille, il aurait été embarrassé pour répondre. Il aurait dit : « Je l'ai toujours aimée. Je ne me rappelle pas avoir jamais senti mon cœur vide de cette affection. Depuis que mes yeux sont ouverts, je la vois et je la trouve charmante. Il me serait impossible de comprendre la vie sans elle et, si la fatalité voulait qu'elle disparût, je n'aurais plus qu'à la suivre, car pour moi le monde serait désert. »

Il n'avait pourtant jamais prononcé une parole qui pût faire soupçonner à la jeune fille qu'il l'aimât. La nécessité d'un aveu de sa tendresse ne s'était point présentée à son esprit. A quoi bon lui parler ? Ne devait-elle pas le comprendre sans qu'il s'expliquât ? Sans qu'elle lui eût fait aucune promesse, il était d'avance sûr d'elle. Il n'admettait pas qu'elle pensât à un autre que lui. Il avait une confiance et une quiétude parfaites, et il vivait heureux dans cette demeure triste, sombre et silencieuse, la trouvant gaie, sonore et rayonnante, parce qu'il y entendait la voix, parce qu'il y voyait le sourire d'Adrienne.

VIII

Dans le cabinet de Rameau, Talvanne s'était assis au coin de la cheminée, se chauffant au feu qui brûlait toute l'année, même lorsqu'au printemps les fenêtres étaient ouvertes. Le docteur avait accueilli son ami d'un signe de tête et s'était replongé dans la lecture d'un rapport. Il prit quelques notes au crayon sur les marges, puis repoussant les papiers, il fit pivoter son fauteuil sur un pied, regarda la pendule et dit :

— Déjà midi!

— Oui. Et combien as-tu vu de malades?

— Une douzaine. Il faut que je m'habille avant le déjeuner, car je suis d'examen aujourd'hui à l'École. Donne donc un coup de sonnette.

Talvanne appuya sur le bouton électrique qui se trouvait à portée de sa main, et, comme si tout ce que pouvait désirer Rameau était prévu et réglé à l'avance, Rosalie entra portant sur ses bras une re-

dingote, un gilet et une cravate. Le docteur ne souffrait pas qu'un serviteur autre que la vieille femme de charge s'occupât de sa personne. Elle était dressée à le soigner, connaissait ses habitudes, ses manies, prévoyait ses occupations, et savait fort bien entrer dans son cabinet et interrompre son travail, pour lui rappeler qu'il s'oubliait, avait telle et telle chose à faire, à telle heure déterminée, et qu'en conséquence il fallait qu'il s'en allât. En temps ordinaire, elle était silencieuse, comprenait à demi-mot et répondait sobrement. Pour tout cela, Rameau aimait son service.

Elle posa les habits sur un fauteuil, ouvrit un meuble en forme de crédence, qui contenait une toilette, meuble indispensable dans un cabinet de médecin, et prépara, sans prononcer une parole, tout ce dont son maître avait besoin. Elle prit sur le divan la grande robe noire, en forme de froc, qui servait à Rameau de vêtement d'intérieur, et sortit.

Le docteur, en bras de chemise, se lavait les mains. Talvanne s'approcha de la fenêtre et, s'accoudant à la barre d'appui, il regarda dans le jardin. Robert et Adrienne, aussitôt réunis, y étaient descendus et, côte à côte, se promenaient lentement au bord de la pelouse de fin gazon anglais, au soleil, dans un bien-être délicieux. Ils causaient. On n'entendait pas leurs paroles, mais à la gaîté de leur sourire, à la vivacité de leurs regards, il était aisé

de comprendre qu'ils se trouvaient heureux ensemble. Le temps passait pour eux rapide et charmant, le long de ces bosquets embaumés, pleins de la chanson voltigeante des oiseaux. Talvanne les suivait dans leur marche, devinant le plaisir qu'ils goûtaient l'un près de l'autre, et jouissait profondément de leur bonheur. Il se retourna, vit Rameau habillé, d'un signe il l'amena à la fenêtre, et lui montrant le jeune couple qui poursuivait sa promenade :

— Vois, dit-il. Ne les juges-tu pas bien assortis ?

Rameau resta silencieux. En un instant, son esprit avait évoqué un autre tableau. Comme cadre, toujours le même jardin, mais non plus en plein soleil : la nuit descendait et l'ombre s'épaississait entre les massifs odorants. Un homme et une femme se promenaient aussi, d'un pas nonchalant, et causaient à voix basse : c'étaient Conchita et lui. Comme ils étaient confiants dans le présent et sûrs de l'avenir ! Et cependant leur destinée s'assombrissait, les enveloppant, plus noire que la nuit, sans qu'ils eussent le pressentiment de ce qui se préparait pour eux de fatal.

Le docteur poussa un soupir. En serait-il de même pour ces deux enfants qui marchaient souriants et tranquilles? L'équilibre des chances favorables se ferait-il en eux, ou bien leur accord n'amènerait-il que tristesses et soucis? Depuis longtemps, dans sa

pensée, il les réunissait et voilà qu'au moment décisif il hésitait, pris d'une sourde inquiétude, comme s'il avait le pressentiment d'un malheur. Mais à quoi pouvaient servir ses craintes? Le malheur ne serait-il pas plus grand de les séparer maintenant que de les donner l'un à l'autre? Ne les avait-on pas laissés grandir dans cette union de cœur, dans cette communauté de sentiments qui prépare l'amour? Ne s'étaient-ils pas sentis destinés au mariage? C'était cette certitude, cette sorte de possession morale, qui avaient donné tant de douceur à l'intimité de leur jeunesse. D'ailleurs, s'ils avaient à souffrir, ne seraient-ils pas moins à plaindre étant deux pour supporter le fardeau du chagrin? Et s'ils étaient favorisés d'une félicité sans nuage, n'en jouiraient-ils pas bien davantage, le bonheur de l'un se doublant du bonheur de l'autre?

Assombri, il s'éloigna de la fenêtre et, le front penché, marcha dans son cabinet. Talvanne étonné le regardait, ne comprenant pas sa préoccupation morose : tout n'était-il pas plein d'espérance et de joie dans l'union de ces deux jeunes gens si bien faits pour s'entendre?

— Qu'est-ce que tu as? dit-il. Il semblerait que le spectacle de cette jeunesse aimante, au milieu de ce jardin en fleurs, t'ait attristé? Ne veux-tu pas les marier? Alors il est grand temps de les prévenir, car voilà plus d'un an qu'ils se font les yeux doux. En-

foncé dans tes paperasses, l'esprit occupé de spéculations scientifiques, tu n'as peut-être rien vu, mais moi, qui suis un homme assez ordinaire pour m'intéresser aux plus simples choses de la vie, je puis t'assurer que Robert adore Adrienne et que, de son côté, Adrienne ne décourage pas Robert. Il a vingt-huit ans, elle dix-huit. Il est brun, elle est blonde. Il offre tous les caractères physiognomoniques d'un mésaticéphale très pondéré. Je crois que tu peux avoir confiance. Il la rendra heureuse.

— Il faut qu'elle soit heureuse. Ce sera ma dernière joie dans la vie. Tout pour moi est subordonné à cette enfant. Je lui parlerai, je désire apprendre d'elle le secret de son cœur. Je causerai aussi avec Robert. Et si ce que tu crois est vrai, eh bien! nous les marierons, et nous nous verrons revivre dans leurs enfants.

— Pas trop de délais, n'est-ce pas? Ils n'ont point à faire connaissance. Il n'est pas une pensée de l'un qui soit étrangère à l'autre. On pourra donc abréger les formalités.

Rameau redevint soucieux, et d'une voix assourdie par l'émotion :

— Il va falloir que je rassemble tous les actes nécessaires. Mon contrat de mariage, l'extrait de naissance de ma fille... Ces papiers sont enfermés dans un petit meuble, dont ma femme avait la clef et qui est dans sa chambre. Tu sais que je ne pénètre dans

cet appartement, si plein pour moi de souvenirs poignants, qu'un jour par an, à une date douloureuse. Je ferai l'effort de devancer l'anniversaire, et demain je chercherai parmi ces tristes souvenirs... Pour la première fois, le repos des reliques sacrées sera troublé. Je ne crois pas avoir besoin de te dire combien cette espèce d'exhumation me sera pénible... Mais il le faut... je m'y résoudrai.

Ils n'ajoutèrent pas une parole et descendirent dans la salle à manger où déjà les deux jeunes gens les attendaient. Le déjeuner fut rapide et presque silencieux, puis Talvanne et Rameau partirent en emmenant Robert. Le soir l'aliéniste ne parut pas et le docteur dîna en tête-à-tête avec sa fille. Il l'examinait pendant le repas, étudiant, de ses yeux au regard divinatoire, les lignes de ce jeune visage qui respirait la santé, admirant les proportions de ce corps élégant et vigoureux.

Adrienne étonnée se demandait ce que signifiait cette inspection approfondie. Mais, trop respectueuse pour questionner son père, elle attendait patiemment qu'il lui donnât, lui-même, l'explication qu'elle désirait. Ce ne fut que remonté dans son cabinet qu'il se décida à parler. Il attira la jeune fille près de lui, sur un siège bas qui la mettait presque à ses pieds et lui prenant la main :

— J'ai eu ce matin avec ton parrain une importante conversation dont tu as fait tous les frais.

Et comme elle levait la tête avec une surprise un peu inquiète :

— Ne te tourmente pas, ajouta-t-il, tu sais que notre unique préoccupation est d'assurer ton bonheur. Tout ce que nous aurons imaginé, préparé ou souhaité comptera pour rien, si tu nous déclares que nos projets ne te satisfont pas.

Elle sourit, déjà au fait de ce que son père allait lui dire et, se levant à demi, penchée sur son épaule, elle l'embrassa tendrement.

— Tu viens d'avoir dix-huit ans, reprit le docteur, te voilà donc grande fille, et tu peux aspirer à une autre existence que celle qui s'est écoulée pour toi entre deux vieux pas souvent gais, comme Talvanne et moi...

Cette fois Adrienne ne put garder le silence et, avec une tendre vivacité, interrompant son père :

— C'est cependant ainsi que je désirerais continuer à vivre, dit-elle de sa douce voix, et je ne crois pas pouvoir être plus heureuse qu'entre mon cher parrain et toi.

— Tu ne seras certes pas plus aimée, reprit Rameau, car depuis que tu existes, nous avons tout subordonné à toi... Mais, mon enfant, nous ne serons pas éternels et la tendresse que nous t'avons vouée viendra forcément, un jour, à te manquer. Il faut donc que nous songions à ton avenir, et l'avenir d'une jeune fille, c'est le mariage. Oh ! ne crois pas que ce soit

sans trouble que j'aborde cette question... Si, auprès de nous, tu t'es jusqu'ici trouvée heureuse, en toi nous avons rencontré le dernier attrait, la suprême consolation que nous gardait la vie... Cette maison, qui a connu tant de douleurs et de tristesses, par toi avait reconquis un peu d'animation et de gaîté... Tu en as été le rayon et le sourire... Aussi, je t'assure bien que la pensée d'abandonner toute cette joie à un autre nous a serré le cœur. Mais nous ne sommes pas assez égoïstes pour accepter que tu te sacrifies à notre bonheur, et nous voulons te donner un compagnon au bras duquel tu pourras marcher en toute sécurité.

— Ainsi vous pensez à vous séparer de moi?

— Non, ma chère enfant, car j'espère que celui qui sera ton mari ne me privera pas de ta chère présence... Mais, tu le sais, la femme doit suivre son époux et, quand tu seras mariée, si près de moi que tu sois, tu ne m'appartiendras plus comme aujourd'hui... Il y aura toujours, entre toi et moi, la pensée, le souvenir, ou l'image d'un autre.

Le docteur hocha la tête :

— Et peut-être me fais-je même, en ce moment, d'étranges illusions : qui sait si déjà?... Oui, Talvanne prétend que ton cœur n'est plus à nous exclusivement et que tu aimes...

La main d'Adrienne trembla entre les doigts de Rameau, une rougeur ardente colora son visage, et

elle demeura interdite, n'osant plus lever les yeux.

— Ce n'est pas un reproche que je te fais, chère petite, reprit le docteur. A peine est-ce une question que je t'adresse... J'ai pleine confiance en toi, et je suis sûr d'avance que, si tes regards se sont reposés avec complaisance sur quelqu'un, le choix fait par toi doit être tel que je n'aurai qu'à l'approuver...

— Oh! mon père, j'en suis bien sûre!

Elle s'arrêta, un peu honteuse de la chaleur avec laquelle elle venait de prononcer ces paroles. Rameau sourit doucement, et la forçant à relever sa tête qu'elle tenait maintenant baissée :

— Ainsi, même les meilleures et les plus franches ont leurs secrets? dit-il. Tu agitais dans ta petite tête des pensées que je n'avais pas soupçonnées? C'est Talvanne qui a été le plus clairvoyant : il ne s'est pas trompé à ton calme apparent, et il avait deviné ton roman... Voyons, conte-moi un peu cela... Car, à présent, je veux tout savoir.

— Oh! papa, c'est peu compliqué, et nullement romanesque. Peut-être même me suis-je forgé des illusions et ai-je rêvé toute seule, car jamais un mot n'a été échangé entre moi et celui dont tu me parles...

— Quel est-il?

Elle leva ses yeux bleus tranquilles et purs et dit avec calme, comme si aucun autre nom ne pouvait tomber de sa bouche :

— C'est Robert.

Rameau poussa un soupir de soulagement. Il n'avait point douté de ce que Talvanne lui affirmait ; cependant il éprouva une satisfaction profonde à être sûr que l'époux choisi par sa fille était celui qu'il lui destinait.

— Et tu l'aimes ?

— Je n'ai fait que suivre ton exemple, répondit finement la jeune fille : tu le traitais comme un fils. J'ai pris du plaisir à le voir venir dans cette maison. Il était le compagnon de mes jeux quand j'étais enfant, il a été l'ami de ma jeunesse, je l'ai toujours eu près de moi et, s'il devait s'éloigner, il me semble que j'en éprouverais un grand chagrin. Excepté mon parrain et toi, je ne connais personne d'aussi bon que lui. Quand j'avais des peines, il me consolait. Quand j'étais joyeuse, il en paraissait plus gai. Tout de lui m'a semblé généreux, délicat et tendre et si souhaiter passer sa vie auprès de quelqu'un, c'est aimer, alors, oui, mon père, je l'aime.

Pendant qu'elle parlait, Rameau la regardait, l'écoutait, et le charme candide qui émanait d'elle le pénétrait délicieusement. Il ne chercha pas à analyser ses sensations, il les éprouvait exquises, et il s'y livra sans réserve.

— Et lui, demanda-t-il, crois-tu qu'il t'aime ? Te l'a-t-il dit ?

— Non, mon père, mais j'ai deviné bien vite

qu'il avait, auprès de moi, le même plaisir que je ressentais dans sa compagnie. Il a une façon de me parler, de me sourire, où son cœur apparaît tout entier. Lorsque sa mère est morte, tu t'en souviens, je suis allée la veiller avec Rosalie. Nous avons trouvé le pauvre Robert pleurant tout seul, car il n'avait pas du tout de famille à Paris. En nous voyant entrer, il a été si ému qu'il ne pouvait prononcer une parole. Il m'a conduite dans la chambre de sa mère et il y est resté avec moi. Nous étions assis près de la fenêtre, sans parler, l'un à côté de l'autre. Mais, dans ses yeux, je lisais sa reconnaissance. Le soir, au moment où j'allais partir, il a pris une petite bague ornée d'une perle, la seule que Mme Servant portât, et il me l'a donnée en disant : « C'est un des souvenirs les plus précieux que je possède de ma mère, car cette bague, elle l'avait déjà au doigt quand elle était jeune fille, et elle l'a gardée toute sa vie : acceptez-la, et ne la quittez jamais. » Sa voix tremblait, j'étais toute troublée, je ne voulais pas recevoir ce bijou, et cependant j'avais peur, en refusant, de lui faire du chagrin. Alors il m'a pris doucement la main et il m'a passé, lui-même, le cercle d'or au doigt. Il m'a regardée, triste encore, mais avec un sourire. Une larme est tombée sur la bague, et il m'a semblé que c'était le premier anneau d'une chaîne qui nous liait et que rien ne pourrait briser. Quand je suis rentrée, je t'ai montré la bague et je t'ai raconté com-

ment elle était en ma possession. Tu m'as embrassée, sans me dire de la rendre, et j'ai été bien heureuse, car j'ai compris, là, que tu ne désapprouvais pas l'affection que j'avais pour Robert. Pendant son deuil, tu l'as attiré encore plus que par le passé, et il n'a pas mis de résistance à faire de ta maison la sienne. Maintenant, je le vois tous les jours, nous nous promenons ensemble dans le jardin, nous causons, nous rions, et je suis si heureuse, que je me demande comment je pourrais l'être davantage.

— Ainsi, jamais un mot de lui, qui ait pu te faire comprendre ses espérances?

— A quoi bon? dit Adrienne avec sa belle et calme innocence, nous savons bien ce que nous avons dans le cœur, l'un et l'autre.

— Alors, tu es sûre de lui?

— Oui, mon père, comme il doit être sûr de moi.

— Sans vous êtes jamais mis d'accord?

— Sans autre accord que celui de nos regards et de nos sourires.

— Alors, tu veux bien devenir sa femme?

— Oui, mon père, parce qu'il sera pour toi un bon fils, et que rien ne sera changé dans notre existence. Mon parrain aussi sera content, car il aime Robert. Oh! cela est facile à voir : il ne sait pas dissimuler. Et quand il désapprouve quelque chose, ou suspecte quelqu'un, on s'en aperçoit tout de suite à son attitude. Eh bien! il a toujours fait à Robert la

même figure qu'à moi, et il n'a jamais manqué une occasion de me parler de lui.

— Alors, tu as jugé qu'il t'encourageait?

— Oui, papa, et j'ai été bien contente.

— Et moi, tu ne t'es pas préoccupé de mon opinion?

Adrienne sauta sur les genoux de son père et, lui apportant aux lèvres son riant et frais visage :

— Oh! toi! Je savais que tu ne me refuserais pas ce que je te demanderais bien gentiment!

— Il y va cependant de la tranquillité de ta vie, dit le docteur gravement, et il ne faut pas se décider à la légère. Je crois, comme toi, que Robert est un bon et honnête garçon; je sais que, comme médecin il est plein d'avenir. Mais si tu soupçonnais quelles difficultés imprévues peuvent surgir. L'existence est pleine d'embûches contre lesquelles on ne saurait trop se prémunir! C'est la tâche des vieux parents qui, au prix de cuisants chagrins, ont acquis de l'expérience. Talvanne et moi, nous confesserons Robert... Et s'il est tel que nous l'espérons, s'il a les sentiments que nous lui prêtons, eh bien! mon enfant, si cruel qu'il me paraisse de céder une partie des droits que j'ai sur ton cher petit cœur, je te confierai à lui, et tu seras heureuse!

Et comme Adrienne, les bras autour du cou de son père, le couvrait de baisers, dont une part seulement s'adressait bien à lui, le docteur doucement

éloigna sa fille et, avec un reste d'émotion qui faisait trembler sa voix :

— Maintenant, va, ma mignonne, et laisse-moi travailler. Dors paisiblement, afin que ton amoureux, demain, te trouve les yeux brillants et les joues fraîches.

La jeune fille souhaita le bonsoir à son père et, le front rayonnant d'une joie tranquille, elle se retira. Resté seul, Rameau prit des dossiers sur son bureau et essaya de lire. Mais sa pensée était distraite, il ne réussit pas à la fixer sur son travail. Les lignes tracées sur le papier disparurent et, devant ses yeux, il vit un jeune couple marchant à pas légers, en murmurant de tendres paroles. A cette vue, son cœur se gonfla dans sa poitrine. Une sorte d'ivresse, qu'il ne connaissait plus depuis bien longtemps, vint le réchauffer et il lui sembla que la source des douces émotions, qu'il avait crue tarie à jamais en lui, s'ouvrait de nouveau jaillissante et féconde.

Il laissa tomber sa tête sur sa poitrine et pensa avec une sombre ironie que l'homme n'était jamais complètement dégagé des liens terrestres et que la joie ou la douleur trouvaient toujours en lui un terrain préparé pour leurs inépuisables semences. L'arbre frappé par la foudre et desséché par l'hiver ne reverdissait plus, son tronc pourrissait lentement et tombait en poussière pour faire corps avec la masse universelle. Après des années d'infécondité, il ne se

couvrait pas subitement de bourgeons et de feuillages, sous la poussée d'une sève nouvelle. Et lui, tronc depuis si longtemps inerte, voilà qu'il retrouvait la faculté de sentir et, par conséquent, de souffrir. Il se voyait attaché par de puissantes fibres à des créatures vivantes et capable de s'intéresser activement, fiévreusement, aux péripéties de leur existence. Il s'était cru mort et il découvrait, plein à la fois d'horreur et d'un commencement de joie, qu'il vivait et qu'il pouvait sans doute encore être heureux.

Car ne serait-ce pas une satisfaction profonde que d'assister à l'épanouissement de cette aimable fille en une adorable femme? Ne se réchaufferait-il pas aux rayons de ce bonheur qui serait son œuvre? De petits enfants naîtraient, qui grandiraient sous ses yeux, et, aimants comme leur mère, l'entoureraient de leur douce tendresse. Un nuage passa devant ses yeux qui se mouillèrent de pleurs. Une voix s'éleva au fond de lui-même qui disait: « Tu es infidèle au souvenir de la morte. Tu t'étais juré de ne plus avoir une seule pensée qui lui fût étrangère. Son image devait être, devant tes yeux, unique, comme celle d'une divinité à laquelle tu aurais voué tout le reste de tes jours. Et voilà que tu profanes la solitude où elle était souveraine, et que ton cœur s'ouvre à de nouvelles affections, ton esprit à de nouvelles pensées. Tu auras joué, pendant quinze ans, la comédie du deuil inconsolable et, en un instant, tu vas re-

jeter tous tes voiles noirs, remplacer celle qui semblait, avec elle, avoir emporté ta vie. »

Mais son puissant esprit réagit contre ces impressions. L'homme, se dit-il, ne doit pas supporter plus qu'un certain faix de soucis et de douleurs et il y aurait ingratitude de sa part à se refuser aux compensations qui lui sont offertes. Que ma fille soit heureuse et que j'en éprouve une satisfaction profonde, quoi de plus juste? Si je ne devais pas endurer les tristesses et jouir des douceurs de la vie, à quoi bon m'avoir fait vivre? D'ailleurs, pensa-t-il avec un prompt retour à son amer pessimisme, peut-être l'apparence de ce bonheur est-elle trompeuse, et qui sait si je ne suis pas réservé à des chagrins imprévus et plus cuisants?

Il rechercha alors tout ce que l'avenir pouvait bien lui préparer de déceptions et de malheurs. Il n'en découvrit pas de plus affreux que d'être privé de sa fille. Si, dans le changement d'existence qu'elle allait subir, Adrienne tombait malade et mourait, que deviendrait-il? Il ne put supporter la pensée du vide et de la solitude dans lesquels il lui faudrait vivre et, se levant, il se promena de long en large dans son cabinet pour distraire son imagination. Au bout d'un instant, il se sentit plus calme et reprit son travail.

Le lendemain, en arrivant à dix heures rue Saint-Dominique pour se mettre aux ordres de son maître,

Robert fut assez étonné de se voir barrer le chemin par Rosalie. Comme il s'apprêtait à questionner, la gouvernante ouvrit la porte du petit salon et le jeune homme aperçut le docteur Talvanne qui lisait un journal. L'aliéniste se leva vivement et, la main tendue :

— Rameau est occupé, dit-il, nous ne pouvons pas entrer dans son cabinet. Assieds-toi, tu me tiendras compagnie en attendant. Qu'est-ce qu'il y a de nouveau dans la médecine?

— Mais, docteur, répondit Robert en souriant, je vous crois beaucoup mieux informé que je ne puis l'être...

— Pour les choses sérieuses, peut-être, mais non pour les choses futiles... Raconte-moi les petits potins de l'École... Est-ce qu'on n'y dit plus de méchancetés, est-ce qu'on n'y plaisante plus les maîtres ?

— Oh! si!

— Eh bien! Va, je t'écoute.

— On dit que le professeur Gazan demande, maintenant, pour faire les opérations graves dont il a la spécialité, une année du revenu de son client, comme honoraires. Il a une agence très sérieuse qui le renseigne sur la fortune des malades et, comme l'autre jour le mari d'une dame, qu'il venait d'ouvrir et de recoudre très habilement, se récriait en déclarant qu'il n'était pas aussi riche qu'on croyait, Gazan l'a

interrompu en disant sévèrement : « Monsieur, vous avez une maison rue de Rivoli qui rapporte tant, deux fermes en Normandie qui rapportent tant, et tant de titres au porteur... N'espérez pas me tromper!... » L'autre, atterré, a baissé la tête et s'est exécuté.

— Rend-il l'argent quand l'opération ne réussit pas ?

— Jamais! le malade meurt, et Gazan ne rend pas !

— Vois-tu, mon garçon, ce sont des mœurs nouvelles, dit Talvanne. De notre temps, on ne connaissait pas ces façons-là. Autrefois on faisait de la science, aujourd'hui on fait de l'industrie médicale. L'important est de gagner de l'argent et, sous ce rapport, tu vas être satisfait : j'ai entendu Rameau parler d'une mission de confiance qu'il a à te donner... Tu partirais pour la Saxe et tu y resterais six mois. Tu aurais le loisir de préparer ta thèse d'agrégation et tu serais princièrement payé. Voilà qui n'est pas à dédaigner !...

Talvanne aurait pu continuer longtemps sans être interrompu. Robert ne l'écoutait plus. Il était devenu très rouge, avait baissé les yeux, comme s'il redoutait de rencontrer le regard du docteur, et il examinait, avec une attention profonde, une fleur du tapis. La nouvelle, qui venait de lui être donnée, l'avait complètement étourdi. Depuis deux

mois, il n'était jamais sorti de chez lui, pour se rendre rue Saint-Dominique, sans se dire : « Je vais aujourd'hui prendre mon courage à deux mains et parler sérieusement au patron. » Parler sérieusement au patron signifiait, pour le jeune homme, avouer à Rameau qu'il aimait Adrienne et obtenir qu'il la lui donnât pour femme.

Il partait, fermement résolu à affronter l'imposant regard de son maître. Après tout, la démarche était-elle si pénible? N'était-il pas traité comme un fils par le grand homme? Certes! Pouvait-il douter de sa bienveillance? En aucune façon! N'importe! Il n'en était pas moins le grand homme et, depuis quinze ans que Robert le voyait tous les jours, il n'avait jamais pu s'habituer à ne pas trembler devant lui. Il n'ouvrait jamais la porte du cabinet dans lequel il savait trouver son maître assis à sa table de travail, sans ressentir une légère angoisse. Jamais il n'avait répondu à une question posée par lui, sans être troublé. Il voyait, en Rameau, un être d'essence supérieure, avec lequel il était difficile sinon impossible de se familiariser. Il aimait passionnément sa fille et il ne pouvait se résoudre à la lui demander en mariage.

Pendant que Talvanne lui parlait, il songeait : Qu'est-ce que cette fantaisie de m'envoyer à l'étranger, pendant six mois, sous couleur de me faire gagner de l'argent, quand il sait que je m'en soucie fort

peu, et de me donner du loisir pour préparer mon concours, quand il n'ignore pas que j'ai ici tout le temps nécessaire. Évidemment il s'est produit un incident que je ne connais pas et qui va modifier ma situation dans la maison. Mon maître veut m'éloigner. Peut-être a-t-il découvert que j'aime sa fille. Alors il ne voudrait donc pas me la donner ? Si elle lui avait été demandée par un autre, et si la demande avait été agréée ?

A cette idée, une sueur froide mouilla son front, ses mains s'agitèrent fébriles, et il eut des tintements dans les oreilles. Un sentiment de honte l'accabla en pensant qu'il avait levé les yeux sur la fille de son bienfaiteur, sans être sûr de se voir approuvé par lui. Il se jugea indélicat et se trouva très malheureux. Si elle m'aimait, pourtant, se dit-il. Ne pourrions-nous pas vaincre la résistance de son père ? Mais je paraîtrais faire une spéculation. Elle sera très riche et moi je suis pauvre. On m'accusera d'avoir abusé de l'intimité dans laquelle on m'a laissé pénétrer, pour m'emparer de ce jeune cœur si tendre, de cet esprit si simple.

Il souffrit dans son honnêteté. Et cependant il persistait à espérer qu'Adrienne l'aimait. Il se rappelait les grâces confiantes, les attentions affectueuses de la jeune fille. Se pouvait-il qu'elle appartînt jamais à un autre que son ami d'enfance? Il se révolta : une colère grandissait au fond de lui. Pour-

quoi se sacrifierait-il? Pourquoi laisserait-il, en partant, le champ libre à un autre? Un flot de sang lui monta au visage, ses yeux se relevèrent hardis, il frappa résolument de son poing fermé sur son genou et, oubliant où il était et avec qui il était, il cria :

— Non ! Cela ne sera pas !

Il resta stupéfait en entendant Talvanne lui demander :

— Qu'est-ce qui ne sera pas ?

Il regarda le docteur et, sortant tout à fait de son rêve, il reprit possession de lui-même.

— Tu parles tout seul? reprit l'aliéniste, en l'examinant d'un air moqueur. Ceci rentre dans ma spécialité. Verrais-tu des êtres imaginaires et t'entretiendrais-tu avec eux sur le ton de la menace? Tu serais alors sous l'influence du délire de la persécution. Tu n'ignores pas qu'on en guérit rarement? En général, les altérations médullaires se produisent rapidement et le sujet devient gâteux... De même pour le délire des grandeurs... Sais-tu que plus les prétentions sont élevées, plus la marche de la maladie est rapide?... Un malade, qui se croit Napoléon ou Jésus-Christ, est moins guérissable qu'un autre, qui se croirait simplement Bernadotte ou saint Jean-Baptiste...

— Rassurez-vous, interrompit Robert en s'efforçant de sourire, je suis dans mon bon sens. Ou du moins je crois y être, reprit-il avec un peu d'amer-

tume. Je pensais simplement à ce séjour d'une demi-année en Saxe et je protestais contre l'idée qu'a eue mon maître de me l'imposer...

— Mais je ne crois pas qu'il te l'impose si tu n'en es pas satisfait, dit vivement Talvanne. Il m'a paru vouloir te faire une faveur...

— Étrange faveur que de m'éloigner de lui !

— C'est parce qu'il a confiance en toi qu'il te charge d'un traitement difficile.

— Ne peut-il faire soigner son Allemand par un Allemand?

— Peste ! C'est un archiduc !

— Eh ! quand ce serait un roi ?

— Diable !

Talvanne pinça les lèvres et se frotta les mains, ce qui chez lui était l'indice d'une agitation intérieure assez vive. Il se leva de son fauteuil et, baissant le ton, comme s'il voulait provoquer des confidences :

— Tu as donc des raisons décisives pour rester à Paris?

Robert regarda fixement l'aliéniste. Celui-là ne lui faisait pas peur. Il était amical pour lui, tendre pour Adrienne. N'y avait-il pas un coup du sort dans cette rencontre qui le mettait à sa portée, au moment précis où il était si important qu'il déclarât son amour. Se confier à Talvanne, c'était se confier à Rameau. Un quart d'heure après qu'il aurait

tout dit à l'un, l'autre serait instruit de l'affaire. Et quel avantage, s'il n'était pas désapprouvé par le parrain! Il aurait un allié très puissant pour défendre sa cause. Une chaleur bienfaisante revint à son cœur. Sa tête se dégagea, il se sentit capable de discuter, de prier, de convaincre.

Pendant que Robert combinait ce plan et le jugeait admirable, Talvanne se disait : A quoi cet animal peut-il bien penser? Je lui porte le coup brutal d'un exil de six mois loin de sa bien-aimée, il prend feu, proteste, refuse de partir, et puis, quand il faudrait avouer, le voilà qui se replie sur lui-même et qui devient muet comme une carpe! L'occasion est pourtant belle pour se jeter à mon cou en criant : J'aime votre filleule, et je ne peux pas supporter l'idée de vivre loin d'elle. Qu'on me la donne, ou je vais à l'hôpital et, au moyen d'une bonne piqûre anatomique, je me procure un suicide glorieux, sous les apparences d'un martyre de la science. Mais voyez s'il parlera! Et il prétend qu'il est dans son bon sens. Que serait-ce s'il n'y était pas? Je ne suis pourtant pas intimidant! Allons, il faut que je l'aide et fasse comme Socrate, qu'on avait surnommé l'accoucheur des esprits... Voyons, si celui-ci résistera au forceps.

— Ainsi tu es absolument décidé à ne pas quitter Paris? reprit-il en regardant Robert d'un air engageant.

— Absolument décidé, répliqua le jeune homme.

— Quelque amourette, sans doute?

A ces mots, Robert recula de deux pas et, avec un geste de protestation indignée :

— J'espère que vous ne le croyez pas?

— Alors c'est donc pour le plaisir de passer, tous les jours, quelques heures dans la compagnie de deux vieux, comme Rameau et moi, que tu refuses une mission qui serait un objet d'envie pour tout homme de ton âge? Voilà qui est vraiment flatteur!

Cette fois, Robert sentit l'aiguillon de la raillerie, il secoua la tête, ainsi que pour prendre son élan, mais la confession qu'il avait à faire lui coûtait tant qu'il hésita encore. Talvanne devina que le jeune homme reculait devant l'obligation de brûler ses vaisseaux. Il comprit la crainte affreuse qui le poignait, et allant sans détour à son aide :

— Allons, bêta, dis-moi donc bravement ce que tu as sur le cœur?... Tu sais bien que, si ce que tu as rêvé est raisonnable, tu as le droit de compter sur mon appui et que, si c'est absurde, tu peux être sûr de mon silence...

A ces paroles si pleines de bonté, deux larmes jaillirent des yeux de Robert, et serrant avec effusion les mains du docteur :

— Eh bien! sachez donc tout : j'aime Adrienne et c'est pour cela que je ne veux pas partir. Pendant mon absence, qui sait ce qui peut arriver? Suis-je même sûr que déjà son père n'a pas formé pour elle

des projets qui détruiraient toutes mes espérances?

Talvanne se frotta les mains, cette fois, à s'emporter l'épiderme, puis regardant l'amoureux de sa filleule avec une sévérité soudaine :

— Ah! ah! mon garçon, dit-il, tes visées ne sont pas médiocres!...

— Docteur... balbutia le jeune homme.

— Je comprends que tu tiennes à rester ici!

— Croyez bien... interjeta Robert bouleversé.

— Et qu'est-ce que pense ma filleule de tout cela?

— Mais je n'ai pas prononcé une parole qui pût lui faire soupçonner les sentiments que j'avais pour elle!

— Et tu la vois tous les jours!

Talvanne fit une pause, jeta un coup d'œil malicieux sur son interlocuteur abasourdi, et se mettant à rire :

— Tu es un garçon plein de réserve et tout à fait bien élevé : reçois mes compliments... Mais es-tu bien sûr, d'autre part, de ne pas t'être montré un peu nigaud?... Quand on aime véritablement une jeune fille, il est méritoire de ne pas troubler sa tranquillité en lui adressant des aveux passionnés; mais quand elle a, auprès d'elle, un parrain tel que le docteur Talvanne, on est un fameux Nicodème de ne pas éclairer, de soi-même, la situation en risquant auprès de celui-ci quelques confidences...

— Que voulez-vous dire? s'écria Robert.

— Tout simplement ceci : qu'il y a une demi-heure que je fais les derniers efforts pour t'amener à me conter ce qu'il est nécessaire que je sache. Maintenant passe devant, Jeannot, et allons causer avec le père de ta belle.

L'aliéniste donna une tape sur l'épaule du jeune homme et, ouvrant la porte du salon, il le poussa vers le cabinet de Rameau. Mais Robert, repris de sa frayeur à l'idée de s'expliquer devant son maître, voulut, dans le couloir, opposer de la résistance. Il s'arrêta, et tout effarouché :

— Docteur, je vous en prie, expliquez-moi... Est-ce que vous croyez que je peux, ainsi, brusquement?...

— Veux-tu prendre des ambassadeurs, comme un prince du sang!

— Mais que vais-je dire?

— La vérité, toute la vérité, rien que la vérité...

— Qu'est-ce que le docteur va penser?

— Que sa fille est assez gentille pour qu'il soit naturel qu'on l'aime.

— Espérez-vous qu'il m'accueillera favorablement?

— T'y mènerais-je sans cela?

Cette fois Robert retrouva un peu de courage et, comme Talvanne ouvrait la porte du cabinet, il le suivit. Vêtu de sa longue robe noire, sur laquelle tombait sa barbe blanche, Rameau, du fond de son

fauteuil, sans bouger, les regarda venir. Sous ses sourcils touffus ses yeux brillaient, et sa bouche avait un bienveillant sourire. L'aliéniste s'avança tout près de lui et, du geste, montrant Robert qui restait immobile :

— Je t'amène ce jeune réfractaire, mais ce n'a pas été sans peine. J'ai rarement rencontré quelqu'un de plus fermé. Il a fallu autant d'efforts pour le contraindre à avouer son amour que s'il s'était agi d'un crime... N'importe, *habemus confitentem reum*... Qu'allons-nous en faire?

Rameau s'était levé, il s'adossa à la cheminée et, hochant sa tête grise, il dit :

— Un homme heureux!

Robert pâlit d'émotion ; il fit entendre une exclamation, qui ressemblait singulièrement à un sanglot, et comme le grand homme lui tendait les bras, il s'y jeta avec une filiale affection.

— Allons! voilà qui va bien! s'écria Talvanne. Maintenant, occupons-nous un peu de la demoiselle.

Il sortit, laissant l'élève et le maître en présence. Entre eux la glace était rompue, et le flot des aveux, trop longtemps retenus par Robert, s'épanchait librement. Il disait tous ses rêves, tous ses espoirs, toutes ses incertitudes, toutes ses craintes. Et, dans ces paroles brûlantes, le docteur, avec une douceur mélancolique, retrouvait un écho de sa passion morte. Oui, celui qui aimait ainsi aimait sincère-

ment, profondément, sans réserve, et ne devait jamais changer.

La nature délicate et tendre d'Adrienne serait comprise par lui, et leurs deux cœurs battraient à l'unisson de la même tendresse. Aucun germe de désaccord n'existait qui pût les séparer, comme ils l'avaient été, Conchita et lui, par leurs dissentiments religieux. Robert, élevé pieusement, avait les sentiments de l'honnête homme à qui, lorsqu'il était enfant, sa mère a appris à prier. Son intelligence, naturelle et acquise, l'avait incité à discuter avec lui-même, et beaucoup de parties du dogme n'avaient pas résisté à son libre examen, mais les persécutions violentes que la religion subissait n'avaient fait que raffermir sa foi ébranlée. En face de l'Église triomphante il se serait peut-être émancipé ; devant le culte menacé il s'était soumis. Le jour où Adrienne lui demanderait de s'incliner avec elle, il s'inclinerait, et leur mutuel amour serait fortifié par leur mutuelle croyance.

A cette idée, un soupir gonfla la poitrine de Rameau, et un amer regret assombrit son front. Ce grand esprit, qui dominait de si haut la pensée humaine, maudit, pour un instant, la clairvoyance souveraine qui, en le faisant si supérieur à ses semblables, l'avait éloigné du bonheur qui est dévolu aux humbles et aux simples. Il avait, nouveau Prométhée, plongé ses regards dans les mystères du ciel,

et, foudroyé par le malheur, il portait au flanc une dévorante blessure. Mais n'avait-il pas payé, à lui seul, la dette de tous les siens, et, pour prix des paternelles souffrances, Adrienne ne devait-elle pas obtenir une existence exempte de soucis et de tristesses? Robert la lui promettait avec une ardeur passionnée, et il était porté à le croire. La sincérité éclatait dans ses yeux, comme son amour et sa reconnaissance.

— Mon cher enfant, dit Rameau gravement, je te confie ce que j'ai de plus précieux au monde. Tu sais combien j'ai été malheureux. Ma fille est le seul être qui me rattache à l'existence. Ainsi c'est ma vie dont tu vas avoir la garde. Je t'ai instruit, je t'ai aplani la voie, tu es mon élève et presque mon fils. Ton grand-père avait été mon bienfaiteur, et je lui ai dû plus que tu ne me dois toi-même, car, sans moi, tu aurais pu devenir un homme remarquable, ta famille était en mesure de te donner une brillante éducation, tandis que j'étais l'enfant d'un ouvrier, destiné à rester grossier, ignorant, et c'est le docteur Servant qui m'a créé de toutes pièces. Jusqu'à ce matin, je n'étais quitte ni envers les tiens ni envers toi, mais je te donne ma fille, et à compter de cet instant, c'est toi qui deviens mon débiteur.

— Tous mes jours seront employés à essayer de m'acquitter.

— C'est bien! Je te crois et je te remercie.

Ils étaient en face l'un de l'autre, la main dans la main, échangeant une chaude étreinte. La porte s'ouvrit et, conduite par Talvanne, Adrienne parut. Son doux visage resplendissait de joie et ses yeux ravis allaient de son père à celui qu'elle aimait. Ils restèrent à se regarder, immobiles, comme s'ils craignaient de perdre la sensation délicieuse qu'ils éprouvaient tous. Enfin Rameau tendit les bras à sa fille qui, avec un cri de reconnaissance, se laissa aller sur sa poitrine. Le grand homme rapprocha les fiancés dans la même étreinte, les couvrit de son profond regard, comme s'il essayait, sur leur front, de lire le secret de leur destinée, mit leurs mains l'une dans l'autre, et courbant sa blanche tête de patriarche :

— Mes enfants, dit-il, soyez heureux !

Ils restèrent les mains unies, se souriant avec un étonnement joyeux, comme s'ils n'osaient pas encore croire à leur bonheur, puis, sans une parole, ils sortirent, appuyés l'un sur l'autre, ainsi qu'ils devaient l'être toute la vie. Au bout d'un instant, leur pas léger se fit entendre sur le sable du jardin, et les deux vieillards, le cœur serré par l'éclosion radieuse de cet amour qui leur prenait à chacun un peu du cœur de leur fille, virent les deux jeunes gens qui, parlant à voix basse, le sourire aux lèvres, oublieux de la terre entière, marchaient au soleil, parmi les fleurs.

IX

Le lendemain du jour où Robert et Adrienne avaient été fiancés, Rameau, dès le matin, se dirigea vers la chambre mortuaire, dans laquelle il n'entrait qu'en tremblant une fois chaque année. La maison était silencieuse. Adrienne travaillait, au rez-de-chaussée, dans son petit salon d'études et Rosalie, en voyant le docteur prendre le chemin de l'appartement de celle qu'elle continuait à pleurer comme lui, s'était sauvée. Rameau traversa donc solitaire le couloir du premier étage et arriva, pâle et le cœur battant, devant la porte. La clef était dans la serrure, comme si l'habitante, au lieu d'être partie pour toujours, allait rentrer d'un instant à l'autre. Le docteur s'arrêta indécis, prêt à remettre sa triste visite à plus tard. Mais un effort de volonté le porta en avant, il ouvrit d'une main ferme et pénétra.

La pièce était dans une obscurité que rendait plus profonde pour lui le passage subit de la clarté à la

nuit. Il resta debout, au milieu de cette ombre et de ce silence, saisi par la fraîcheur de cette chambre toujours fermée, tressaillant aux craquements de la boiserie ébranlée dans son annuelle immobilité, cherchant d'un regard troublé si personne ne marchait auprès de lui. Ses yeux, peu à peu habitués aux ténèbres, commencèrent à distinguer les formes des meubles. Là, était la table, plus loin la chaise longue sur laquelle Conchita aimait à s'étendre, laissant s'écouler les heures. Un filet de lumière, passant par un trou de la persienne close, allumait une étincelle d'or au sommet de la pendule et, dans l'enfoncement de l'alcôve, sous ses rideaux clairs, la masse du lit s'accusait confusément. Une odeur passée, comme un parfum de fleurs fanées ou de flacon depuis longtemps débouché, flottait dans l'air. Et, avec horreur, Rameau se rappela les entassements de bouquets sur la bière, au jour fatal, et la senteur fade de ces présents funèbres.

Il se retourna frissonnant, cherchant, sur les tréteaux de bois recouverts de velours semé de larmes, le cercueil massif qui contenait tout ce qu'il avait le plus aimé sur la terre. L'épouvante de cette solitude, sur laquelle planait lugubrement le souvenir de la morte, le saisit invincible, et rapidement, comme s'il se sentait poursuivi par un spectre, il alla à la fenêtre, l'ouvrit, poussa rudement les volets, et se retourna du côté de la chambre. Elle était vide, pou-

dreuse, emplie par le soleil qui pénétrait à flots et, sur la muraille, dans une calme lumière, le portrait de Conchita souriait mélancolique, sa touffe de « ne m'oubliez pas » à la main.

C'était tout ce qui restait de la femme et de l'ami disparus : cette toile éclatante dans son cadre doré, souvenir navrant puisque, perpétuant la beauté du modèle et rappelant le talent du peintre, il faisait leur perte plus lamentable. Rameau s'oublia dans une douloureuse contemplation. En un instant, tout le passé apparaissait, devant lui : époque brillante où il montait vers les sommets dorés par l'aurore, maintenant laissés en arrière et ensevelis dans l'ombre du couchant, époque heureuse où il marchait entre l'amour et l'amitié, tous les deux évanouis ne laissant, au lieu de l'espérance et de la joie, que le doute et la tristesse.

Il éprouva un invincible accablement. Pourquoi n'était-ce pas lui qui était parti ? Il serait endormi dans la tranquillité du néant et ne traînerait pas une misérable existence désolée par des regrets inutiles. Ce qu'il avait fait de grand : ses travaux admirés, ses découvertes fécondes, sa gloire, il l'oubliait, prêt à tout sacrifier pour quelques heures de ce passé envolé.

Assis près de la table sur laquelle se trouvaient encore, dans le désordre de l'usage quotidien, les menus objets dont se servait Conchita, il les regar-

dait avec des yeux pleins de larmes. L'amour qu'il avait pour sa fille, l'affection qui le liait à Talvanne et à Robert, il ne se souvenait plus de rien et sa vie lui apparaissait comme un gouffre noir, dans lequel tout ce qui pouvait le rendre heureux s'était englouti pour toujours. Il maniait doucement un petit ouvrage commencé, sur le canevas duquel l'aiguille demeurait piquée, attendant que les doigts qui le tenaient habituellement vinssent le reprendre.

Il avait vu bien souvent cette broderie dans les mains de Conchita, il lui semblait qu'elle en portait encore l'empreinte, qu'elle en gardait la chaleur, qu'elle en conservait le parfum. Il la porta à ses lèvres et ne put retenir un sanglot. Des pleurs glissèrent sur ses joues et tombèrent sur la soie. Il les laissa couler, sentant un profond soulagement à se montrer si faible, s'absorbant tout entier dans son chagrin, s'y complaisant avec une sorte de cruel plaisir. Il était seul, loin des regards, sans témoins, et avait le droit de s'abandonner comme le dernier des hommes, de cesser d'être le grand, l'illustre Rameau, pour n'être plus qu'une brute ivre de larmes, cuvant sa douleur.

Il resta longtemps ainsi. La pendule, arrêtée au moment de la mort, ne parcourait plus de ses aiguilles dorées le cadran d'émail. Les heures s'écoulaient et la journée aurait pu passer tout entière sans que personne se hasardât à franchir le seuil de la chambre pour appeler celui qui y était enfermé.

Les bruits de la maison : portes poussées discrètement, passage furtif d'un domestique dans l'escalier, voix étouffées avec précaution, parvenaient confus jusque-là sans éveiller l'attention de Rameau. Il avait oublié de manger, son esprit avait déserté son enveloppe matérielle et, insoucieux du présent, planait dans le passé.

Cependant, peu à peu, le soleil disparaissait derrière les grands arbres de l'esplanade et le jour perdait de son éclat. Le portrait s'obscurcissait, comme si, devenu plus lointain, ses contours se fussent noyés dans le vague de la distance. Rameau voulut le mieux regarder et, se levant, rompit le charme de son rêve. Il se vit dans la chambre déserte et poussiéreuse, il se souvint qu'il y avait été conduit par de sérieux motifs et qu'au lieu de s'engourdir dans de mystiques méditations, il lui fallait faire d'actives et pénibles recherches. Il secoua sa tête blanche, passa ses mains sur ses yeux éblouis et, reprenant son sang-froid, il se dirigea vers la cheminée où, dans une coupe d'émail, sans qu'une main les eût touchées depuis quinze ans, les clefs de Conchita étaient restées.

Il prit le trousseau dans ses doigts tremblants, choisit une petite clef dorée, s'approcha d'un bonheur du jour en bois de rose incrusté de cuivre, fit tomber l'abattant, garni à l'intérieur de velours bleu, et, avec un pieux respect, il ouvrit les tiroirs. Dans

celui du milieu le papier à lettres timbré des initiales C. R. était rangé auprès des enveloppes et du fin porte-plume en ivoire. Une photographie de la petite Adrienne, en robe blanche, les jambes et les bras nus, debout sur un fauteuil, souriait dans un cadre d'émail. Rameau la prit et, avec étonnement, dessous il découvrit une miniature de Munzel.

C'était bien lui, tel qu'au début de leur amitié, à vingt-cinq ans, blond, avec ses yeux bleus au regard toujours voilé d'une inexplicable tristesse. Le portrait était signé du monogramme que le docteur avait vu, si souvent, au bas des toiles de petite dimension que le peintre brossait pour satisfaire aux commandes des marchands de tableaux. Comment cette miniature, si complètement en dehors de la manière de Munzel, se trouvait-elle dans ce tiroir et réunie à la photographie d'Adrienne?

L'hostilité si opiniâtre que sa femme montrait à son ami, dans les premiers temps, revint à la mémoire de Rameau, puis l'apaisement qui avait suivi l'envoi du portrait de Mme Etchevarray, et enfin l'intimité des séances, lorsque Conchita allait poser. Sans doute, à cette époque, la jeune femme avait vu cette miniature à l'atelier et l'avait demandée, comme un souvenir de franche amitié. Mais d'où venait qu'elle ne l'eût point montrée à son mari et qu'il ignorât qu'elle fût en sa possession? Pourquoi était-elle cachée, au fond d'un tiroir, dans un

meuble où jamais personne ne jetait un regard?

Qu'aurait-il trouvé de surprenant à ce que Conchita eût obtenu un portrait de Frantz? Il s'en serait réjoui et aurait pris du plaisir à le regarder. C'eût été pour lui un souvenir précieux de l'ami si tragiquement perdu et si amèrement regretté. Mais pourquoi caché comme un objet défendu? Qu'y avait-il de criminel à posséder cette image? Et comment, de sa rencontre, Rameau éprouvait-il de l'émotion? N'aurait-il pas pu aussi bien découvrir le portrait de Talvanne?

A cette idée, un pli creusa son front pâli et un amer sourire crispa ses lèvres. Non! il n'aurait pas trouvé, dans le tiroir de Conchita, un portrait de Talvanne et, s'il l'avait trouvé, son cœur n'aurait pas battu d'un mouvement plus rapide, une sueur d'angoisse n'aurait pas mouillé ses tempes, il n'aurait rien vu là d'anormal, de louche, de répréhensible. L'honnêteté saine et solide de son ami aurait tout couvert de son prestige inattaquable, tandis que Munzel...

Arrivé à cette conclusion de ses orageuses pensées, Rameau frappa du pied avec colère, il fit entendre une exclamation qui résonna dans le silence morne de la chambre, il voulut imposer à son esprit de repousser ces soupçons plus absurdes encore qu'odieux; il dit tout haut:

— Allons! je divague! Quel poison s'est glissé

dans mon cœur, quelle folie s'est emparée de mon imagination ? Frantz ? Autant soupçonner un frère !

Il leva les yeux et ses regards rencontrèrent le portrait de la ravissante jeune femme qui souriait, son petit bouquet bleu à la main. Oh ! le doux sourire de cette bouche exquise, le regard adoré de ces yeux languissants ! Pendant des semaines, le peintre les avait vus, admirés. Il les avait reproduits sur la toile et son pinceau avait modelé tous les contours de ces lèvres amoureuses, les caressant comme d'un baiser. Était-il possible qu'il eût contemplé toutes ces beautés, sans devenir éperdûment amoureux du modèle ?

Un nuage sombre passa sur l'esprit de Rameau. Mille pensées, qui ne l'avaient jamais effleuré de leur aile de flamme, le brûlèrent cruellement. Toutes les préventions de Talvanne, au début de leur liaison avec Munzel, l'animosité de son ami, instinctive comme celle du chien fidèle, ses avertissements, lorsque Conchita allait seule à l'atelier de Frantz, tout lui revint précis, terrible, accablant. Il ne retrouva pas la confiance, qui lui faisait accueillir par des railleries toutes ces suspicions. En un instant, la jalousie dévorante l'avait détruite de ses ferments mortels. Rameau endura soudainement de telles tortures qu'il fut obligé de faire effort pour ne pas crier. Il rejeta la miniature qu'il avait gardée entre ses doigts, puis, avec une fièvre qu'il ne pouvait plus vaincre, il

commença à fouiller tous les tiroirs, tous les compartiments du meuble, jetant de côté, d'une main hâtive et brutale, les objets, l'instant d'avant adorés religieusement comme des reliques.

Pris d'une horrible curiosité, il voulait pénétrer les secrets de la femme près de laquelle il avait vécu, pendant dix ans, avec une confiante sérénité. Il violait les mystères de la mort, il profanait le silence de la tombe, prêt à se plaindre que Conchita ne fût plus là, non pas pour l'aimer, mais pour la questionner, l'effrayer, la rudoyer. Toute sa tendresse se tournait en haine, à l'idée que celle qu'il avait si passionnément regrettée, qu'il pleurait encore, à la minute même, avait pu le duper, lui dissimuler un caprice, lui cacher une aventure... Ses poings se crispèrent et il grinça des dents. Oui, il en était là. Il admettait que la morte sacrée avait pu être infâme et il cherchait furieusement les preuves de son crime.

Pour aller plus vite, il sortit les tiroirs de leurs coulisses et les lança sur le tapis, bientôt couvert de rubans, de fleurs sèches, de menus souvenirs. Ses mains inquiètes sondaient le bois avec une adresse de policier. Il semblait avoir l'instinct de la cachette possible, habilement dissimulée, mais il ne trouvait rien, et sa colère sans aliments se dévorait elle-même, d'autant plus furieuse qu'elle devenait moins fondée. Soudain, il poussa un cri. En tâtant la pa-

roi intérieure du meuble, ses doigts avaient rencontré une aspérité et s'y étaient accrochés. Un craquement avait retenti et un double fond, ménagé dans l'épaisseur d'une tablette, s'était démasqué.

Rameau demeura un moment immobile : autant il avait mis d'ardeur à poursuivre la certitude qu'il voulait acquérir, autant il appréhendait maintenant de la posséder complète. Le doute le torturait, mais c'était encore le doute. Devant lui, dans ce recoin obscur et poudreux, la preuve s'offrait. Il n'avait qu'à allonger le bras pour s'en emparer et il hésitait, épouvanté devant ce fait matériel, devant ce témoignage palpable qui ne lui laisserait plus de recours et détruirait à jamais son illusion.

Il regarda, de loin, attentivement. Un mince paquet blanc, entouré d'un ruban fané, se voyait dans l'étroit passage. Lentement il avança les doigts, le prit et, sans hâte de l'ouvrir, il alla se rasseoir près de la fenêtre. Il dénoua posément le ruban, enleva l'enveloppe de papier et trouva une vingtaine de lettres. Il n'en voyait pas l'écriture et, jusque-là, rien n'accusait Conchita. Une espérance suprême réchauffa le cœur de Rameau. Si c'étaient des lettres de son père ou de sa mère, gardées comme de pieux souvenirs !

Mais pourquoi les cacher si elles ne contenaient rien de mal? Pourquoi ce double fond et pourquoi cette défiance? Non! La correspondance n'était point

innocente, elle ne venait point, elle ne pouvait venir d'un autre que d'un amant ! Tout l'attestait, le prouvait, et le nom de l'infâme allait apparaître au bas des lettres scélérates.

Du bout des doigts, comme s'il touchait à du poison, Rameau déplia une des feuilles jaunies et, avec horreur, il reconnut l'écriture de Munzel. Il voulut lire et, terrible, il porta les yeux sur les lignes accusatrices. C'était la première des lettres reçues par Conchita après le départ de Frantz, et les tristesses de la séparation y étaient retracées avec une éloquence déchirante. L'amour éclatait dans ces pages, mais le remords y était dépeint avec une puissance d'expression qui fit frémir Rameau. Certes l'ami était coupable, mais la femme combien davantage ! Toute l'histoire de la faute était retracée là, en phrases brûlantes de passion et de douleur : la tyrannique volonté de la maîtresse, qui rappelait son amant auprès d'elle, et les protestations enfiévrées du malheureux, pris entre la volupté de ses souvenirs et l'exécration de sa trahison. Oui, il maudissait sa faiblesse qui l'avait conduit à tromper son ami, et il aimait tant qu'il ne pouvait se résoudre à regretter d'avoir commis l'infamie. Et, torturé par le double regret du bonheur et de l'ignominie, il fuyait par delà les mers, pour être sûr d'échapper à sa dangereuse ivresse ; il allait mortifier sa chair criminelle dans les déserts, isolé, loin des tentations adultères.

Alors, devant les yeux éclairés de Rameau, tout le passé apparut dans son horrible réalité. Il comprit pourquoi Munzel pleurait, en lui disant qu'il l'aimait toujours tendrement, mais qu'une raison impérieuse le contraignait à s'éloigner. Il revit le front pâle du blessé, dans la petite suiferie de Saint-Maur, et les regards suppliants du mourant, dans la chambre de Talvanne à Vincennes. Munzel était presque heureux d'expirer sous les yeux de Rameau, dans ses bras, assisté par lui, comme si, en même temps que ses soins, il eût reçu son pardon.

De quelle voix il lui parlait : oh ! tout ce qu'il y avait de prière, de regret, de tendresse dans sa voix affaiblie ! Oh ! Frantz ! Compagnon de la jeunesse ! Ami de toutes les heures bonnes et mauvaises, si fraternellement traité pendant tant d'années, était-ce possible que, pour une femme, il eût tout oublié ? Quel poison l'amour avait-il donc versé dans son cœur, pour y éteindre tous les délicats sentiments, toutes les belles fiertés qui donnaient tant de prix à son amitié ? Quoi ! Pour une ivresse si courte et dont le réveil avait été si cruel, tout trahir, tout profaner ! Outrager un homme pour lequel il serait mort sans hésitation ! Salir l'honneur de celui qui se serait porté garant pour lui, eût-il dû risquer sa fortune et sa liberté !

Des larmes coulèrent sur les joues de Rameau, non des larmes d'attendrissement, mais des larmes

de chagrin. Sa souffrance n'était plus physique : il était sans colère. La jalousie ne lui faisait plus bouillonner le sang. L'orage était plus haut : il grondait dans son cerveau. Il pleurait sa foi détruite, ses illusions envolées. Il n'avait cru qu'à l'humanité, et l'humanité le trahissait. Il avait fait de l'homme l'unique maître de la nature, et l'homme, en qui il avait placé ses affections les plus vives, lui était démontré misérable et infâme. Alors que restait-il ? Rien.

Il s'adressa désespérément à sa philosophie. Elle demeura impuissante. Il lui demanda une consolation, une excuse, une raison, un argument. Elle ne lui fournit pas une réponse qui soulageât sa pensée ou qui adoucît son cœur. Sombre, il se dit : Au moins les fidèles ont Dieu ! Puis, par un brusque ressaut de son esprit rebelle, il protesta aussitôt contre cet abandon de lui-même. Ce retour à l'idée d'un être supérieur n'était-il pas de la simple pusillanimité? Ce besoin de se rattacher à une puissance céleste, n'était-ce pas la crainte de se voir abandonné et livré à soi-même? Il en avait ri, de ce besoin, de cette crainte, autrefois, et aujourd'hui il les subissait. Il était sur le point d'y céder.

L'humiliation de se sentir si faible déchaîna en lui de soudaines violences. Il ricana amèrement. Ah ! ah ! les suprêmes secours de la religion ! C'était donc cette angoisse secrète, endurée par lui, qui, au moment de quitter la vie, courbait tant d'incrédules devant un

prêtre? Le sentiment de la solitude morale, qui épouvantait les plus sceptiques et les poussait à vouloir peupler d'un Dieu cette solitude, il venait de l'éprouver. Il entra en révolte contre une si lâche hypocrisie.

Cette religion, qu'on montrait comme la consolation unique, était-elle autre chose que mensonge et duperie? La dévotion ne s'alliait-elle pas merveilleusement avec la faute? Il savait ce que pouvait oser la dévote. Il en avait aimé une et la piété ne l'avait pas détournée du vice. Elle l'avait même aidée à s'y livrer : la certitude de l'absolution rendait la chute si facile ! Un court repentir, quelques prières et la femme rassurée, rafraîchie, retournait au mal. Cette périodicité du repentir et du crime, n'était-elle pas ce qu'on pouvait rêver de plus infâme?

Il était, en ce moment, repris de toute sa fureur. Son visage pâle était couvert d'une sueur glacée. Il avait l'écume au coin des lèvres. Il eût tué la coupable, s'il l'avait vue apparaître. Il n'accusait plus Frantz. C'était elle qui était responsable de la forfaiture. C'était elle qui y avait entraîné son complice. Il se découvrait, rétrospectivement, haï par elle. Du jour où il avait refusé de se prêter à ses mystiques fantaisies, elle l'avait rejeté de son cœur et, entre elle et lui, sa religion s'était élevée comme une barrière maudite.

Il marchait à grands pas dans la chambre, heurtant

les meubles, sans précaution, sans respect, tout à sa fièvre. Par delà le tombeau, il poursuivait de sa colère celle qui l'avait trompé. Il trouvait des aggravations à sa faute, il l'accablait de reproches, d'in jures, il eût voulu la frapper. Brusquement il leva la tête et ses regards rencontrèrent la toile maudite sur laquelle Conchita immuablement souriait, avec ses fleurs d'amour dans la main. Il lui sembla que le charmant visage le bravait. C'était à son amant qu'elle souriait ainsi, pensa-t-il. Et toute ma vie j'aurais cette image, insolemment adultère, devant les yeux?...

De son cœur un flot enflammé monta à son cerveau. Il poussa un cri sourd et, d'une main, saisissant le cadre d'or, il l'arracha du mur et le fit tomber sur le parquet. Il s'y brisa avec un effroyable bruit et ses éclats roulèrent de tous côtés, dans un nuage de poussière. A terre, étendu comme un mort, le portrait souriait toujours. Alors Rameau s'avança et, furieusement, de son talon il frappa l'adorable figure. Surexcité par son action même, il redoubla et, avec une frénétique rage de démolir et d'effondrer, il se mit à piétiner la toile, criant d'une voix entrecoupée :

— Tiens, misérable! Tiens, infâme! Tiens, basse et immonde créature! Que ne puis-je t'écraser toi-même!

Échevelé, les poings crispés, l'œil injecté de sang, acharné à son œuvre de destruction, il semblait un fou. Comme il continuait à crier ses injures, la porte

de la chambre s'ouvrit et, amenée par l'inquiétude, tremblante d'émotion, sa fille parut. En la voyant sur le seuil, Rameau recula hagard. Avec un horrible saisissement, en elle, ainsi éclairée par la pleine lumière, il avait retrouvé Conchita, mais blonde avec des yeux bleus : les cheveux et les yeux de Munzel. Il la dévorait du regard, et Adrienne, voyant son père le visage convulsé, les habits en désordre, au milieu de ces décombres, en proie à cette démence, n'osait faire un pas en avant. Il cria d'une voix terrible :

— Que viens-tu chercher ici ?

La jeune fille pâlit, suppliante ; elle tendit les bras :

— Mon père...

— Tais-toi ! interrompit-il avec un geste formidable. Pas ce nom !... Pas dans cette chambre infâme ! Va-t'en ! va-t'en ! que je ne te voie plus ! tu me fais horreur !

A ces paroles, si différentes de celles que ce père tendrement aimé lui adressait chaque jour, Adrienne fit un mouvement, comme pour chasser une vision terrifiante. Le sang reflua à son cœur, qui battit à l'étouffer. Elle eut un voile devant les yeux, ses jambes plièrent sous elle et une teinte livide s'étendit sur ses joues :

— Je t'en prie, tu me fais peur !... Qu'y a-t-il donc ? balbutia-t-elle. Pourquoi me repousses-tu ? Est-ce que j'ai fait quelque chose de mal ?

— Le mal? Tu en es tout entière l'incarnation! s'écria Rameau dont les yeux égarés flambèrent de fureur. Le mal, tu es son expression vivante! Le mal, c'est toi! Oui, toi, preuve odieuse de l'infamie dont tu perpétues le souvenir! Je ne sais à quoi il tient que je ne t'écrase!

Il l'avait prise par l'épaule et la secouait avec violence. Elle ne disait plus une parole, épouvantée non pour elle, mais pour son père. Elle le jugea fou. Une douleur immense emplit son cœur, des larmes coulèrent sur ses joues, elle n'eut plus la force de se soutenir et se laissa aller à genoux, comme pour demander grâce. En l'entendant tomber sur le parquet, Rameau eut un retour de raison. Il ne vit plus, devant lui, que l'enfant qu'il avait adorée pendant dix-huit années.

Il lui tendit les bras, voulut la relever, il cria :

— Adrienne?

— Oh! c'est fini : c'est toi, je retrouve tes regards et ta voix! fit la jeune fille avec une joie ardente.

Elle essaya de lui passer les bras autour du cou, de s'attacher à lui, de le reconquérir. Mais, d'un coup d'œil, il avait parcouru la chambre. Il avait revu le portrait déchiré, les lettres en lambeaux, les meubles abattus. Toute l'horrible vérité s'était emparée de sa pensée; sa figure, en un instant, était redevenue implacable. Il repoussa l'enfant, s'arracha à son étreinte, et d'une voix tonnante :

— Arrière ! Point de simagrées ! Je ne veux plus être dupé ! Hors d'ici !

Le bras tendu, sa haute taille redressée, effrayant de colère, il montrait la porte. Adrienne, bouleversée par ce rapide passage de l'espérance à la plus cruelle déception, ne fit pas entendre un soupir. Elle blêmit, ses yeux se cernèrent et, de sa hauteur, elle tomba sur le plancher. Au même moment, la vieille Rosalie entrait attirée par l'éclat des voix. Elle vit la jeune fille étendue au milieu du mobilier détruit, elle fondit sur elle, ainsi que sur une proie, l'entoura de ses bras, la tâta, pour s'assurer qu'elle était vivante. Elle jeta à Rameau un regard suppliant, elle le trouva sombre, immobile, impassible. Elle dit sourdement :

— Mon Dieu !

Puis, sans une question, sans un appel, sans un mot, elle enleva l'enfant et, chargée de son précieux fardeau, passant devant le père, elle sortit. Derrière la servante, Rameau quitta la chambre, ferma la porte, mit la clef dans sa poche et, lentement, se dirigea vers son cabinet, où il disparut.

Rosalie, à travers les couloirs, gagna l'extrémité de la maison. Arrivée à l'appartement d'Adrienne, elle appela à grands cris, sans retenue, sans ménagement. Deux femmes accoururent. Comme elles levaient les bras au ciel, en poussant des hélas, et se perdaient en questions :

— Taisez-vous, dit rudement la vieille femme de charge en entrant dans un petit salon. Mademoiselle vient de se trouver mal... Qu'une de vous prépare son lit, que l'autre descende dire au cocher d'atteler et d'aller immédiatement chercher le docteur Talvanne à Vincennes, au valet de chambre de courir chez M. Robert et de le ramener à l'instant... Marchez, et pas de discours : ce n'est ni le lieu, ni le moment.

Elles s'élancèrent. Restée seule, Rosalie déposa Adrienne sur un canapé et, prenant dans le cabinet de toilette un flacon d'eau de Cologne, elle essaya de la faire revenir à elle. Ses cheveux blonds dénoués, les yeux clos et toute pâle, comme une jeune martyre, la jeune fille était si belle que la servante s'oublia un instant à la regarder. Puis, ressaisie par l'inquiétude, elle lui mouilla les tempes et la paume des mains, la réchauffant, la couvant ; elle lui parla, l'appelant doucement, maternellement, sans pouvoir faire cesser son immobilité. Dans la maison, le silence était redevenu profond. Plus de cris irrités, plus de coups sourds, plus de piétinements affolés. La tempête s'était calmée, mais le calme rétabli était peut-être encore plus gros de menaces et de violences.

Un pas rapide, glissant sur le parquet du couloir, fit lever vivement Rosalie, elle alla ouvrir la porte et se trouva en face de Robert. Il ne questionna pas ;

elle n'expliqua rien. Il avait vu la jeune fille, toujours étendue, immobile et froide. Il lui toucha la main, s'assura que le pouls battait. Et, un peu rassuré, il examina le visage. Les yeux se violaçaient et la mâchoire se contractait pinçant la bouche.

— Donnez-moi de l'éther, dit le jeune homme à la femme de charge. Elle sortit et, en un clin d'œil, reparut tenant une bouteille et une cuiller. Robert versa quelques gouttes, approcha la cuiller des lèvres d'Adrienne et, lentement, avec effort, parvint à faire pénétrer la liqueur entre les dents serrées. Une rougeur empourpra les joues de la malade, elle poussa un soupir et ses paupières se relevèrent. Elle parut reconnaître celui qui la soignait, un douloureux sourire passa sur ses lèvres décolorées, elle pâlit de nouveau et resta inerte. L'évanouissement cependant avait cessé et les mains, tout à l'heure glacées et rigides, redevenaient moites et souples.

— Il faudrait la mettre dans son lit, dit Robert. Et comme Rosalie approuvait d'un signe de tête, il ajouta :

— Où est son père?

La vieille gouvernante fronça le sourcil, elle se recueillit pendant une seconde, comme si elle avait un grand parti à prendre, puis sans regarder le jeune homme :

— Monsieur est sorti depuis le déjeuner, répondit-

elle froidement. Mais on l'a envoyé prévenir, ainsi que le docteur Talvanne...

Puis, coupant court à des explications difficiles :

— Tenez, prenez l'enfant par les épaules. Nous allons l'emporter à nous deux...Elle n'est pas lourde, la chère mignonne...

La porte de la chambre était ouverte. Une chambre tendue de soie blanche semée de bouquets roses, à meubles laqués blancs, fraîche, claire, virginale, embaumée d'un léger parfum. Robert y entrait pour la première fois. Il eut le cœur serré. Il lui sembla que cette violation avait la mort pour excuse. Il abaissa ses regards sur le visage de la jeune fille, il frémit à la pensée que ces beaux yeux fermés ne se rouvriraient plus jamais. Il voulut chasser ce funèbre pressentiment. Autour de lui, il vit tout animé et riant. Mais, au même instant, un nuage passa devant le soleil, le ciel s'obscurcit et la chambre devint sombre. Il entendit confusément Rosalie qui lui disait :

— Retournez dans le salon, je vous appellerai aussitôt que je l'aurai couchée.

Il sortit machinalement, très troublé, commençant à éprouver une violente inquiétude. Il fit appel à sa science et rechercha, dans sa mémoire, quelles graves maladies pouvaient avoir, pour premier symptôme, une syncope suivie d'un état de prostration complète. Il en trouva vingt. Il ne s'arrêta à aucune

certitude. Il était hésitant, épeuré. Que deviendrais-je, pensa-t-il, si j'étais obligé de la soigner? Dans quelles angoisses vivrais-je? Combien ce savoir, dont nous sommes si fiers, est limité et comme nous en comprenons l'inanité quand il s'agit d'en tirer parti pour ceux que nous aimons! Que fera le docteur Rameau? La pensée que le père d'Adrienne allait bientôt arriver et combattre lui-même la maladie, illumina les ténèbres dans lesquelles il se débattait. Il avait en son maître une foi si complète qu'il retrouva tout son calme.

Il se sentit rassuré et tranquille, comme le soldat commandé par un général toujours victorieux. Le docteur, d'un coup d'œil infaillible, établirait le diagnostic. Et, quant aux soins à donner, son esprit, merveilleusement inventif, trouverait certainement quelque remède souverain. Tant de fois Rameau avait fait des miracles, comme les thaumaturges de l'antiquité, que Robert éloignait toute crainte, sûr qu'au moment décisif un prodige se produirait, qui assurerait le salut de la malade. C'était sa fille! De quoi ne se montrerait-il pas capable, lorsque l'être qui lui était le plus cher au monde serait menacé? Souvent, Robert le savait, des médecins, et non des moins célèbres, avaient reculé devant la responsabilité de soigner leurs femmes ou leurs enfants. Ils avaient subi ce trouble, cet anéantissement de toutes les facultés que le jeune homme avait ressenti si

vivement. Mais Rameau pouvait-il être accessible à ces faiblesses? N'était-il pas, par la force de son caractère et la clarté supérieure de son intelligence, au-dessus de l'humanité?

Rosalie, en traversant le salon, arracha le jeune homme à sa méditation. Il interrogea du regard la femme de charge. Elle répondit à voix basse :

— L'enfant semble dormir. Vous pouvez entrer.

Sur l'épais tapis, il parvint sans bruit auprès du lit, et étendue, le visage maintenant rougi, les yeux toujours fermés, il vit Adrienne. Son bras blanc, allongé sur le drap, tressaillait, comme si tous les nerfs, mis en mouvement par une agitation intérieure, en eussent vibré. La respiration était brève, un peu sifflante, les dents toujours serrées par une violente contracture. Cet état, si évidemment douloureux, réveilla les inquiétudes de Robert. Non, Adrienne ne dormait pas. Et l'anéantissement dans lequel elle demeurait plongée, attestait en son organisme des désordres sérieux.

Il se leva et se dirigea vers la fenêtre. Sur l'esplanade des Invalides, les soldats faisaient l'exercice, comme tous les jours, sous l'œil émerveillé des badauds. Il regarda la pendule : une heure déjà s'était écoulée, depuis son arrivée dans la maison. Une impatience fébrile s'empara de lui. Que faisait Rameau, pour ne pas venir? Où était Talvanne? Qu'ordonner, en leur absence, et comment oser s'y décider?

Il lui devint impossible de rester ainsi seul auprès du lit dans lequel était étendue, sans regard et sans pensée, la femme qu'il adorait. Il fut sur le point de sonner. Le roulement d'une voiture dans la cour l'arrêta. Il éprouva un soulagement immédiat. Enfin, on lui apportait du secours, il n'allait plus se trouver abandonné à lui-même. La voix de Talvanne, retentissant dans l'escalier, l'amena à la porte du salon. Il ouvrit, et l'aliéniste essoufflé entra.

— Ah ! Te voilà, dit-il d'une voix brève. Eh bien? Comment est-elle ?

— Toujours dans le même état. Une sorte de somnolence fébrile...

Talvanne interrompit le jeune homme :

— Examinons ça.

Il passa dans la chambre. A la tête du lit déjà Rosalie l'avait devancé. Il observa avec attention sa filleule immobile, comme s'il voulait faire pénétrer son regard au dedans d'elle. Il hocha la tête, puis souleva délicatement la paupière de la jeune fille. Un strabisme soudain avait troublé sa vue. Il tâta le front couronné de cheveux d'or et le trouva brûlant. Il glissa sa main sous la nuque et la palpa fortement. Adrienne poussa un douloureux soupir. Le visage de Talvanne se rembrunit, il jeta un coup d'œil sur la gouvernante et sur Robert. Il les vit anxieux, attendant son jugement. Il hocha de nouveau la tête, fit entendre une toux sèche, et murmura :

— Il faut voir...

Puis s'adressant à la vieille servante :

— Où est Rameau?

— Il vient de rentrer à l'instant...

Comme Robert, à ces paroles, manifestait une profonde surprise et s'apprêtait à questionner, elle prit, avec un air d'autorité, l'aliéniste par le bras et l'attirant à l'écart :

— Descendez le trouver; il est dans son cabinet, dit-elle d'une voix tremblante, et tâchez de lui rendre la raison. Il s'est passé aujourd'hui, ici, des choses bien malheureuses... Dieu veuille que tout cela ne nous coûte pas la vie de notre enfant!...

Talvanne, stupéfait par l'étrangeté de cette confidence, ouvrait la bouche pour demander à la vieille femme de s'expliquer plus complètement. Elle parut avoir lu dans sa pensée, et coupant court à sa curiosité :

— Ce n'est pas à moi qu'il appartient de vous éclairer... Descendez chez lui... interrogez-le... Il vous contera ce qui s'est passé, s'il le veut et s'il l'ose!... Oui! Il osera... C'est un homme terrible!... Et tantôt j'ai cru qu'il allait tuer cette pauvre petite-là!...

— Tuer! répéta Talvanne en pâlissant: Rosalie, réfléchissez un peu à ce que vous dites?

— Il ne réfléchissait guère à ce qu'il faisait, lui! répliqua la gouvernante avec amertume. Il était fou... Fou de colère!...

Elle s'interrompit, puis très grave :

— Mais pourquoi faire peser les fautes sur ceux qui en sont innocents ?

Elle et lui se regardèrent très émus. Ces mots avaient suffi. Une mystérieuse communication s'était faite entre eux. En une seconde tout s'était éclairci, et Talvanne était préparé à ce qu'il devait entendre. Il fit :

— Ah ! Ah !

Et ces deux interjections signifiaient si bien : « Comment, vous saviez tant de choses, et depuis si longtemps, sans qu'il y parût ? » que la vieille femme répondit par un signe de tête affirmatif. Talvanne alors se tourna vers Robert resté près du lit de la malade :

— Attends-moi là, je remonte tout de suite avec Rameau.

Et, laissant le jeune homme, assisté de la gouvernante, auprès d'Adrienne, il se dirigea vers le cabinet de son ami.

X

Après ce dernier mouvement de fureur qui l'avait emporté jusqu'aux plus extrêmes violences, Rameau était resté quelque temps dans un état d'immobilité complète. Assis dans un fauteuil profond, il se sentait accablé de fatigue et son cerveau lui paraissait vide. On lui eût crié tout à coup que la maison prenait feu, ou menaçait de s'écrouler, qu'il n'eût pas fait un mouvement pour se lever et fuir. Tout lui était indifférent et le naufrage de sa vie le laissait anéanti. Qu'avait-il à craindre maintenant? Que pouvait-il lui arriver qui fût plus atroce que ce qu'il venait d'endurer? Sa vie, irrémédiablement brisée, eût-elle valu la peine d'être défendue? Quels regrets aurait-il éprouvés, en fermant les yeux pour toujours? Il eût cessé de voir cette terre féconde en malheurs, ce monde tout rempli d'abjections. Il se fût plongé délicieusement dans le néant, c'est-à-dire dans l'insensibilité.

Tout l'avait déçu et trahi, dans cette vie infâme qu'il maudissait. La destinée ne lui avait pas même fait la charité de respecter sa dernière illusion. Il avait fallu qu'il subît sa douloureuse passion, qu'il en dégustât le fiel, qu'il en sentît tous les clous, toutes les épines. Il avait été savamment torturé et ses bourreaux étaient hors d'atteinte. Pour lui point de vengeance. La mort avait tout pris d'avance. Et lui, l'imbécile, pleurant les deux coupables de ses larmes les plus amères, il avait tenté l'impossible pour adoucir leurs souffrances.

Malédiction ! Si c'était à recommencer! S'il pouvait les tenir là pour leur cracher son mépris et sa haine, pour jouir de leur angoisse, pour voir couler sur leur front la sueur glacée de l'épouvante. Mais non, ils avaient rendu le dernier soupir entre ses bras caressants, sous ses yeux consolants, calmes comme si leur conscience ne leur reprochait rien. Ils étaient morts hypocrites et menteurs, ainsi qu'ils avaient vécu. Et lui, qu'allait-il devenir ? Comment trouver l'énergie nécessaire pour supporter ce dernier écroulement ? Vivre encore, après tant de déceptions, lorsque l'existence ne lui offrait plus que des tortures ? A quoi bon ? Le repos suprême, voilà ce qu'il lui fallait.

Et il se le procurerait si facilement ! Il n'avait que quelques pas à faire, une armoire à ouvrir et, parmi les substances si nombreuses qui lui servaient pour

ses expériences, il lui suffirait d'en prendre une, d'en avaler quelques gouttes, et, sans souffrir, il s'endormirait. Aucun scandale autour de sa tombe. On ne croirait assurément qu'à une congestion cérébrale. D'ailleurs les traces du poison choisi seraient difficiles à trouver, et sa fin offrirait toutes les apparences les plus naturelles.

Il sourit lugubrement en se sentant maître de sa destinée. Il éprouva une sorte de soulagement, comme après le règlement d'une situation difficile. Ayant pris le parti de rejeter toutes ses tristesses et toutes ses douleurs, il les sentit déjà moins vives. Il retrouva la force de se lever et de faire quelques pas dans son cabinet. Il laissa tomber, en passant, un coup d'œil sur les papiers qui couvraient son bureau, et se dit qu'il n'achèverait pas le travail commencé. Mais qu'était-ce que ce travail auquel il avait pris tant d'intérêt? Quelle valeur avait-il? Sur quelle base certaine le faisait-il reposer? Tout, dans ce monde infirme, n'était-il pas sujet à l'erreur? Qui pouvait se flatter d'avoir raison et de connaître le vrai absolu?

Lentement, plongé dans sa méditation, il gagna son laboratoire. D'un mouvement machinal, il ouvrit une armoire et, sur les rayons, examina une cinquantaine de flacons étiquetés de rouge. Il en saisit un, tout petit, l'étudia au jour, pour s'assurer qu'il ne se trompait pas, referma son armoire, re-

vint dans son cabinet, plaça le flacon sur une table, à portée de la main, et se rassit. Il décida qu'il attendrait une heure, afin de se donner le temps de chercher s'il n'avait aucune disposition à prendre avant de disparaître. Il pensa à Talvanne et une ombre passa sur son front.

Celui-là l'aimait sincèrement et d'une affection profonde, dont il lui avait fourni des marques à toutes les heures de sa vie. Allait-il donc se séparer de ce fidèle compagnon, sans lui laisser une preuve qu'il ne l'avait pas oublié? Quoi! Pas un mot, pas un souvenir, pas une suprême confidence? À cette idée que Talvanne pourrait mêler des reproches à sa douleur, le cœur de Rameau se serra. Il se leva et, s'approchant de son bureau, il se disposait à écrire à son ami lorsqu'une porte s'ouvrit et celui-ci parût.

Ils restèrent un instant à s'observer. Ils étaient presque aussi pâles l'un que l'autre. Tout à coup les yeux de Talvanne tombèrent sur le flacon étiqueté de rouge. Il fit deux pas, s'en empara vivement, lut la désignation, et, avec un cri de reproche, le reposant sur la table :

— Toi, Rameau! Un homme tel que toi?

Le docteur baissa la tête et, sans chercher à nier, d'une voix si douloureuse qu'elle tira des larmes à son ami, il répondit simplement :

— Je suis si malheureux!

— Mais qu'y a-t-il donc? s'écria Talvanne presque

avec colère, tant le chagrin de celui qu'il aimait plus que lui-même lui paraissait injuste et cruel.

Un feu sombre s'alluma dans les yeux de Rameau :

— Ce qu'il y a? Tu vas le savoir?

Il saisit la main de l'aliéniste et, sans ajouter un mot, l'entraînant à sa suite, il sortit, traversa les couloirs, monta l'escalier et s'arrêta devant la porte de l'appartement de la morte. Avec la clef qu'il avait emportée, il ouvrit, et repris de sa colère :

— Regarde les débris de tout ce que j'entourais d'un culte. Ici, tout est renversé, déchiré, souillé et profané. Eh bien ! Il y a moins de ruines que dans mon cœur, moins de souillures et de profanations que dans ma pensée... Tu me demandes ce qu'il y a?... La trahison de l'ami, l'adultère de la femme. Toute mon existence salie et déshonorée... Voilà ce qu'il y a !... Cela te suffit-il, comme honte et comme douleur ! Et ai-je le droit, enfin, quand ces deux misérables sont morts et ne souffrent plus, de vouloir mourir, à mon tour, pour ne plus souffrir ?

— Et qui t'assure, dit gravement Talvanne, que tu ne souffriras plus ? Qui te prouve qu'ils ne souffrent pas, eux, et horriblement? Et, quand bien même tu serais cent fois plus à plaindre, est-ce une raison pour t'abandonner à ce point? As-tu donc oublié tout ce qu'il y a autour de toi d'honnête, de bon et de pur? Je ne compte donc plus, moi? Et Adrienne?

Rameau fronça le sourcil, baissa la tête, mais ne répondit pas. Talvanne continua :

— Cette pauvre petite, innocente de tout ce que tu souffres, pourquoi l'en as-tu rendue responsable? Est-ce généreux? Est-ce raisonnable? Elle n'a eu pour toi, depuis qu'elle existe, que des caresses et des sourires. Et tu l'as bouleversée, épouvantée, brutalisée, quand elle te suppliait... Maintenant elle est malade, et tu en es cause... Rameau, je te suis bien attaché, je suis bien partial quand il s'agit de toi, mais je ne puis te trouver aucune excuse.

Le docteur avait écouté impassible. Il garda le silence obstinément. Talvanne le regardait effrayé :

— Est-ce que tu ne m'as pas entendu? demanda-t-il.

Rameau baissa la tête affirmativement.

— C'est de ta fille que je te parle, reprit Talvanne avec animation. Comprends-tu? De ta fille?...

Le docteur releva son front que des rides profondes sillonnaient, et d'une voix sourde :

— Ma fille ! répéta-t-il. En es-tu bien sûr?

Le visage de Talvanne devint sévère, et d'un ton ferme :

— Si ton cœur n'a pas devancé ma réponse, tout ce que je te dirai ne suffira pas à te convaincre. Je changerai donc les termes dont je me suis servi. Il y a là, sous ton toit, à deux pas, une créature humaine qui souffre et que tu peux soulager, et je te

demande si, homme, tu vas refuser de paraître à son chevet, si, médecin, tu vas refuser de la soigner.

Rameau ne répondit pas une parole, mais il sortit et, suivi de son ami, il se dirigea vers l'appartement de la malade. La porte était ouverte et, dans l'obscurité du salon, la lueur d'une lampe, placée sur la cheminée de la chambre, traçait une raie de lumière. Dans cette clarté, au bruit de la marche des deux hommes, Robert se montra. En reconnaissant Rameau il ne sut réprimer un geste de joie, ce geste que le docteur connaissait si bien et que chacun faisait, en le voyant apporter ses secours à un être cher dangereusement menacé. Le maître écarta l'élève qui s'avançait à sa rencontre et, lui montrant le salon, il dit d'une voix brève :

— Reste là et attends.

Il fit passer Talvanne et, à sa suite, entra dans la chambre. Adrienne était toujours étendue dans son lit, roulant douloureusement sa tête sur son oreiller, comme si elle cherchait la position la plus propre à calmer sa douleur. Ses yeux à demi fermés étaient sans regard. Une pâleur s'étendait sur son visage, accusant plus nettement la rigidité de ses traits durs et immobiles, comme ceux d'un masque de pierre. Talvanne s'approcha et, montrant la jeune fille à Rameau :

— Elle paraît souffrir cruellement, dit-il. Regarde, la pauvre petite. Est-ce la même enfant que nous

voyions hier, si fraîche, si rose, si vivante, avec ses belles lèvres souriantes et ses yeux brillants de joie?

— Non! Ce n'est plus la même enfant, dit sourdement Rameau.

— Il a suffi d'un instant, poursuivit Talvanne, pour que cette vigoureuse santé disparût, pour que cette fleur de jeunesse se fanât. Et tout ce mal, enduré par une délicieuse créature que nous regardions comme la joie de notre vie, c'est de toi qu'il est venu!

— De moi! répéta lugubrement Rameau, sans protester contre le reproche que lui adressait son ami.

— Et tu l'observes avec des yeux insensibles, continua l'aliéniste, toi qui la couvais hier avec amour; tu restes immobile et inactif devant elle, toi qui aurais tout abandonné pour courir, si on était venu t'annoncer qu'il lui était arrivé la moindre chose, qu'elle souffrait d'un inoffensif bobo. Si on t'avait prédit que tu serais si dénaturé, n'aurais-tu pas répondu que c'était impossible?

— Je l'aurais répondu.

— Et pourtant cela est. Et tu raisonnes et, cependant, tu persistes dans ta féroce, soudaine et absurde indifférence.

Rameau avait fait un pas de plus vers le lit et, d'un œil fixe, examinait le visage d'Adrienne. Il prit le bras de son ami, le serra avec force et lui montrant la jeune fille :

— Étudie ce front bombé, ces pommettes saillantes et ce nez délicatement recourbé. Toi, savant qui as fait de l'anthropologie l'étude de toute ta vie, n'y vois-tu pas tous les signes distinctifs de la race espagnole? Vois comme l'origine berbère est marquée dans cette figure. Les Maures ont passé par là, Talvanne, il n'y a pas à le nier. Ne serait-ce pas la tête de sa mère, traits pour traits, si le bas du visage ne trahissait le mélange de la race saxonne? Ce menton, dont la carrure est un peu lourde, n'accuse-t-il pas le type allemand? Tâte cette tête, maintenant, et tu y trouveras tous les signes qui caractérisent le sous-brachycéphale... Ah! ah! Tu vois que j'ai bien profité de mes discussions avec toi, et que je sais de quci je parle!... Prends tes mesures, d'après la méthode de Camper, d'après celle de l'anglais Morton, ou celle du français Broca, et tu ne trouveras pas une autre solution que celle indiquée par moi, ou bien ta science n'est qu'un vain mot!

— Tu me l'as dit cent fois! s'écria Talvanne avec désespoir. Tu n'y as jamais cru! Vas-tu, pour fournir des arguments à ton injustice, avoir recours à des théories que tu as toujours réfutées? Rameau, aie pitié de cette enfant et de toi-même... Ne cède pas à des préventions irraisonnées, à des imaginations folles!...

Rameau baissa la tête et, avec un calme plus terrible encore que n'avait été sa colère :

— Ne nie pas la lumière ! Elle nous illumine et il faudrait être insensé pour ne pas voir ! Les cheveux blonds, les yeux bleus de celle pour qui tu me pries, ce sont ceux de Munzel... Regarde-la !.. tiens, pendant que son visage se contracte... N'est-ce pas lui, tel qu'il était quand je l'ai soigné, dans la petite chambre de la rue de La Harpe ?.... Elle lui ressemble tant qu'il est inouï que je n'en aie pas été frappé plus tôt !... Mais notre misérable espèce est si crédule !... Un enfant ! C'est flatteur pour un homme ! On le croit de soi, tout naturellement, par un stupide orgueil !... Ah ! ah ! ah !

Il éclata d'un rire déchirant, appuya fortement sa main sur sa poitrine, comme pour comprimer une douleur violente qui lui labourait le cœur, puis il reprit :

— Je l'ai adorée, cette petite fille ! Tu ne peux nier que j'aie uniquement pensé à elle, pendant les dix-huit ans qu'elle a déjà vécu. Tu le disais tout à l'heure : c'était ma passion, ma folie. Eh bien ! Maintenant, elle me fait horreur et je la hais ! Elle souffre, et je la regarde souffrir ; elle est très malade et va peut-être mourir, et je ne lèverais pas un doigt pour qu'elle ne mourût pas ! Elle est née des deux autres, elle est aux deux autres, qu'elle aille dans la terre avec les deux autres !

— Rameau ! cria Talvanne épouvanté.

— Mon bon ami, poursuivit le docteur, avec un

sang-froid horrible, il me serait facile d'être hypocrite et de te raconter des balivernes, mais ce serait indigne de toi et de moi. Je te montre mon cœur à nu, je te traduis ma pensée complète. Je suis peut-être un monstre. Je ne dis pas le contraire. Mais je ne puis être autrement. Je hais cet être innocent, pour toutes les caresses qu'il m'a volées et pour tous les baisers que j'ai délicieusement posés sur sa chair odieuse. Voilà dix-huit ans que je suis dupe, c'est assez !

— Ainsi tu ne frémis pas à la pensée qu'elle souffre !

— De quoi pourrais-je frémir ? Quels liens m'attachent à elle ? Rien de moi n'est en elle. J'en suis sûr, et toi aussi. Ce n'est donc pas mon sang, mes nerfs qui pourraient s'émouvoir. Quant à mon esprit, il est révolté et furieux. Alors que me demandes-tu ?

Talvanne essuya, avec son mouchoir, la sueur qui perlait sur son front. Il fit un mouvement des lèvres, comme pour reprendre sa respiration, puis avec une fermeté voulue :

— Je te demande ton opinion sur sa maladie. C'est une étrangère, soit, une indifférente, une ennemie même. N'importe ! Tu es venu à son chevet par considération pour moi, examine-la.

Rameau s'avança tout près du lit. Une pâleur plus grande s'étendit sur son front et ses yeux se

creusèrent plus profonds sous ses épais sourcils. Ses mains tremblèrent. Cependant il se pencha sur Adrienne, il approcha son visage du sien, il sentit sa respiration haletante l'envelopper. Un pli grave se creusa autour de sa bouche, mais son regard ne se troubla pas. Il souleva les paupières de la malade et examina ses yeux ; il prit, entre ses doigts, son bras rond, doux, charmant, qui brûlait de fièvre. Il lui toucha le creux de l'estomac et le ventre, lui palpa la tête, comme avait déjà fait Talvanne, puis lentement il s'écarta. Il paraissait calculer des probabilités. Il dit enfin à voix basse :

— Il y a, en ce moment, beaucoup d'inflammation cérébrale. Les méninges sont fortement pris ; mais, ce qui est à craindre, c'est un accident intestinal par suite d'un brusque déplacement du sang... Demain, il peut y avoir péritonite... Si la péritonite se généralise, il faudra tout craindre.

Et comme la figure de Talvanne exprimait l'étonnement plus encore que la crainte, Rameau, avec la tranquillité endurcie d'un vieux praticien, ajouta :

— Du reste, fais appeler qui tu voudras : Larcher, Sourdain ou Buyot... J'approuve d'avance tout ce qui sera décidé.

— C'est une façon de t'en désintéresser, dit Talvanne avec amertume.

Rameau ne répondit pas. Il ouvrit la porte et apercevant Robert qui les attendait anxieux :

— Tu peux rentrer chez toi, mon garçon, dit-il d'un ton tranchant. Tu viendras, demain, savoir des nouvelles. Pour l'instant il n'y a rien à redouter... Dors tranquille.

Et, passant devant son élève, stupéfait qu'on l'éloignât au moment où il était prêt à se dévouer corps et âme, il gagna le couloir où le bruit de ses pas se perdit dans l'obscurité. Talvanne, avec une agitation violente qu'il ne cherchait plus à dissimuler, s'élança vers Robert et, lui montrant la direction dans laquelle s'était éloigné Rameau :

— Suis-le, dit-il vivement, va dans son cabinet et, quoi qu'il te dise, ne le quitte pas avant que je vienne te remplacer, va.

Il le poussa presque hors du salon et, voyant le jeune homme lui obéir sans répliquer, il laissa échapper un soupir de soulagement. Puis, entrant dans le cabinet de toilette, il fit revenir la vieille Rosalie et l'installa auprès de la malade. Il prit sur la table du papier, une plume, et commença à rédiger une longue ordonnance. Pendant qu'il écrivait, la fièvre qui l'avait surexcité depuis plusieurs heures, tombait peu à peu, ses nerfs se détendaient, et toute l'horreur de la situation lui apparaissait. Celle qui souffrait, celle pour qui il commandait ces remèdes énergiques, était l'enfant de son cœur, l'être adorable auquel il avait voué toutes ses affections et qui emplissait d'intérêt et de joie les der-

nières années solitaires de sa vie de vieux garçon. Deux larmes coulèrent lentement sur ses joues et tombèrent sur le papier ; il les essuya avec mécontentement, fit un geste de dépit, et ne put étouffer un sanglot. Il lui sembla qu'une ombre passait devant ses yeux, il leva la tête et vit la vieille gouvernante qui s'était approchée et le regardait :

— Vous l'aimez, vous ! dit-elle avec reconnaissance.

— Lui aussi, répondit Talvanne.

Et comme la femme de charge hochait la tête avec tristesse :

— Il souffre, ajouta-t-il, il souffre injustement et s'en prend à la terre entière de cette souffrance et de cette injustice. Mais bientôt il verra clair dans son cœur, et tout changera...

— Dieu vous entende ! Car si tout ne changeait pas, nous n'aurions plus, les uns et les autres, beaucoup de bonheur à attendre.

Ils échangèrent un regard. Talvanne et elle s'étaient entendus à demi-mots. Ainsi, pas une fois, depuis tant d'années, la servante, si complètement au fait des causes du drame qui venait de bouleverser la maison, n'avait donné à penser, par son ton ou par ses allures, qu'elle eût pénétré le mystère. Elle avait tout su, tout vu, tout caché, par dévouement pour Conchita et par amour pour Adrienne.

Le docteur comprit qu'il aurait en Rosalie une aide infatigable et prête à tous les sacrifices. Par elle, la malade serait soignée, jour et nuit, sans une défaillance. Il en sentit un grand soulagement. Il pourrait ainsi se consacrer tout entier à la lutte qu'il voulait engager avec Rameau. Il se demanda s'il fallait confier à Robert tout ou partie du terrible secret. Il connaissait assez le jeune homme pour être sûr que sa passion résisterait à l'épreuve et que rien ne pourrait changer son cœur. D'ailleurs, Adrienne était-elle responsable de la faute qui pesait si lourdement sur elle? Elle était victime d'une implacable fatalité, et d'autant plus intéressante. Il se dit : Moi je l'aurais adorée rien que pour son malheur!

Un sourire passa sur ses lèvres, il pensa : non, je déraisonne et je dramatise. Je l'aurais adorée parce qu'elle est elle ; c'est-à-dire tout ce qu'on peut rêver de plus charmant, de plus joli, et de plus séduisant sur la terre. Hélas! Sa mère était ainsi. D'où toute notre misère. Ce sont de ces femmes qu'on ne peut pas se défendre d'aimer.

Une autre idée lui vint : En ce moment, que doit penser Robert en face de Rameau hors de lui? Quelles suppositions étranges peut-il faire? Il est trop intelligent pour ne pas deviner qu'il se passe ici des événements plus qu'extraordinaires. Et quelles causes leur assigne-t-il? Avoir vu, pendant vingt ans, un

homme donner les preuves de la solidité et de la lucidité d'esprit les plus grandes et, tout à coup, constater qu'il se conduit comme un furieux et comme un fou. Alors il serait plus prudent de lui tout laisser entrevoir. Il est de caractère à plaindre sincèrement son maître et à le respecter davantage. Bah! Le mieux sera de me décider suivant les événements.

Il se leva et, tendant à la vieille servante l'ordonnance qu'il avait achevé de rédiger :

— Faites porter ceci à la pharmacie et qu'on attende les médicaments. Pour l'instant, des compresses d'eau froide sur le front et, s'il survient quelque chose, tout de suite faites-moi appeler. Je serai en bas, chez le docteur.

Il revint au lit de l'enfant qu'il ne pouvait se résoudre à quitter, si impérieuse que fût la nécessité qui le conduisait auprès de Rameau. Il toucha son front toujours brûlant, il tâta son bras dont la chair lui parut plus moite. Au même moment, dans l'ombre des blancs rideaux qui protégeaient son sommeil de vierge, Adrienne ouvrit les yeux. Ses regards vagues essayèrent de se fixer sur le visage de celui qu'elle voyait debout devant elle. Ses traits se détendirent et se firent riants, elle interrogea avec un accent de joie :

— C'est toi, papa?

— Non, ma mignonne, ce n'est pas ton père, fit Talvanne, mais il était là, il n'y a qu'un instant...

L'expression du visage de la jeune fille redevint grave, souffrante, elle roula sa tête sur l'oreiller, avec le même mouvement douloureux, murmura, comme accablée :

— Ah! Parrain, c'est toi?... Merci, parrain...

Son accent était si triste, en constatant l'absence de son père, que Talvanne frissonna. Il lui sembla que l'enfant se sentait abandonnée, reniée, condamnée, et que l'ombre de la mort s'étendait déjà sur elle. Il se pencha vers le lit et tout bas :

— Il reviendra, ma fille, je te le promets. Je lui dirai que tu l'as demandé, et il reviendra...

Elle agita doucement sa pauvre tête malade, et faiblement :

— Oui, parrain, oui... Tu es bien bon, parrain...

L'aliéniste sentit que s'il restait un instant de plus, il ne pourrait plus contenir l'attendrissement qui le gagnait. Il embrassa doucement l'enfant sur le front, et lui dit :

— Tâche de dormir, ma mignonne.

Elle ne répondit pas et ferma les yeux. Sur la pointe des pieds, pour ne la troubler par aucun bruit, Talvanne gagna le couloir et descendit chez Rameau. Il etait profondément ému, mais non pas effrayé, à la pensée de l'entretien qu'il allait avoir avec son vieil ami. Depuis longtemps, cuirassé contre ses violences, il demeurait sans force contre sa douleur. Et quelle douleur était la sienne! Ce grand esprit devait

souffrir bien plus qu'un autre. Toutes les émotions se décuplaient, reçues et répercutées par un cerveau aussi sensible. Talvanne avait trouvé, en arrivant, le docteur accablé et décidé au suicide. Maintenant, après leur discussion si rude, était-ce dans la colère ou dans la prostration qu'il était tombé?

Il avait descendu l'escalier, il approchait du cabinet de Rameau et, avec inquiétude, de l'autre côté de la cloison, il lui semblait entendre une voix forte, qui parlait sans interruption, comme prononçant un discours. Il eut peur. Une sueur froide lui mouilla le front. Son ami était-il devenu fou? Il ouvrit vivement et, assis dans son fauteuil, séparé de son élève par le large bureau, il vit le docteur, calme, très pâle cependant, mais maître de toute sa pensée, qui dictait les conclusions d'un rapport. Il ne s'interrompit pas, comme s'il éprouvait une orgueilleuse joie à étaler, devant celui qui l'avait vu si faible, son étonnante énergie.

Robert, sombre et préoccupé, laissait errer ses regards de Rameau à Talvanne, cherchant le mot de l'énigme qu'on ne lui expliquait pas. Il traça les dernières phrases sur le papier et, posant sa plume, il resta un instant immobile entre les deux hommes qui se taisaient. Jamais il n'avait supporté silence si pesant. Jamais il n'avait enduré pareil malaise. Au lieu de la bonhomie et de la familiarité qui existaient habituellement entre les deux amis, une contrainte

et une froideur subite. Que s'était-il passé? A quoi attribuer ce changement si brusque? La maladie d'Adrienne en était-elle la cause ou le résultat? Il lui parut impossible de sortir de la maison, de rentrer chez lui, de laisser toute la nuit s'écouler sans obtenir un éclaircissement.

Au même moment, Rameau se levait. Robert comprit qu'il gênait et que son maître allait le congédier. Il s'approcha de lui timidement pour lui dire adieu. Chaque jour, celui-ci tendait, avec une bonne grâce affectueuse, la main à son élève, et lui adressait quelques aimables paroles. Il se borna à incliner la tête et à dire, d'une voix sourde : « Bonsoir. » L'étreinte de Talvanne, par contre, fut plus chaude et plus nerveuse qu'à l'ordinaire. Alors, avec un grand respect, Robert salua son maître et, se dirigeant vers la porte, il sortit.

Restés seuls, les deux hommes s'assirent en face l'un de l'autre. Le premier regard de Talvanne avait été pour la table, sur laquelle, une heure auparavant, était placé le petit flacon étiqueté de rouge. Maintenant, il avait disparu. Mais le docteur l'avait-il caché sur lui, ou l'avait-il remis dans l'armoire? Renonçait-il à son indigne projet, ou bien l'ajournait-il, pour l'exécuter avec plus de loisir et de sûreté? Il sembla que Rameau lisait dans la pensée de son ami. Un pli ironique crispa sa lèvre, il courba son front dégarni.

—Tu te demandes, avec ennui, ce qu'est devenue la petite fiole d'acide prussique qui était là, tout à l'heure, dit-il. Je vais te rassurer : elle est dans le laboratoire. Si, ce soir, tu étais entré une demi-heure plus tard, tu m'aurais trouvé débarrassé de tous mes soucis. Tu m'as empêché d'accomplir ma résolution dans le moment de fièvre où je l'avais prise... A présent, c'est fini : l'exaltation est tombée. Je vois froidement la situation, et je me sens le courage d'y faire face. J'ai eu un instant de faiblesse... Que celui qui n'en eut jamais me méprise.

Talvanne lui prit la main et la serra, avec une sensibilité presque convulsive. Quel énorme poids de moins sur la poitrine! Pris entre le père et la fille, aussi inquiet de l'un que de l'autre, ne pouvant les séparer dans son affection, il avait enduré, pendant toute la soirée, de cruelles tortures. Enfin, d'un côté, il était dégagé. Son visage exprima une telle satisfaction que Rameau en fut ému :

— Ne te réjouis pas trop, dit-il. Il eût peut-être mieux valu, pour toi, que je disparusse... Tu n'avais pas, en moi, un bien agréable compagnon... Que sera-ce désormais?

— Peux-tu parler ainsi, même légèrement!... s'écria Talvanne. Oublies-tu que, depuis notre jeunesse, j'ai tourné, autour de toi, comme un modeste satellite. Ma lumière et presque ma vie, je les recevais de toi... Qu'aurais-je été sans ton amitié? Un

humble gardien d'aliénés, un hôtelier de la démence, logeant et nourrissant des fous ! Tandis que tu as fait de moi, par ton influence, une manière d'homme de talent. Tu as emprunté à ta gloire pour me créer une notoriété ; de tes rayons tu m'as fabriqué une auréole, comme on donne un jouet à un enfant. Crois-tu que je m'y sois jamais trompé?... Oh! Mon vieux compagnon, si je ne t'étais pas attaché, je serais un ingrat ! Mais, en plus de ma reconnaissance, tu sais bien que j'ai pour toi une affection profonde... Je n'avais pas de famille, et tu m'en as tenu lieu... Toi et les tiens, vous avez été mes vrais parents, d'autant plus aimés que je vous avais choisis... Et tu me plains d'avoir encore à vivre auprès de toi?... Tu crains d'être maussade et de me déplaire, quand moi je te remercie, de tout mon cœur, d'avoir renoncé à me laisser seul ! Va, je suis un bien grand égoïste !... Peut-être aurais-tu été plus tranquille et plus heureux, réfugié dans la mort... Mais je n'ai pas pensé à cela, je te l'avoue bien sincèrement, je n'ai pensé qu'à moi : si tu m'avais quitté, qu'est-ce que je serais devenu ?

Rameau, à cette chaude bouffée de tendresse, sentit son cœur, qu'il croyait glacé, se dilater dans sa poitrine, une rougeur monta à ses joues pâlies, ses yeux brillèrent moins farouches. Il éprouva une sensation de bien-être qui lui démontra que tout sentiment humain n'était pas mort en lui. Il se dit : Puisque je suis à la merci de mon imagination, au point

de m'associer aussi vivement à l'émotion d'un autre, j'aurai encore cruellement à souffrir. Que faudrait-il donc, pour éteindre en moi toute sensibilité morale?

Ainsi, au moment où Talvanne se félicitait de l'avoir reconquis, il cherchait un moyen de lui échapper. Mais la nature, rebelle à sa volonté, le maintenait esclave, et il était encore dans la dépendance de son ami bien plus qu'il ne le pensait. Il suffit d'un mot pour le lui prouver, en réveillant sa passion avec une violence et une acuité nouvelles. Talvanne, imprudemment entraîné par la chaleur de ses sentiments, s'était laissé aller à dire :

— Va, tout ce que tu éprouves, depuis ton horrible découverte, je le comprends : je l'ai éprouvé moi-même, et depuis bien longtemps, car, ce que tu ignorais, moi, je le savais!...

En une seconde, Rameau se vit emporté de nouveau par le courant furieux de sa jalousie exaspérée. La phrase de Talvanne venait, subitement, d'évoquer Munzel et Conchita et de les présenter, à la pensée de celui qu'ils avaient trahi, vivants, heureux, souriants. Le couple infâme passait enlacé, joyeux, dans une mystérieuse pénombre, et l'imagination de Rameau les poursuivait de son implacable et douloureuse curiosité. Il dit à son ami :

— Ainsi tu connaissais le crime?

— Depuis le premier jour.

— Et tu ne m'as pas prévenu, tu ne m'as rien dit,

tu n'as rien fait pour sauvegarder mon honneur?

Il s'était levé menaçant, redressant ses épaules voûtées, serrant les poings, comme pour écraser les coupables. Mais il poussa un grondement de colère impuissante. Les ombres lui échappaient et il ne pouvait les étreindre, les étouffer de ses mains irritées. Talvanne lui répondit froidement :

— Te prévenir? Pourquoi? Pour empoisonner ta vie vingt ans plus tôt? Jouer, auprès de toi, le rôle d'un Iago loyal et franc? Et à quoi bon? Le mal était-il réparable? Les coupables étaient déjà assez malheureux!

— Malheureux?

— Oui, car ils avaient été, tous les deux, victimes d'une déplorable fatalité. Ils ne s'étaient point cherchés, ils avaient tout fait pour se fuir. Ils s'aimaient, cependant. Et, par un dernier reste d'honnêteté, ils s'efforçaient de se cacher, l'un à l'autre, leur sentiment réel, sous une hostilité feinte. Rappelle-toi leur attitude gênée, leur langage sarcastique...

— Hypocrisie! Ils voulaient me donner le change!

— Non! Ils étaient sincères. Car j'ai eu les aveux de l'un et de l'autre. Tu me reprochais, à l'instant, de n'avoir rien fait pour sauvegarder ton honneur. Eh bien! J'ai risqué de m'aliéner à jamais l'affection de ta femme, par la rudesse et la fermeté de mon intervention. Je l'ai menacée de frapper Munzel et de le forcer à se battre avec moi, s'il ne quittait pas sur-

le-champ Paris. Aujourd'hui qu'il n'y a plus à ménager ni lui ni elle, je puis te dire la vérité absolue. Et je te jure qu'ils étaient désespérés.

— Oui. De se séparer !

— Non ! Car ce fut Conchita elle-même qui ordonna à Munzel de partir. Ils étaient plus affligés de leur faute, plus honteux de leur trahison, qu'heureux de leur amour. Le remords empoisonnait toutes leurs joies. Et pas une des heures qui se sont écoulées depuis l'outrage, n'a été exempte de ces tortures qui étaient ta vengeance. Enfin, tu peux te rendre compte des véritables sentiments de Munzel en te souvenant qu'au moment de mourir il n'a pas voulu revoir sa complice. Certes, je ne l'ai jamais aimé, tu le sais, et j'avais un pressentiment du mal qui devait nous venir de lui, mais je ne puis me refuser à constater qu'il s'est amèrement repenti. Il ne pensait qu'à toi, il ne voulait que toi, et cette malheureuse pleurait, de l'autre côté de la porte, à genoux sur le parquet, proscrite par le mourant, écartée de son lit d'agonie, comme s'il eût craint, par sa présence, d'être empêché de se réfugier dans ton amitié, ainsi que dans un asile de clémence et de pardon. Va, ne regrette pas de n'avoir pu te venger toi-même, apaise ta colère, calme ton ressentiment : ils se sont punis mieux que tu ne l'aurais pu faire, et tu les tiendrais là, vivants, que tu ne saurais être plus implacable qu'ils ne l'ont été pour eux-mêmes.

Rameau avait écouté son ami, la tête cachée entre ses mains, sans l'interrompre, comme insensible à tout ce qu'il entendait. Il laissa s'écouler quelques minutes, puis se découvrant le visage :

— Ah ! J'aurais pu avoir la générosité de les oublier. Mais me l'ont-ils permis? Leur crime n'a pas été effacé par leur mort, il leur a survécu. La trace en est restée vivante, dans ma maison, auprès de moi, sous mes yeux. Voilà quelle est ma torture la plus cuisante, ma blessure inguérissable. Cette enfant, que j'ai adorée, à laquelle j'ai tout rattaché, qui était ma consolation et ma joie, il faut que je m'en détourne avec horreur. Oh! Je ne puis t'exprimer ce qui se passe en moi, depuis cette terrible révélation. Je souffre à devenir fou!... Toutes mes idées se heurtent, avec fureur, dans mon cerveau. Par instants, je me dis que je suis un monstre de repousser cette innocente créature, je m'efforce de me prouver qu'il est impossible que j'aie changé, en un si court espace de temps. Je l'aimais ce matin, et je la hais ce soir... C'est le comble de l'invraisemblance, de l'insanité, et cependant cela est. Il a suffi d'une seconde pour empoisonner cette tendresse, pour ruiner ce culte... L'idole est à bas, et comment la relever? J'ai fait appel à ma philosophie, j'ai invoqué les droits de l'humanité... Tous les principes, au nom desquels j'ai agi jusqu'ici, se sont trouvés inutiles et vains!... Je ne raisonne plus. En moi l'esprit est vaincu, c'est la bête

qui l'emporte et qui pleure et qui crie, parce que son petit, qu'elle aimait, n'est pas d'elle, ne la touche plus, et qu'elle est désespérée!...

— A cela, je t'ai déjà répliqué : Qu'en sais-tu ? fit Talvanne. Comment, toi, savant médecin, habile physiologiste, tu avances un pareil fait? Tu es bien hardi! Une femme a un amant : nécessairement l'enfant qui naît d'elle devra être de cet homme? C'est là un argument de drame et de roman! Fiction commode, pour amener une situation. Mais la réalité est moins simple. Cette femme, en effet, a un mari, lequel la possède aussi... Oh! Je te révolte, mais laisse-moi poursuivre!... Il faut avoir l'imagination d'un auteur, ou l'aveuglement d'un jaloux, pour affirmer que l'enfant ne sera pas du père. Qu'en sait-on? Et toi, le premier, qui t'autorise à nier que ta fille soit tienne? Je ne te fournirai pas des raisons sentimentales. Je ne te dirai pas : Elle est la fille de ta pensée, il n'y a pas, dans son esprit, une sensation, dans son cœur, une émotion qui ne viennent de toi... Non, je me bornerai à invoquer la simple raison, je prendrai à témoin la nature, et je te crierai de toutes les forces de ma conviction : Tu te trompes, et ton erreur peut être mortelle pour cette enfant, pour toi, pour Robert, pour moi, pour nous tous enfin, qui l'aimons!

— Et moi je te répondrai, fit Rameau, avec une exaltation nouvelle, que ma conviction est aussi forte

que la tienne, et que rien ne saurait la changer. Non ! Cette enfant n'est pas de mon sang et il suffit de la voir pour en être sûr. Tout en elle crie la faute. Elle est l'émanation matérielle et morale du crime. Elle en a la grâce, la douceur et le charme. Enfant de l'amour, te dis-je, conçue dans l'ivresse et le frémissement des sens. Ce n'est pas dans un accouplement résigné et dolent que cette créature délicieuse a pu être incarnée. C'est la vie ardente et passionnée qui s'est épanouie en elle. Le plus redoutable témoin qui s'élève pour l'accuser, c'est elle-même. La fille d'un vieux mari et d'une jeune femme, cette enfant qui est le printemps en fleurs ? Allons donc ! Quand bien même les circonstances, les dates, ne s'accorderaient pas si bien pour prouver le contraire, il me serait impossible de croire que je suis son père ! Cesse donc de me traiter comme un vieux fou qui ne demande qu'à se laisser convaincre ; tu as devant toi un homme assez courageux pour regarder la vérité en face.

Cette fois Talvanne comprit qu'il n'y avait plus un mot à ajouter. Rameau ne se lamentait plus, il avait repris possession de lui-même et sa pensée était aussi lucide que sa parole était claire. Il continua :

— J'ai dans ma maison une étrangère à laquelle la loi confère tous les droits d'une enfant légitime. C'est la plus grande infamie de l'adultère de créer la situation que j'ai à dénouer. Comment le ferai-je?

C'est ce que je ne sais pas encore, mais ce à quoi je vais réfléchir.

— Ne prends pas de résolution extrême, supplia Talvanne. Ménage cette petite : si ce n'est pour elle, que ce soit pour moi. Tu sais combien je l'aime tendrement. Moi, aucun de mes sentiments n'a changé. Si tu ne veux plus la revoir, si sa présence à tes côtés te paraît insupportable, n'oublie pas que je suis prêt à me consacrer à elle... Je suis son parrain, j'habite presque la campagne... Pour colorer, aux yeux du monde, un changement d'existence aussi complet que celui imposé à Adrienne par tes préventions... Oh ! tu n'obtiendras pas que je dise autrement !... Il nous est facile de dire qu'elle est malade, anémique, qu'elle a besoin de changer d'air... Nous pourrons ainsi gagner l'époque de son mariage, à moins que...

Il s'arrêta et son visage prit une expression soucieuse.

— A moins que ? interrogea Rameau.

— A moins que, poursuivit Talvanne d'une voix tremblante, nous n'ayons à la conduire au cimetière, tout simplement, la pauvre mignonne. La scène d'aujourd'hui a gravement ébranlé sa santé. Je redoute des complications. Un peu de tendresse et de bonté seraient les meilleurs remèdes à son mal, et ce sont justement ceux dont tu me parais le plus décidé à la priver...

Il regarda son ami et, avec une chaleur et une émotion auxquelles, avant le malheur, celui-ci n'eût pas résisté :

— Allons ! Rameau, je t'ai connu un brave homme, au cœur large et généreux, à l'esprit puissant et profond... Ne peux-tu dominer en toi la faiblesse humaine ? Ne peux-tu, d'un coup d'aile, t'enlever bien haut, loin des misères qui te salissent, et, plus grand, plus pur, oublier tout ce qui n'est pas l'éternelle et souveraine équité ? En ce moment, tu déchois, tu n'es pas digne de toi-même, et tu t'en rends compte : c'est de là que vient ta colère. Redresse la tête, reprends ta place au-dessus des autres hommes. Sois supérieur par la bonté, comme tu l'es par le génie. Adrienne est une étrangère ? Eh bien, au lieu de la repousser, adopte-la.

Rameau hocha tristement la tête :

— Autrefois, j'aurais dit comme toi, je me serais livré à de belles théories extra-humanitaires. Aujourd'hui, tout est changé. Je ne suis plus en face d'une idée, qu'on peut discuter, développer en s'exaltant ! Je me heurte à un fait, et on ne discute pas un fait : on le subit. Peut-être, à ma place, ferais-tu ce que tu me conseilles. Alors, c'est que tu es meilleur que moi. Je n'en ai pas la force, et je crois bien que je ne l'aurai jamais, à moins d'un miracle !...

— Eh bien ! dit Talvanne, s'il faut un miracle, Dieu l'accomplira !

—Dieu ! répéta sourdement Rameau, Dieu ! Votre dernier argument à tous, quand vous ne savez plus que dire !

Il ajouta avec lassitude :

— Ah ! Ton Dieu, qu'il se manifeste donc ! Je lui en saurai vraiment gré. J'ai bien besoin d'une étoile, pour me guider dans l'obscurité où je me débats !

— Ce guide, Rameau, reprit l'aliéniste, tu l'as, mais tu ne veux pas en ce moment le suivre. C'est ta conscience.

Il ne donna pas à son ami le loisir de lui répondre, désirant le laisser sous l'influence de ses dernières paroles. Il lui serra la main avec force, lui dit : « A demain, » accueillit comme un engagement le oui que le docteur fit entendre, et sortit du cabinet.

Dans l'antichambre obscure, une ombre se détacha du mur et vint à lui. Il reconnut Robert :

— Comment ! tu m'as attendu, dit-il au jeune homme. Depuis tant de temps ?

— Je suis retourné auprès d'Adrienne, et lui ai fait prendre, moi-même, les médicaments prescrits... La fièvre est un peu moins violente, mais la tête n'est pas encore dégagée...

— Attendons l'effet de la nuit.

Il saisit Robert par le bras, et s'appuyant sur lui :

— Pourquoi m'as-tu guetté ainsi ?

Celui-ci, embarrassé, garda le silence.

— Allons! reprit l'aliéniste. Aie donc le courage de ta curiosité.

— Eh bien! dit, d'une voix étranglée, l'amoureux, je désire apprendre de vous ce qui s'est passé aujourd'hui. Ce qui trouble si gravement mon maître et ce qui fait tant de mal à Adrienne?

Ils étaient, tous les deux, dans la rue, sur le trottoir, et le coupé de Talvanne stationnait devant la porte de l'hôtel :

— Nous allons marcher un peu, dit le docteur à son cocher.

Et la voiture les suivant, ils s'engagèrent sur la place des Invalides. Robert observait Talvanne avec attention. Brusquement l'aliéniste s'arrêta, regardant fixement son compagnon :

— Si Adrienne n'était pas la fille de Rameau, qu'est-ce que tu dirais?

Ceux qui aiment ont une sorte de divination. On eût pu croire que Robert pressentait ce que le docteur s'apprêtait à lui demander. Il répondit vivement, comme si d'ailleurs son cœur avait préparé la réponse :

— Eh! que m'importe qu'elle soit la fille de Pierre ou de Paul, orpheline ou héritière? Pourvu qu'elle soit elle, cela me suffira : je l'aime!

La figure de Talvanne s'épanouit, il serra joyeusement le bras du jeune homme sous le sien et s'écria :

— A la bonne heure ! Parlez-moi des amoureux pour exprimer nettement leur pensée. Tu es un gentil garçon, que j'aimais bien hier, mais que, ce soir, j'aime encore bien davantage. Maintenant écoute-moi, je vais t'expliquer le mystère.

La nuit était douce, un vent léger faisait bruire les feuilles des arbres et, dans le ciel, des milliers d'étoiles scintillaient froides et lumineuses. Le docteur leur lança un coup d'œil pensif et murmura :

— Ce diable de Rameau qui réclame une étoile... . Ce n'est pas l'étoile qui manque, hélas!... ce sont les yeux pour la voir !

Il allongea le pas, s'engagea sur le quai et, toujours suivi de sa voiture, commença le récit qu'il avait promis à Robert.

XI

Dans le cabinet de Rameau trois médecins étaient réunis en consultation : tous trois comptaient parmi les plus célèbres praticiens de l'Europe. Talvanne, adossé à la cheminée, à trois pas du fauteuil de son ami, écoutait les conclusions formulées par le professeur Lemarchand, spécialiste pour les maladies de poitrine, qui a découvert le bacille de la phtisie. Celui-ci parlait d'une voix lente, debout, et avec des gestes attristés, s'adressant, à la fois, à ses confrères, pour les prendre à témoin, et au père, pour implorer son indulgence.

— Mon cher ami, nous ne savons que penser. La maladie nous échappe. Les symptômes en sont extrêmement divers... Il y avait, hier, hématocèle caractérisée, avec accompagnement de péritonite... Aujourd'hui, il n'y a plus trace d'inflammation dans le ventre et la fièvre augmente avec troubles de la vue et de l'ouïe... En même temps, des accidents céré-

braux se manifestent et Talvanne persiste à redouter une méningite...

Les trois consultants s'examinèrent anxieusement. Ils s'agitèrent, comme faisant un effort pour sortir des ténèbres au milieu desquelles ils se débattaient, ils soupirèrent, mais gardèrent le silence. Leur physionomie était lugubre. Ils se sentaient impuissants et, en face de leur collègue, de leur ami, dont la fille, remise à leurs soins, souffrait d'un mal qu'ils ne savaient point définir et qui empirait d'heure en heure, ils éprouvaient une sorte de honte. Laisser mourir un malade vulgaire, passe encore. Mais l'unique enfant du professeur Rameau ! C'était un déni de capacité qui devait flétrir la Faculté tout entière. Et ils restaient assis devant le bureau, absorbés, sinistres dans leurs vêtements noirs : la livrée du médecin, qui semble toujours porter un deuil présent ou futur.

— La maladie vous échappe, dit alors Talvanne, parce que son siège est dans la pensée. Vous avez à combattre une affection produite par une commotion morale, par un saisissement violent. N'espérez pas la réduire par des moyens thérapeutiques ordinaires... Point de ventouses, comme notre confrère le proposait tout à l'heure : la perte de sang anémierait fâcheusement la malade. Pas de bains froids : il n'y a pas trace de fièvre typhoïde. Des calmants, du repos ; en un mot, le moins de médecine possible.

Ils se regardèrent tous, tant l'ironie était aiguë. Mais Rameau enfoncé dans son fauteuil ne sourcilla point. Ils se levèrent et vinrent lui serrer la main. Ils dirent :

— Attendons le développement de la maladie. A demain matin.

Et, comme des ombres, ils sortirent du cabinet, laissant Rameau et Talvanne en présence.

— Et voilà l'élite de la science médicale moderne ! dit l'aliéniste en haussant les épaules. Pauvre humanité, qui est tributaire de ces gaillards-là ! Leurs malades guérissent parce qu'ils le veulent bien. Cela me rappelle ce que me disait ce pauvre docteur Bouvey, dont j'étais l'interne à Saint-Louis : « Dans mon service, j'ai deux salles pleines de malades. Ceux qui sont dans la première, je les soigne comme on l'enseigne à l'école. Ceux qui sont dans la seconde, je leur fais boire de l'eau sucrée : il en guérit autant d'un côté que de l'autre ! » Celui-là était franc, il ne droguait pas ! C'étaient toujours les médicaments d'évités !

Il fit quelques pas du côté de la fenêtre, revint vers son ami, se planta devant lui, et changeant de ton :

— Je sais bien ce qu'il lui faut, à notre malade, et ce qui la guérirait mieux que tous leurs remèdes...

Il s'arrêta, et regardant Rameau fixement :

— C'est ta présence.

Et comme celui-ci restait immobile et silencieux :

— Tu ne veux pas monter avec moi chez elle ? demanda-t-il d'un ton suppliant.

Le docteur répondit non, de la tête. La figure de Talvanne s'assombrit et son regard s'éteignit, comme s'il regardait au dedans de lui-même ; il demeura absorbé pendant quelques minutes, puis vivement :

— Tu le devrais, quand ça ne serait que par amour-propre professionnel ! Tu vois bien que tous ces grands médecins, tes rivaux, si jaloux de toi, ne sont pas en état de formuler un diagnostic certain... Ils errent, ils tâtonnent... S'ils n'avaient pas à faire à Adrienne, et si je ne m'y étais pas opposé, ils se seraient déjà livrés à des essais de traitement qui auraient mis la pauvre enfant à la torture... Toi, si tu voulais t'en mêler, non seulement tu découvrirais ce qu'ils ne savent pas voir, mais tu appliquerais la vraie médication... Quelle leçon à leur donner, et dans ta propre maison ! Rameau, je t'en prie, viens...

Le docteur baissa la tête sur sa poitrine, pour ne pas voir son ami, et ne répondit pas. Celui-ci laissa échapper un geste de découragement.

— Mon Dieu ! j'use, avec toi, de tous les moyens, même de la ruse, et tu restes inébranlable ! Que faut-il donc te dire pour t'apitoyer? Tu m'aimes pourtant, moi, tu aimes Robert, qui est comme un fou et qui mourra de chagrin si nous ne sauvons pas Adrienne. Je te jure qu'il n'y a que toi qui puisses la sauver. Nous sommes tous des ânes, il n'y a que toi qui sais !... Est-

ce possible que nous ayons, sous la main, le seul médecin qui existe au monde et qu'il nous refuse, à nous, ce qu'il a tant de fois accordé à des étrangers, pour de l'argent !... Mais c'est donc vraiment de la haine qui te dévore le cœur?... Tu me l'as dit, mais je ne voulais pas le croire. Phrases de colères, paroles échappées à la fièvre, me disais-je, il se laissera fléchir. Et tu demeures dur et froid comme la pierre ! Tu n'es donc pas de notre espèce, tu n'as donc rien d'humain ? Tu me fais peur, à moi, qui ai passé toute ma vie auprès de toi, et qui ai eu la superstition de ta grandeur et de ta bonté ! Voyons, Rameau, mon cher et vieil ami, si tu voulais seulement m'accompagner jusqu'à sa chambre, si tu la revoyais, ne fût-ce qu'une seconde, tu aurais pitié d'elle... Nos collègues en ont eu le cœur bouleversé, et ils ne la connaissent pas ! Ils ne savent pas combien elle est douce, gentille et tendre. Une enfant, qui a été notre joie, que nous écoutions respirer, quand elle était petite, tant nous avions peur qu'elle ne fût malade, et tu vas la laisser mourir ? Car, je te le dis, moi, elle va mourir, et mourir de toi !... Entends-tu?... Elle ne demande, elle n'appelle que toi. Quand elle sort de son horrible sommeil, si douloureux, et qu'elle reprend sa raison, elle te cherche, et c'est le tourment de ne pas te voir auprès d'elle qui la replonge dans le délire... Tu la tues !... Si tu veux te débarrasser d'elle, tu as pris le bon moyen ! Elle ne résistera pas à ta dureté. Tu n'en as pas pour long-

temps et, dans trois ou quatre jours, ce sera fini!... Rameau, tu me comprends bien, n'est-ce pas?... Fini!... Nous la clouerons dans un cercueil et on la descendra dans la terre. Alors nous resterons seuls! Oh! non pas ensemble! Car, je t'en préviens, je te fuirai comme un monstre! Tu me feras horreur. Je ne vivrai certainement pas avec un meurtrier... Et tu seras un meurtrier!

Il se laissa tomber accablé, pâle, haletant, à côté de Rameau. Celui-ci paraissait vraiment n'avoir plus rien d'humain, ainsi que le lui avait reproché son ami. Son front, jaune comme de l'ivoire, brillait à la clarté de la lampe; sa barbe blanche couvrait sa poitrine, semblable à une nappe d'argent, et ses paupières, charbonnées par l'insomnie, étaient baissées, comme s'il dormait. Seules ses mains, posées sur les bras de son fauteuil, étaient agitées par un léger tremblement qui accusait une violente émotion intérieure.

— Rameau, m'entends-tu? reprit Talvanne. Réponds-moi!

— Je t'ai laissé maître dans ma propre maison, dit alors le docteur, sans lever les yeux, sans que sa figure perdît rien de sa froideur et de sa rigidité. Fais ce que tu veux, appelle qui tu veux. Décide, ordonne. Mais ne m'en demande pas davantage. Tu as exigé que je vive et je t'ai dit que tu avais eu tort. Tu vois, déjà tu en es presque aux regrets!

L'aliéniste frappa ses deux mains avec force l'une contre l'autre et, avec une irritation qu'il n'essayait pas de contenir :

— Je ne te reconnais plus! Pensées, langage, ce n'est plus toi! Un homme peut-il changer ainsi, en si peu de temps! On dirait que tu joues un horrible rôle! Voyons, pour la dernière fois, cède à ma prière. Fais-moi la charité d'un peu de pitié pour cette enfant?

Rameau répondit :

— Ne réclame pas de moi ce que je n'ai point la force de faire!

Talvanne se dressa devant son ami, pâle comme s'il allait mourir et, avec un accent qui exprimait l'atroce déchirement de son cœur :

— Tu es un mauvais homme, s'écria-t-il. Oui, un mauvais homme! Tu ne me reverras plus chez toi. Adieu!

Et il sortit sans regarder derrière lui. Rameau ne fit pas un geste, ne dit pas un mot, pour retenir l'ami de toute sa vie. Mais, quand la porte se fut refermée sur lui, il poussa un long soupir et des larmes coulèrent de ses yeux rougis sur sa barbe de neige, ainsi qu'un flot amer.

Talvanne exaspéré avait gravi l'escalier en quelques enjambées. Il avait retrouvé son agilité de jeune homme. On eût dit qu'il courait annoncer une heureuse nouvelle. Arrivé à la porte de l'appartement d'Adrienne, il s'arrêta. Son excitation nerveuse

tomba brusquement et l'horreur de sa situation lui apparut. Rameau refusait de tenter personnellement quoi que ce fût, pour celle qu'il avait chassée de son cœur, en un instant, et pour toujours. Et lui, Talvanne, avait pris l'engagement de le ramener au chevet de la malade. Comme il l'avait dit à son ami, l'enfant ne pensait qu'à son père, ne cherchait que son père, ne demandait que son père. Elle mourait de s'être vue repoussée par lui. La blessure dont les médecins constataient les ravages, sans en pouvoir deviner la cause, avait été faite par la main furieuse de Rameau brutalisant Adrienne, et elle était au cœur. Seul le père pouvait panser cette plaie et la guérir. Et il ne le voulait pas.

Donc c'était fini et, dans les angoisses d'un délire sans cesse grandissant, dans les tortures d'une fièvre qui brûlait son cerveau, la pauvre petite, victime innocente de la faute, était condamnée à s'éteindre. Qu'allait répondre Talvanne, quand la malade lui adresserait la même question, qu'elle ne se lassait pas de répéter, depuis la première heure : Pourquoi papa ne vient-il pas ? Il lui faudrait encore mentir, comme il avait menti pendant deux jours.

Il en vint à souhaiter que sa filleule dormît de cet affreux sommeil plein de torpeur, et cependant hanté de cauchemars effrayants, qui la faisaient appeler, supplier et crier, comme si elle apercevait de menaçantes figures, comme si elle était mêlée à des scènes

de violence. Et il la reconstituait bien, la scène, il la connaissait, la figure. Une chambre pleine de débris, et Rameau échevelé, écumant, terrible, voilà ce qu'elle voyait toujours, ce qui lui arrachait, d'une voix angoissée, ces paroles, toujours les mêmes :

— Papa ! oh ! papa, pardonne-moi !... Si tu as du chagrin, ce n'est pas de ma faute !... Papa, ne me fais pas de mal !

Et elle priait si doucement que Talvanne, en l'écoutant, avait les larmes aux yeux et que Robert rugissait de colère et de douleur, se rongeant les poings dans son exaspérante inutilité. Prendre la souffrance de cette créature adorée, se sacrifier pour elle, mourir pour lui éviter une douleur : voilà ce que rêvaient ces deux hommes, le parrain et le fiancé. Et ils étaient impuissants. Tandis qu'un homme qui, d'un geste, d'un mot, pouvait sauver cette martyre, s'entêtait férocement à ne pas faire ce geste, à ne pas dire ce mot, immobilisé, figé, pétrifié, dans une folie supernaturelle qui lui avait stérilisé le cerveau et le cœur.

Et il n'y avait rien à tenter auprès de lui de plus que ce qu'avait risqué Talvanne. Nul raisonnement, nulle supplication, nulle violence. On aurait pris un pistolet, on le lui aurait mis sur le front en criant : « Sauve-la, ou je te tue ! » Il aurait répondu : « Béni soyez-vous, tuez-moi ; c'est tout ce que je demande ! » Rien ! rien ! L'arsenal des moyens

humains était épuisé. Il fallait s'en remettre à la Providence, et compter sur la nature.

Hors de lui, prêt à tout, tant il souffrait de sa fureur concentrée, Talvanne cependant ne désespérait pas encore. Il ne savait pas d'où viendrait le secours, mais il en attendait un. Le miracle, dont il avait parlé à Rameau, se produirait. Un coup de foudre rouvrirait, dans ce cœur, la source tarie de la bonté. Il était impossible qu'il n'arrivât pas quelque chose. Il ne voyait pas Adrienne morte.

Et pourtant, elle était mourante, et il se rappelait, frappé durement par ce souvenir, la prédiction, déjà en partie réalisée, faite par Conchita devant le lit de mort de Munzel : « Tout ce qui a approché l'impie a été frappé... Il a tout corrompu, autour de lui, de son mortel poison... » Tous ils avaient succombé, comme elle l'avait dit, et maintenant c'était le tour de l'enfant. Il lui sembla voir la jeune femme, toute noire, étendant le bras, avec une flamme prophétique dans les yeux. Mais il secoua la tête et chassa ces pensées. Il se trouva, avec surprise, dans le corridor, au haut de l'escalier, devant le salon, dans une obscurité complète. Il y avait, peut-être, une demi-heure qu'il était là. Il gagna la chambre d'Adrienne, sur la pointe du pied. A sa vue, Robert, assis près de la cheminée, se leva et, sans parler, d'un geste l'interrogeant :

— Impossible de le décider, répondit le docteur.

— Et si j'y allais, moi? demanda le jeune homme.

— Ce serait, à mon avis, inutile. Réservons, en tous cas, ce dernier effort pour une heure suprême. Après ce que je l'ai contraint à écouter, que lui dirais-tu qui pourrait le frapper? Non! Le coup qui l'atteint a brisé les liens qui l'attachaient à nous. Nous n'avons plus affaire à un homme. Il n'est plus touché par nos misères. Il n'entend plus et ne comprend plus nos arguments humains. Je suis navré, je ne croyais pas ma vieillesse réservée à une pareille épreuve? Et Adrienne, comment est-elle?

— Elle se plaint de violentes douleurs dans le cerveau et la lumière affecte cruellement sa vue... Elle ne peut la supporter...

— A-t-elle eu encore des hallucinations?

— Oui, pendant son sommeil. En se réveillant, toujours la même préoccupation.

— Son père?

— Oui. Voilà qu'il est huit heures. Vous avez passé ces deux nuits auprès d'elle, vous devriez rentrer chez vous, et vous reposer. Moi je veillerai avec Rosalie...

— Soit! mais je ne partirai qu'à minuit.

Il s'approcha du lit. Un souffle irrégulier et pénible sifflait, dans l'ombre des rideaux, et un murmure de vagues paroles se faisait entendre. Talvanne se pencha et ses yeux, s'habituant à l'obscurité, distinguèrent les traits de sa filleule ravagés par la

souffrance. De cette fraîcheur rosée, qui donnait tant d'éclat à son visage, il ne restait plus trace. Une pâleur, marbrée de rouge aux pommettes, s'étendait sur ses joues, et sa mâchoire, toujours contractée, se creusait émaciée. Ses lèvres, brûlées par la fièvre, laissaient échapper des mots, toujours les mêmes, qui accusaient une préoccupation incessante. Une sueur perlait à ses tempes. Ses membres s'agitaient sous ses draps, comme si elle était dans un brasier.

Talvanne hocha la tête, poussa un soupir et vint s'asseoir auprès de Robert. Ils demeurèrent silencieux à écouter le tic-tac monotone de la pendule. Vers huit heures et demie, la porte s'ouvrit doucement et la vieille Rosalie parut. Elle s'approcha et, d'une voix basse, avertit les deux hommes qu'elle leur avait fait monter à dîner dans le salon.

— C'est le dîner de Monsieur, dit-elle avec un geste apitoyé. Il n'y a pas touché...

Et comme Talvanne et Robert ne bougeaient pas :

— Il faut prendre des forces, ajouta-t-elle tristement, vous en aurez besoin.

Ils se levèrent et, précédés par la vieille servante, ils passèrent dans le salon, où, sur un guéridon, le couvert était mis. Et tristes, mortellement, ils s'attablèrent, en face l'un de l'autre, dans cette maison où ils avaient, tant de fois, dîné gais et heureux.

Dans son cabinet, Rameau, depuis le départ de

Talvanne, n'avait pas fait un mouvement. Il paraissait ne plus vivre. Renversé sur le dossier de son fauteuil, il réfléchissait. La gouvernante était venue, plusieurs fois, le prier de manger. Elle avait voulu placer une table à portée de sa main. Le front du maître s'était creusé d'un pli plus profond, il avait murmuré avec impatience : « Emportez cela », et était retombé dans son orageuse méditation. Vêtu de sa grande robe noire, au milieu de ses livres, pensif et courbé, on eût dit le vieux Faust cherchant les problèmes mystérieux de l'existence humaine.

Depuis deux jours et deux nuits, il n'avait pas fermé les yeux et, l'esprit cependant lucide et actif, il lui semblait que plus jamais il n'aurait besoin de sommeil. Il avait calculé, plein de joie, que le reste de sa vie s'userait plus vite, dans cet énervement et, avec une âpre application, il s'était remis à songer à son malheur. Peu à peu, sa pensée s'était envolée, au-dessus de la terre, et il avait perdu le sentiment du réel.

Il se sentait emporté dans des espaces immenses, comme s'il eût été impalpable et aérien. Tout ce qui était autour de lui disparaissait et il montait toujours, soulevé par de puissantes ailes. Il s'était élevé ainsi jusqu'aux solitudes célestes, où les poètes font planer les âmes des morts et, comme Francesca et Paolo, enlacés dans une étreinte éternelle et sanglante, il avait aperçu Munzel et Conchita, plaintifs

et désolés, attachés l'un à l'autre par le remords de leur crime. Il ne pouvait détourner d'eux ses regards, et une douleur immense l'oppressait. Il voulait les rejoindre, mais la distance, entre eux et lui, restait toujours la même. Il s'acharnait à les poursuivre, ils fuyaient éperdus dans l'immensité déserte, et de longs voiles noirs flottaient funèbres derrière eux. Aucune fatigue et pourtant aucune trêve. Il lui semblait qu'il les chasserait ainsi, toujours, avec le sauvage désir de les atteindre pour les juger et les punir.

Des heures s'écoulèrent sans qu'il cessât d'être en proie à sa redoutable folie. Il oubliait la vie, le monde, les siens, et, perdu dans son rêve, il n'existait plus que par le cerveau. Rosalie entra dans son cabinet, il ne l'entendit pas. Elle lui parla, le suppliant de se coucher, de ne pas demeurer assis, toujours à la même place, il ne lui répondit pas. La maison, peu à peu, devint silencieuse et obscure comme un tombeau. Talvanne était parti, la nuit s'écoulait et, à la lueur des lampes, qui commençaient à pâlir, Rameau songeait toujours, les yeux fixes, le front baissé, la bouche menaçante.

Deux heures sonnèrent à la pendule. Une sensation de froid, première impression vitale que le sombre penseur eût éprouvée depuis quarante-huit heures, le fit frissonner. Il jeta un regard trouble autour de lui, vit son feu éteint, son cabinet désert, la nuit profonde. Le souvenir de ses douleurs présentes lui

revint. Une rapide vision lui montra la chambre blanche, dans laquelle souffrait, mourait Adrienne, et une douleur lancinante lui traversa le cœur comme un trait aigu. Il pensa qu'il n'était pas seul à gémir et qu'il se plongeait dans un anéantissement volontaire, qui n'était qu'un monstrueux égoïsme. Mais aussitôt un flot de colère troubla de nouveau son esprit. Il se révolta contre la pitié qui avait osé lui faire entendre sa voix. Il n'admit pas qu'une souffrance pût être égale à la sienne. Qu'importaient les autres? N'était-il pas seul, maintenant, et du fait même de la faute? Quel lien la faiblesse humaine lui conseillait-elle de renouer? Ceux de l'infamie dont il était la victime? Non! Non! Il ne serait pas si lâche!

Il se leva et marcha d'un pas pesant et engourdi. Tout se taisait. Il était isolé, matériellement aussi bien que moralement. Le vide, qu'il avait étendu autour de lui, par sa violence et sa dureté, demeurait complet. Il se sentit abandonné autant qu'il abandonnait les autres. Talvanne, lui-même, n'avait-il pas dit qu'il ne reviendrait pas? Talvanne! Était-ce possible? Et que serait la dernière heure de Rameau, sans l'ami fidèle pour lui fermer les yeux? Seul, comme un paria volontaire, n'était-ce pas là ce qu'il avait voulu?

Lentement il se dirigea vers la porte de son cabinet et l'ouvrit. Il marchait sans lumière : tous les coins de la maison lui était familiers. Son pied trouvait le

chemin sans aucun secours des yeux. Il traversa le couloir et arriva devant l'escalier qui conduisait à l'appartement d'Adrienne. Le silence partout. Pas une allée et venue, à l'étage supérieur, qui décelât la veille, les soins donnés à la malade. Était-elle délaissée, elle aussi? Un frisson passa dans les veines de Rameau : Si tout était fini? Si elle était morte?

Dans les ténèbres, il commença à gravir les marches de l'escalier. Il montait, attiré par une curiosité qu'il ne savait plus vaincre. Devant qui allait-il se présenter? Qu'allait-il voir? Des gens écrasés par le chagrin? Un corps frêle et blême, dans un lit entouré de clartés funéraires. Et des soupirs et des prières, et des larmes! Il montait toujours. Il parvint jusqu'au salon qui était ouvert; il entra et, par la porte de la chambre entre-bâillée, il vit une mince raie de lumière, il entendit une voix sourde qui semblait psalmodier. Il fit un pas de plus, approcha son visage de l'ouverture et regarda.

Auprès du lit, presque sous les rideaux, éclairé par la faible et tremblante lueur d'une veilleuse, Robert était assis. C'était lui qui parlait, et celle à qui il s'adressait ne l'entendait pas. Elle était toujours plongée dans ce même effrayant délire, qui ne cessait, par courts intervalles, que pour la laisser, après, plus dolente et plus prostrée, dans une sûre et lente extinction de la vie. Et, pour l'arracher à ce sommeil qui semblait l'avant-coureur de la mort, le fiancé lui

parlait, la priait, avec une tendresse ardente et désolée. Dans cette obscurité, au milieu de ce silence, c'était un spectacle à la fois touchant et sinistre que celui de ce vivant, qui essayait de réveiller cette demi-morte par des paroles d'amour.

D'une oreille avide, Rameau écoutait. Sûr d'être seul, puisque Talvanne était parti, Rosalie couchée, et le père obstinément enfermé dans sa haineuse abstention, Robert, penché sur la main inerte d'Adrienne, laissait déborder son cœur :

— Est-ce possible que nous devions te perdre, toi si douce, si bonne, et si tendre ? Que sera notre vie, lorsque tu ne seras plus là ? Que de regrets, quel désespoir, pour ceux qui t'auront laissée partir ! On mesurera le vide que fera ton absence, on voudra te rappeler, te ravoir, mais tu n'entendras plus... Et il sera trop tard ! Cependant, il suffirait d'une lueur de raison, au travers d'une démence inexplicable, pour que tu sois sauvée... Si celui que tu appelles sans cesse, quand tu n'es pas immobile comme en ce moment, consentait à venir, s'il oubliait les torts, dont tu n'es pas responsable, pour ne se souvenir que de ta grâce et de ta tendresse, tu vivrais, car tu ne souffres que de sa colère et tu ne mourras que de son abandon. Et moi, je suis condamné à assister à cette injustice, à supporter cette iniquité, et je ne puis rien pour toi !... Tu m'aimes pourtant, mais l'amour que tu as pour celui qui te tue, est le plus fort ! Chère pe-

tite, ta main est brûlante de fièvre. M'entends-tu? Réveille-toi, ne reste pas là, toujours, à murmurer des mots qu'on devine... Ton père viendra... Oui, je le supplierai à genoux... Ton parrain n'a pas su lui parler... Il a été violent et dur!... Ce n'était pas ainsi qu'il fallait prendre le maître... Il n'aurait pas résisté à des larmes... Et je l'attendrirai, moi, ou bien c'est qu'il n'aura plus de cœur dans la poitrine... Oh! chère Adrienne, devant quoi reculerais-je pour te procurer un apaisement?... C'est une telle torture pour moi de te voir souffrir et d'être incapable de te soulager... Je paierais de ma vie le pouvoir de te sauver!... Te haïr, toi?... Pour je ne sais quelle ancienne folie! Mais demain, guérie, vaillante, heureuse, tu m'abandonnerais, pour en aimer un autre, que je n'essaierais pas de te faire du mal... Je mourrais de douleur et de désespoir, voilà tout, en souhaitant ton bonheur et ta joie. Te haïr! Est-ce possible? Déraison passagère. Ne nous quitte pas, sois patiente, attends : il te reviendra et tu n'auras plus de chagrin, nous ne verrons plus, dans tes yeux, que de la gaîté, et, sur ta bouche, que des sourires...

Exalté, il pressait la main de la jeune fille dans ses doigts, comme s'il eût voulu lui prendre son mal et lui donner sa santé. Il sentit cette main s'agiter dans la sienne, il se souleva et vit les yeux d'Adrienne ouverts dans la nuit. Elle se tourna avec effort et, reconnaissant son ami, elle dit :

— C'est toi, Robert !... Parrain n'est plus là ?

Elle eut une hésitation, puis, plus que faiblement :

— Et papa, où est-il ? Je voudrais bien le voir...

— Il était là, tout à l'heure, ma chérie, mais tu dormais, répondit le jeune homme.

Elle eut un navrant sourire :

— Oui, il vient pendant que je dors... Vous me le dites... Mais je ne le trouve jamais là, quand je me réveille...

Elle se tut pendant quelques secondes, puis avec un accent déchirant :

— Et cela me fait tant de peine ! Tant de peine... Hélas !...

Ses yeux se troublèrent, sa tête retomba sur l'oreiller, elle murmura plusieurs fois : hélas !... et le délire la reprit.

Robert désespéré pencha son front brûlant sur la main qu'elle n'avait pas retirée, et Rameau l'entendit qui sanglotait. Alors, plus courbé, plus sombre, plus malheureux, presque effrayé, fuyant le tableau de ces angoisses et de ces douleurs, dans l'ombre, comme un coupable, le docteur redescendit, du même pas, l'escalier et rentra dans son cabinet.

Il marcha : il ne pouvait plus tenir en place et une agitation violente bouillonnait en lui. Sa pensée avait pris un autre cours. Elle n'évoquait plus Conchita et Munzel. Le couple adultère avait disparu, c'était la petite malade, dont il était si près maté-

riellement et si loin moralement, qui occupait son esprit. Il voyait la chambre blanche et, sous les rideaux qui avaient tant de fois abrité le paisible et riant repos de l'enfant, il entendait l'halètement d'un sommeil douloureux et effrayant. C'était la même douce créature, si tendrement aimée, dont les baisers lui remuaient le cœur, qui souffrait, et il n'essayait pas de la guérir.

Il tenta de discuter avec lui-même. Il se dit : Que m'importe cette fille? je ne la connais pas. S'il ne fallait pas donner au monde des explications, devant lesquelles je recule, je l'aurais mise hors de chez moi. Je ne l'aime pas, je ne peux l'aimer. Ce serait une duperie ajoutée à tant d'autres. Aimer la bâtarde de cette misérable et de son amant? Accepter la honte, l'approuver? Ah! ah! Il ne manquerait plus que cela! Mais je serais vraiment tombé en enfance! Allons! Pas de faiblesse! On a pu me déshonorer, je ne me déshonorerai pas moi-même!

Une voix s'éleva, au fond de lui, pour la première fois et timide encore, qui répondit : « Qui le saura? Talvanne? Il t'a supplié d'être miséricordieux. Robert? Il passera sa vie à te bénir. » Mais aussitôt il se révolta contre cette lâche conseillère, il protesta qu'il ne suivrait pas ses perfides et doucereux avis. Il voulut se cuirasser plus complètement d'indifférence, mais il ne put y réussir. Vainement il s'efforça de penser à autre chose, d'attacher son imagination à

un sujet différent, toujours il était ramené à ce tableau lamentable de la petite malade, brûlée par de fiévreux cauchemars, dans son lit blanc fait pour les songes heureux. L'obsession grandissait sans cesse, et d'une façon singulière. Il éprouvait un violent désir de savoir ce qui se passait.

Il fut sur le point de sonner, pour demander des nouvelles. Et ce n'était pas un retour de tendresse : il ne se sentait pas entraîné vers l'enfant. Il lui semblait que, guérie, il se fût désintéressé d'elle. Mais elle souffrait et il se disait : Je ne pense à elle que parce qu'elle souffre. Il éprouva du soulagement, quand il eut trouvé cette explication à son trouble. Il se rassit dans son fauteuil profond, aux premières lueurs du jour, et ouvrit la fenêtre. L'air pur lui fit du bien. Il respira délicieusement et revint à sa table, sur laquelle il prit un livre. Jusqu'au déjeuner il lut paisiblement.

Rosalie, avec un étonnement épouvanté, le vit calme, comme si rien d'anormal ne fût arrivé. Elle avait compté sur une détente des nerfs lassés, pour amener une révolution dans l'état d'esprit de son maître. Et soudainement, à l'heure où elle le croyait abattu et à la merci de son entourage, il se redressait plus solide et plus puissant. Elle se demanda quel pacte il avait conclu avec les êtres invisibles, pour posséder ces ressources mystérieuses. Elle lui apporta, sur un plateau, son repas habituel : de la viande froide

et des fruits. Il mangea quelques bouchées et but un verre d'eau. Il n'avait pas encore fait entendre le son de sa voix quand elle se disposa à s'éloigner. Il attendit qu'elle fût à la porte, pour se décider à lui adresser la question qui brûlait ses lèvres :

— Le docteur Talvanne est-il là?

Elle répondit :

— Oui, monsieur, il est là-haut avec Robert.

Elle ne prononça pas le nom d'Adrienne, elle ne dit pas : chez votre fille. Là-haut — voilà tout. N'était-ce pas ce qu'il voulait savoir? Elle fut tentée d'ajouter : et cela va mal. Elle se retint. La figure de Rameau s'était contractée et, de pâle, était devenue livide. D'un geste impatient, il ordonna à la gouvernante de sortir.

Ainsi, Talvanne avait exécuté sa menace : il ne revenait plus chez son ami. Il était chez sa filleule, là-haut, mais il ne s'était pas arrêté au premier étage, pour serrer la main de son vieux camarade. C'était la première fois, depuis quarante ans. Il ressentit une profonde tristesse. Il avait écouté tout ce que lui avait dit Talvanne, mais il n'avait pas cru à sa rancune. Il se dit : A présent je suis bien seul. Tout me manque en même temps, et je ne puis me retenir à rien. C'est le vide complet et définitif.

Il vit tout désert et désolé autour de lui. Une impression navrante s'imposa à son esprit. Il eut comme le vertige et, avec un grand trouble, il se demanda si le

sentiment qu'il éprouvait n'était pas de la peur. Une oppression inconnue lui serrait le cœur. Il était mécontent des autres et de lui-même. Un poids très lourd l'étouffait, et il eut le soupcon que c'était un remords. Il s'indigna à cette pensée. Un remords de quoi? Qu'avait-il fait? Était-il donc coupable? Il sourit amèrement : Pauvre humanité, ballottée toujours sur l'océan des rêves, et terrifiée par la réalité. Faiblesse, faiblesse et rien que faiblesse! Un changement dans sa vie, une modification de ses habitudes, et lui-même, l'esprit fort, il perdait l'équilibre de ses facultés. Talvanne le boudait et cette hostilité momentanée le conduisait à broyer du noir, à ressentir des inquiétudes d'enfant qui craint les fantômes. Toute cette tristesse, toute cette mélancolie : fantômes de son imagination. Il suffirait de les regarder de près pour les dissiper et les anéantir.

Il s'efforça, pendant les longues heures de cette journée, de se fortifier moralement. Il y mit une grande volonté et beaucoup de courage. Il y parvint, après de violents efforts. Il put passer son examen de conscience et se juger aussi innocent, envers les autres, que les autres avaient été coupables envers lui. Il compta sur l'équité naturelle de Talvanne et espéra que son ami lui reviendrait. Il retrouva toute sa fermeté et décida qu'il avait agi comme il devait agir. Il reçut ses confrères, qui se présentaient pour la consultation quotidienne, ne parut pas remarquer que

l'aliéniste ne les avait pas accompagnés. Il parla médecine, discuta le traitement indiqué, accepta les encouragements qu'on lui donnait, et joua, avec une affreuse liberté d'esprit, son rôle de père.

Mais, vers six heures, quand la nuit descendit et que l'ombre remplaça le jour, il fut, de nouveau, envahi par l'inquiétude. Il ne put rester immobile, et recommença à marcher avec agitation. Il sonna, pour avoir de la lumière et, comme Rosalie lui préparait ses lampes, il demanda pour la seconde fois :

— Est-ce que le docteur Talvanne est là ?

La servante le regarda, étonnée, et avec un ton de reproche :

— Oh ! monsieur, depuis ce matin il n'a pas quitté de là-haut.

Toujours « là-haut », point : mademoiselle, comme elle disait, autrefois, cérémonieusement, ou familièrement : Adrienne. Là-haut ! Rameau s'arrêta devant la vieille femme et s'aperçut, tout à coup, que deux grosses larmes lui coulaient des yeux sur les joues. Il sentit sa respiration qui s'embarrassait dans sa poitrine, il demanda d'une voix tremblante :

— Est-ce que cela va plus mal ?

A ces mots Rosalie éclata et, bégayant d'émotion :

— Oh ! monsieur, monsieur !... Une petite que nous avons élevée dans la plume et le coton... Une princesse n'aurait pas été plus choyée !.. Et la voir s'en aller si misérablement... Mon Dieu ! est-ce qu'il

faudra la perdre, comme nous avons déjà perdu sa mère !

En entendant ces paroles, Rameau se rappela que c'était à celle qui pleurait là, devant lui, qu'il avait confié la tâche d'accompagner Conchita chez Munzel. Il ne vit plus en elle la fidèle servante, tremblant pour la vie de l'enfant aimée, mais la complaisante infâme des amours de la femme coupable. Il lui jeta un regard qui la fit frissonner, et d'une voix tranchante :

— Vous qui conduisiez la mère chez son amant, vous savez bien que la fille n'est pas de moi ! Quelle comédie jouez-vous, pour m'apitoyer ? Vous étiez comme les autres... Vous saviez tout, n'est-ce pas ?

— Sur mon salut éternel, ce n'est qu'en mourant que la pauvre madame m'a tout dit... J'aurais donné ma vie pour que cela ne fût pas !

— Hypocrisie et mensonge ! cria Rameau. Sortez d'ici !..

Elle recula effrayée, joignit les mains, et suppliante :

— Mais la pauvre petite, si innocente !...

Rameau répondit avec fureur :

— Ce sont les gens comme vous qui m'éloignent d'elle ! Allez-vous-en !

Il fit un pas en avant, avec un air si terrible qu'elle n'osa pas dire un mot de plus et sortit. Quand il fut seul, les battements tumultueux de son cœur l'ef-

frayèrent. Il se croyait redevenu plus maître de lui. Un mot inopportun, une demande intempestive, et sa violence l'avait encore emporté. Et contre qui? Contre la femme dont il avait été en mesure, depuis vingt-cinq ans, d'apprécier l'infatigable dévouement. Était-elle coupable d'un malheur qu'elle n'avait pu empêcher? Oh! elle ne mentait pas, il le savait.

Il retomba dans sa tristesse, en se découvrant si désarmé et si faible. Un domestique lui apporta son dîner auquel il ne toucha pas. C'en était fait de sa supériorité d'esprit qui le mettait au-dessus des compromissions. En un instant, il redevint un homme semblable aux autres, à la merci de la chaleur de son sang et de la sensibilité de ses nerfs. Il demeura sombre, la tête inclinée, roulant dans son cerveau d'orageuses pensées. Il se sentait très chancelant, depuis qu'il n'avait plus à craindre les assauts de Talvanne. Sa dernière révolte avait été provoquée par l'intervention de Rosalie. Poussé dans ses derniers retranchements, il se défendait avec énergie. Relégué dans la solitude et le silence, sa résistance tombait. Il était fort contre les autres, point contre lui-même.

Invinciblement, comme la veille, le besoin de connaître ce qui se passait dans la maison s'imposa à son esprit. Le tableau de la pauvre petite malade, ayant auprès d'elle Robert qui la suppliait de ne pas mourir, s'évoqua de nouveau, et la voix insidieuse qui lui avait déjà parlé à l'oreille, se fit encore enten-

dre : « Contente donc ton désir. Sors d'ici, va t'informer, qui le saura? » Toujours cette hypocrite conseillère qui le poussait à la lâcheté! Il s'indigna et, tout haut, comme s'il s'adressait à quelqu'un de présent et, pourtant, d'invisible, il dit :

— Je n'irai pas!

Et les heures s'écoulèrent. Il entendit sonner minuit. Le silence, autour de lui, était complet. Les voitures avaient cessé de rouler dans la rue. Pas un bruit, pas un souffle : la solitude. On eût pu croire qu'un ordre avait été donné pour que le passage fût libre, devant lui, s'il voulait monter. Il ouvrit sa fenêtre : son front brûlait. La lune pâle et pure argentait les massifs du jardin. Un rossignol se mit à vocaliser, dans les lilas, et les trilles de l'amoureux ailé faisaient un si violent contraste avec la sépulcrale tristesse qui entourait Rameau, qu'il lui sembla que l'oiseau chantait sur une tombe. Il ne voulut pas l'entendre davantage et repoussa sa fenêtre.

Hésitant encore, il marcha de long en large, tenaillé par l'envie de monter. Puis, brusquement, il sortit. Il suivit, dans l'obscurité, le couloir, gravit l'escalier, arriva à l'étage supérieur, entra, sans bruit, dans le salon, et vit la porte de la chambre entre-bâillée, comme la veille. Il entendit parler, il approcha. Un homme était assis, près de la lampe, dans un fauteuil, mais ce n'était pas Robert, c'était Talvanne. Le vieillard, fatigué par les veilles, brisé par

les émotions, n'avait pu vaincre sa lassitude, et s'était endormi. Les paroles entendues, c'était la malade qui les prononçait, dans son inguérissable délire, se plaignant toujours, et plus amaigrie, plus blême, plus dévorée par la fièvre.

Rameau franchit le seuil de la chambre, sur la pointe du pied, ainsi qu'un voleur. Il alla jusqu'au lit et, debout, tout près de l'enfant, il osa la regarder. Les ravages de la maladie lui apparurent terribles, trahissant un affaiblissement profond, présageant une catastrophe prochaine. Les yeux de la douce créature étaient fermés, il ne vit pas leur couleur bleue, qui lui rappelait l'ami infâme. Ses cheveux blonds étaient noyés dans l'ombre, il ne vit pas leur ton d'or, qui criait l'adultère. Il ne distingua que la bouche souffrante, dont les lèvres, entre deux baisers, lui avaient dit tant de tendresses. Il n'aperçut que les pauvres petites mains, agitées d'un tremblement fébrile, ces mains caressantes qui passaient, si délicieusement, dans sa barbe blanche. Il frissonna de regret, de douleur et de désir. Ce front pâle tentait sa lèvre, il eût voulu l'embrasser, comme autrefois. Et cependant il lui faisait horreur!

Il se tordit les mains d'angoisse. Oh! Le supplice, la malédiction, de ne pouvoir pas se laisser tomber à genoux, devant ce lit d'agonie, de n'avoir pas le droit de l'entourer de ses bras, comme d'une barrière vivante contre la mort! Oh! Les misérables, qui avaient

empoisonné son cœur, souillé sa pensée, détruit toutes ses croyances et creusé cet abîme de honte et de dégoût entre lui et l'enfant qu'il avait adorée! Un flot de colère monta aux lèvres de Rameau et là, en face de leur fille mourante, il prit les deux coupables à témoin de leur infamie.

Tout à coup, il frémit jusqu'au fond des entrailles. Une voix s'était élevée, disant avec un accent de joie inexprimable :

— Oh ! Papa ! C'est toi ! Enfin !

Bouleversé, Rameau voulut faire un pas en arrière; mais la petite main tremblante l'avait saisi, et il en sentait la brûlure sur son bras. Il vit les regards d'Adrienne fixés sur les siens. Mais il ne pouvait juger si les yeux de l'enfant étaient bleus, tant ils étaient voilés par les larmes. Il essaya encore de se dégager, mais la voix s'éleva, de nouveau, plus touchante :

— Oh ! Papa, je t'en supplie, ne me quitte pas !

Il s'arrêta, immobile, oppressé, les oreilles pleines de bourdonnements. Ses jambes brisées par l'émotion se dérobaient sous lui. La voix se fit entendre encore, mais plus faible, et il sembla à Rameau que c'était celle d'Adrienne toute petite, alors qu'elle était encore sa fille, et qu'il la veillait, pendant ses premières maladies :

— Oh ! Papa, j'ai bien mal... bien mal ! Et ni parrain, ni Robert, ni tes amis n'y peuvent rien... Toi ! oh ! toi, si tu m'aimais, comme avant...

Elle se souleva sur son coude et, avec une expression déchirante :

— Je ne voudrais pourtant pas vous quitter !... Je voudrais vivre !... Oh ! Papa, toi qui as toujours sauvé tous tes malades, dis, est-ce que tu vas laisser mourir ton enfant ?

A ces mots, le cœur trop gonflé de Rameau éclata dans un sanglot. Il s'abattit au pied du lit, comme un chêne brisé par la foudre et, pleurant les seules bonnes larmes qu'il eût répandues depuis qu'il souffrait tant, il pressa l'enfant contre sa poitrine avec des caresses folles, balbutiant :

— Non ! Non ! ma chérie, ma mignonne, ma seule adoration sur la terre, tu ne mourras pas... Tu vivras, pour me consoler,... pour m'aimer !

Elle dit très doucement :

— Oh ! C'est toi, maintenant... Je te retrouve... c'est toi !... Il ne faut plus me laisser dormir, car, vois-tu, j'ai de mauvais songes, où il me semble que tu me repousses et que tu me menaces.

— Ne crains plus rien... Tu dormiras, mais pour mieux guérir.

Il était debout, redressant sa haute taille, semblant défier la mort, tel qu'il apparaissait au chevet des malades, ainsi qu'un sauveur. Adrienne lui souriait. Il lui posa les mains sur le front, et, au bout d'un instant, calme, les traits détendus, comme si une volonté souveraine eût commandé à son mal, elle reposait.

Il la contempla, un instant, avec une ivresse profonde, puis, s'étant retourné, il se trouva en face de Talvanne qui le regardait. Rameau leva un doigt pour lui commander le silence. Alors l'aliéniste s'approcha de son ami et, le saisissant, il l'embrassa de toute sa force. Les deux hommes restèrent, en face l'un de l'autre, la main dans la main, le visage illuminé par la joie. Enfin, attirant le docteur dans le salon, Talvanne, les yeux riants, lui murmura, avec un soupir d'allégement :

— A présent, n'est-ce pas, je crois que je peux aller me coucher ?

Rameau inclina la tête, répondit tout bas : « A demain » et, quittant son ami, vint se rasseoir au pied du lit d'Adrienne.

XII

Talvanne, qui faisait d'habitude si bon marché de sa science médicale, s'était montré grand médecin, le jour où il avait déclaré à ses illustres confrères que le mal dont souffrait Adrienne, avait son siège dans la pensée et que ce n'était pas avec des topiques plus ou moins violents qu'il fallait le combattre. A partir du moment où Rameau s'était installé à son chevet, Adrienne, qui, jusque là, semblait ne pas opposer de résistance à la maladie, s'était rattachée ardemment à l'existence, et, en quelques jours, avait été hors d'affaire. Sous le regard de son père, elle s'était ranimée, comme une plante frileuse aux rayons du soleil. Maintenant elle était en convalescence, très faible, très blanche, brisée encore des violences de la fièvre, mais jouissant délicieusement de son retour à la vie.

Tant que l'enfant avait été en danger, Rameau ne l'avait pas quittée, la soignant avec cette clair-

voyance géniale, qui lui avait valu son universelle renommée. Suivant la maladie pas à pas, il l'avait domptée, s'appliquant à deviner les crises, afin de les combattre avant même qu'elles eussent le temps d'éclater. Il avait ainsi rendu, à la santé de la jeune fille, sa régularité, un instant si gravement troublée, et il la voyait, avec bonheur, sortir de cette dangereuse épreuve, plus développée et plus vigoureuse.

Jour et nuit, il s'était prodigué avec Talvanne, Robert et Rosalie, admirant la discrétion avec laquelle ils affectaient tous de ne pas soupçonner le drame, qui avait bouleversé l'existence du père et compromis celle de la fille. Mais quand Adrienne, étendue sur une chaise longue, devant la fenêtre, n'eut plus besoin que de repos et de calme, le docteur rentra dans son cabinet et, seul en face de lui-même, s'efforça de comprendre l'évolution qui s'était opérée dans ses idées.

Rameau n'était pas de ces esprits vulgaires qui se résignent devant le fait accompli sans tenter d'en découvrir les causes et d'en mesurer la portée. En une seconde, il avait vu chanceler sa volonté, changer ses résolutions et il prétendait analyser les mouvements de son être qui avaient favorisé cette volte-face inattendue. Il n'éprouvait aucune honte de s'être démenti lui-même, il ne regrettait pas sa capitulation, il en était heureux. Il avait retrouvé la plénitude de sa tendresse pour Adrienne, quoiqu'il eût la

certitude qu'elle n'était pas sa fille. Peut-être même l'aimait-il davantage, comme si, par cette conquête morale, elle se fût emparée de lui plus solidement.

Un très grand trouble était dans son esprit et toutes ses théories sur l'amativité étaient renversées. Son matérialisme était aux prises avec le problème suivant : voici une enfant, à laquelle je ne suis attaché par aucun lien de la chair, que je devrais haïr, car elle est la preuve matérielle de mon malheur et de ma honte, et une force inconnue et pourtant invincible me lie à elle. Est-ce donc l'habitude de l'aimer, cette occupation constante que j'ai prise d'elle depuis sa naissance? Alors je chérirais en elle ma propre bonté, et je lui saurais gré des soins que je lui ai prodigués? Un si banal attachement, fondé sur des raisons si basses, aurait-il pu résister à l'horreur de la révélation qui m'a été faite, à la colère qu'elle m'a inspirée? Non !

Et il demeurait pensif, en face de cette énigme d'un amour pour ainsi dire imposé à son cœur, par un pouvoir inexpliqué et contre l'autorité duquel il ne pouvait réagir. Il eut un sentiment d'inquiétude. Il lui sembla que l'édifice de ses convictions tremblait sur sa base. Arrivé au déclin de la vie, retiré des luttes, fort de son inébranlable foi, il avait cru posséder une sécurité intellectuelle absolue. Il était sûr d'avoir tout expérimenté, tout examiné, tout jugé, dans le domaine de l'homme. Il s'imagi-

nait donc pouvoir s'arrêter, comme un voyageur au haut d'une colline lentement et laborieusement gravie, jeter un regard paisible sur le chemin suivi et se reposer dans une quiétude complète.

Et voilà que, subitement, les bornes du territoire parcouru s'éloignaient, les horizons reculaient, à perte de vue, et Rameau se trouvait, avec stupeur, devant une étendue beaucoup plus vaste que tout ce qu'il avait exploré. Ou plutôt, ces espaces, qui s'élargissaient à ses yeux, comme si un voile se fût tout à coup déchiré, il commençait à le comprendre, ces espaces n'étaient pas insoupçonnés par lui, mais il en avait volontairement détourné ses regards pour ne pas les voir. Le champ du matérialisme était sa possession, sa conquête et, arrivé au but, brusquement, comme Moïse sur le mont Nébo, il apercevait toute une contrée nouvelle, terre promise dont il avait nié l'existence et qui se déroulait devant lui, monde du spiritualisme, mille fois plus fécond et plus resplendissant que tout ce qu'il avait admiré jusqu'alors.

Avec un frémissement d'initiation inattendue, il en eut la vision radieuse et sublime. C'était bien le pays où la beauté était plus chaste, la vertu plus douce, et l'amour plus pur. Admirable pays de l'idéal, où le bonheur durait éternel et où, dans la tranquille lumière, le doute disparaissait, comme un nuage dissipé par le soleil. Rameau, ébloui par les

clartés qui pénétraient en lui, essaya de se dérober à leurs flammes. Il voulut fuir, redescendre dans son ombre. L'immensité, au travers de laquelle il se sentait emporté, lui fit peur, il aspira à la terre. Il fit un effort pour rentrer dans l'ordre des faits matériels. Il se calma, se reprit, et, certain qu'il n'était victime d'aucun sortilège, affermissant sa raison, il essaya de discuter.

S'il admettait un principe supérieur à la matière, il était donc conduit à reconnaître ce qu'il avait nié de toutes les forces de son orgueil humain : l'existence d'une âme. Il se mit à rire amèrement. Une âme? Où était-elle? Dans quelle partie du corps se logeait-elle? De quel organe était-elle le moteur? Était-ce dans son cerveau qu'elle résidait? Était-ce son cœur qu'elle mettait en mouvement? Allons! Il savait bien que c'était impossible! Son âme, c'était son intelligence, l'ensemble de ses idées, développées et acquises par le travail, le perfectionnement de ses instincts physiques, grandis et épurés jusqu'à devenir des qualités morales. L'âme? C'était la mise en mouvement de son libre arbitre et de sa volonté. Pas autre chose?

Et cependant, avec stupeur, il se rappelait que sa volonté était de haïr Adrienne ; que, livré à son libre arbitre, il se fût détourné d'elle avec horreur, et que pourtant une force, qu'il n'avait point su définir, mais à laquelle il obéissait malgré lui, l'avait conduit

au chevet de l'enfant issue de la faute, et lui avait imposé la compassion, pour le jeter enfin, tremblant et pénétré de tendresse, aux pieds de celle qu'il devait et qu'il voulait haïr. Et il l'aimait. Ce n'avait pas été une surprise d'un instant, une seconde d'attendrissement provoqué par un ébranlement des nerfs, mais un élan de miséricorde, profond et durable, comme un flot vivifiant largement répandu. Il l'aimait et, il le sentait bien, toute sa vie il continuerait de l'aimer.

Quelle puissance supérieure avait donc ouvert cette source sacrée qui rafraîchissait sa pensée? A quelle force, latente en lui, cette puissance s'était-elle adressée? Oh! Qu'on l'appelât son intelligence ou son âme, elle existait, elle brûlait, impalpable et divine, et ce n'était ni le hasard des éléments, ni la science des hommes qui avait pu la créer.

Enlevé de nouveau en plein ciel, Rameau ne voulut plus en descendre. Il sentit déborder en lui un enthousiasme inconnu, s'allumer une ivresse délicieuse. Il lui sembla que son front brûlait, comme si sa pensée s'exaltait et tout son être s'emplissait d'une joie surhumaine. Toutes ses convictions anciennes, il les jugea fausses, toutes ses doctrines lui apparurent vaines. Autour de lui, il ne vit plus que des décombres stériles, et des ruines poudreuses. La certitude d'un être supérieur, principe de toute grandeur, de toute pitié et de tout amour lui apparut. Avec un cri d'ineffable bonheur, il confessa son aveu-

glement, et ouvrit ses yeux à la nouvelle lumière.

. . . .

. . . .

Deux mois plus tard, par un beau jour de la fin de juillet, l'église Sainte-Clotilde était pleine de tout ce que Paris comptait d'artistes et de savants, venus pour assister au mariage de Mlle Adrienne Rameau et du docteur Robert Servant. La foule, écrasée dans la nef et les bas côtés, refluait jusque dans la rue. Par la grande porte, restée ouverte, on apercevait le chœur resplendissant de clartés, et on entendait les derniers accords de la marche nuptiale.

Le cortège achevait d'entrer et, précédé par les deux suisses, frappant les dalles du manche de leur hallebarde, la fiancée au bras de son père traversait la nef, au milieu d'un murmure caressant longuement prolongé. Son teint rosé et ses cheveux blonds transparaissaient sous la blancheur de son voile. Elle marchait gracieuse et lente, les yeux baissés dans un recueillement grave, sans entendre aucune des louanges que méritait sa beauté. Rameau, très pâle, mais souriant et l'air heureux, allait comme au triomphe, portant haut sa belle tête couronnée de cheveux blancs. Derrière lui, Talvanne et Robert, et la longue file de parents et d'amis, saluant sur leur parcours, entre les rangées des chaises, les figures de connaissance. Et, jetant avec un éclat joyeux ses pompeuses harmonies, l'orgue qui chan-

tait, exaltait les cœurs, comme les fleurs partout répandues, les cierges étoilant l'obscurité, éblouissaient les yeux.

Arrivés à leurs sièges d'apparat, les mariés se placèrent et la cérémonie commença. En face du chœur, côte à côte, un peu séparés de leur famille, glorieusement assis sur des fauteuils dorés, ils étaient déjà unis dans une méditation recueillie. Le prêtre à l'autel lisait les textes sacrés, et le silence s'était fait profond sous la voûte, troublé seulement par le roulement des voitures et le murmure étouffé des curieux dans la rue.

Talvanne, assis auprès de Rameau, comme un frère, regardait avec complaisance le jeune couple, admirait la beauté de la femme et la gracieuse tournure du mari. Et, pensant à tout ce qu'il avait fallu d'efforts pour obtenir qu'ils fussent heureux, il bénissait la Providence qui avait souverainement manifesté sa volonté. Après tant d'épreuves, on était au port, et on avait assez souffert : c'était fini il ne devait plus y avoir, dans l'avenir, que de la tranquillité et de la joie.

Au même instant, le prêtre, à pas mesurés, descendit de l'autel pour unir les jeunes époux. Le voile d'Adrienne relevé laissait voir son visage incliné dans une fervente prière. A la question : Prenez-vous pour époux... elle répondit un : oui, très distinct, et son regard, un peu détourné, se fixa sur

son père, pour lui offrir tout le bonheur qui s'épanouissait en elle.

Ce bleu regard exprimait une tendresse si profonde que le cœur de Rameau eut une palpitation exquise. En même temps, le soleil, illuminant les vitraux du chœur, vint caresser de ses rayons la tête blonde d'Adrienne et l'éclaira comme d'une gloire d'or. Elle apparut ainsi, transfigurée, presque isolée dans une lumière divine, semblable à une jeune sainte descendue au milieu des hommes. Rameau, malgré ces yeux d'azur et ces blonds cheveux, ne vit plus en elle l'enfant issue de la faute, mais un ange qui lui avait été envoyé pour le consoler de ses tourments. Tout ce qui restait d'amer et de douloureux en lui, se fondit dans une extase délicieuse, et, plein d'une humble reconnaissance, il se courba. Talvanne, entendant Rameau parler tout bas, se pencha pour écouter, et il distingua ces mots murmurés avec ferveur :

— Mon Dieu !... Mon Dieu !...

C'était l'athée qui priait.

FIN.

Paris. — Typ. Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 16611.

